

Dans Les Bras De Mon Ennemi

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Dans les bras de mon ennemi



Dans les bras de mon ennemi.

Barbara Cartland

ISBN : 2.290.33518.5

Traduit de l'anglais par Catherine Moran.

Titre original : The Scots Never Forget

Copyright : Barbara Cartland

Pour la traduction française : Copyright Éditions J'ai lu, 2003.

Sur l'auteur.

Barbara Cartland est une romancière anglaise dont la réputation n'est plus à faire.

Ses romans variés et passionnants mêlent avec bonheur aventures et amour.

1. 1884

Cecilia Linford entra dans le salon et regarda les malles, le tapis roulé, les tableaux décrochés des murs. Déprimée par cette vision, elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Bien que l'on soit déjà en septembre, il y avait encore profusion de roses, de dahlias et de glaïeuls. Au-delà s'étendait la lande, puis l'Atlantique dont les vagues, presque aussi bleues qu'en Méditerranée, s'écrasaient au pied des falaises dans un bruit fracassant.

La vue de l'océan rappela douloureusement à Cecilia ce qu'il lui avait ravi, et elle tentait de refouler ses larmes quand elle entendit frapper à la porte d'entrée. Elle alla ouvrir et ne fut nullement surprise de voir apparaître un homme aux cheveux gris, de petite taille, habillé avec soin.

- Bonjour, mademoiselle Linford, dit-il en souriant.

- Je vous attendais monsieur Clarence. Entrez, je vous prie.

Mais il ne reste que les chaises de la salle à manger pour nous asseoir.

Le visiteur suivit Cecilia dans la petite pièce carrée, qui donnait sur la cour. Comme le salon, on l'avait vidée de ses meubles, à l'exception de quelques chaises à haut dossier et de quelques sièges en cuir.

Cecilia s'assit, puis regarda M. Clarence l'imiter.

Précautionneusement, il posa sur une chaise son porte-documents.

- Je n'ai malheureusement pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, mademoiselle Linford, dit-il.

- Oh, vous savez, je m'y attendais !

M. Clarence sortit une grande feuille de papier écolier, la fixa un moment, comme s'il était surpris par son contenu. En réalité, il hésitait à en faire part à Cecilia. Il s'éclaircit la voix et prit son courage à deux mains.

- Les acquéreurs du mobilier et des chevaux m'ont fait parvenir une somme de trois cent vingt-deux livres.

La jeune femme étouffa une exclamation.

- Est-ce tout ?

- Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à obtenir plus.

- Vous avez été très aimable, et je vous suis extrêmement reconnaissante de tous vos efforts. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que cette somme ne couvrira pas les dettes de mon beau-frère.

- Je le sais, mademoiselle Linford, et j'espère que la vente des trois tableaux que j'ai confiés à Christie's procurera un supplément non négligeable.

Cecilia se tut. Malgré l'optimisme de M. Clarence, elle croyait

peu à la valeur marchande de ces oeuvres réalisées par des peintres inconnus.

Pourtant, même une petite somme serait appréciable.

... C'était surtout le sort des enfants qui la préoccupait. Elle devait faire face à tellement de soucis qu'elle avait l'impression d'être sur le point de se noyer dans une mer démontée.

Comme s'il devinait ses pensées, M. Clarence lui annonça d'une voix douce :

- J'ai obtenu de M. Healey, l'acheteur de mobilier, qu'il renonce à faire enlever les lits avant vendredi. D'ici là vous aurez sûrement trouvé un point de chute pour vous et les enfants.

Cecilia soupira.

- Où pourrions-nous aller, sinon en Écosse ?

M. Clarence resta quelques instants bouche bée avant de remarquer :

- En Écosse? J'ignorais que...

- Je comprends votre étonnement. Vous vous êtes toujours occupé des finances de mon beau-frère, et vous n'êtes pas sans savoir que son père, le duc, non content de lui couper les vivres, lorsqu'il a épousé ma soeur, l'avait également exclu de leur clan.

- Lord Alistair me l'avait expliqué en effet.

- C'était une décision cruelle et injuste. Je ne suis pas écossaise mais je sais ce que le clan signifiait pour mon beau-frère, et son exclusion l'avait profondément blessé.

Cecilia était convaincue que seul un homme impitoyable et inflexible pouvait se conduire ainsi avec son fils.

Après toutes ces années, elle avait encore du mal à croire que l'on ait pu priver lord Alistair MacNairn de ce qui, pour lui, était le plus important avant son mariage.

L'amour l'avait emporté sur les conventions, et le châtiment paternel avait frappé un fils dont le seul crime avait été d'écouter et de suivre son coeur.

M. Clarence connaissait l'histoire familiale aussi bien que Cecilia.

Le duc de Strathnairn, que l'on appelait parfois "le roi d'Écosse", et qui se comportait comme tel, entretenait une haine farouche contre les Anglais. Tout comme de nombreux Écossais, surtout depuis la bataille de Culloden. Or, comme aimait à le répéter lord Alistair, "les Écossais, comme les éléphants, n'oublient jamais !"

L'aîné du duc aurait dû épouser la fille du chef du clan McDonovan, afin que les domaines des deux familles puissent être enfin réunis et que les rivalités qui les opposaient depuis des siècles s'apaisent.

Leur haine commune des Anglais avait finalement favorisé un

rapprochement qui devait donc se conclure par un mariage en grande pompe entre Euan MacNairn et Janet McDonovan. Les MacNairn et les McDonovan éparpillés dans toute l'Écosse se seraient réunis à cette grandiose occasion.

Malheureusement, les fiançailles à peine annoncées, Euan avait trouvé la mort au cours d'une partie de chasse et, sans même attendre la fin de la période de deuil, le duc avait souhaité conjurer le mauvais sort en ordonnant à son second fils, Alistair, de remplacer son frère.

- À ma mort, tu deviendras le chef du clan, lui avait-il expliqué. En attendant, tu dois assumer tes responsabilités et épouser Janet McDonovan.

Lord Alistair fut atterré. Comme il n'avait jamais envisagé de succéder à son père, il avait passé beaucoup de temps loin du domaine ancestral. Quant à la haine que nourrissait son père pour les Anglais, il considérait qu'elle n'était plus de mise. Les temps avaient changé, une femme était assise sur le trône d'Angleterre, et les rivalités entre les clans avaient perdu de leur âpreté.

Mais le duc s'était obstiné, et Alistair était déchiré entre ses opinions et la loyauté qu'il devait à son père.

Puis, inopinément, il avait rencontré l'amour.

Bien que, à l'époque elle fût encore fort jeune, Cecilia avait remarqué le premier regard que sa soeur, Alicia, et lord Alistair avaient échangé, et s'en souvenait encore. Elle avait eu l'impression qu'un lien magique s'était brusquement noué entre eux.

Les deux soeurs vivaient avec leur père, ancien diplomate à la retraite qui s'était installé dans un petit village du Hertfordshire, au nord de Londres, pour écrire dans le calme le récit de ses voyages et de ses séjours à l'étranger.

Par un bel après-midi ensoleillé, Cecilia et Alicia, assises dans le jardin, avaient sursauté en entendant le bruit d'une collision sur la route. Se levant d'un bond, elles avaient couru vers le portail afin de voir ce qui s'était passé.

Un élégant phaéton et une charrette venaient de se heurter dans le tournant. La faute en revenait au villageois qui conduisait son cheval, à moitié endormi.

Cecilia s'était rendu compte plus tard qu'il avait fallu beaucoup d'habileté au conducteur du phaéton pour éviter que les chevaux soient gravement blessés. Les pauvres bêtes en avaient été quittes pour une belle frayeur.

Bien que la charrette, en planches robustes, ne fût que légèrement endommagée, l'homme qui avait tenu les rênes hurlait de désespoir. Mais dès que le conducteur du phaéton, aussi élégant que son véhicule, s'était relevé, les cris avaient cessé.

Tandis que ses chevaux avaient été conduits dans les écuries,

les deux soeurs l'avaient emmené voir leur père.

- Je suis Alistair MacNairn, avait-il déclaré à sir Robert Linford. Comme vous pouvez l'imaginer, je me reproche mon imprudence. J'aurais dû me douter qu'ici, à la campagne, on ne s'attend guère à rencontrer un autre véhicule sur sa route.

- En effet. Puis-je vous offrir un verre de vin pour vous remettre de vos émotions ?

- Avec plaisir.

- Pardonnez mon indiscretion, mais seriez-vous un proche parent du duc de Strathnairn ?

- Je suis son fils. Et, d'ailleurs, je retourne demain auprès de lui. C'est, je le crains, la dernière fois que je séjourne dans le Sud avant longtemps.

Lord Alistair n'avait pas quitté Alicia des yeux, et Cecilia s'était dit que, si ce jeune homme regrettait déjà de se rendre en Écosse avant de rencontrer sa soeur, maintenant il allait être totalement chagriné.

Qu'il ait eu un coup de foudre n'avait rien d'étonnant. Alicia était d'une grande beauté avec ses cheveux blonds et ses yeux étonnamment noirs, hérités d'une mère d'ascendance française.

Plus tard, lord Alistair avait confié à Alicia :

- Dès que je vous ai vue, ma chérie, les autres femmes ont cessé d'exister. Je ne pouvais épouser que vous. Je vous avais donné mon coeur, et il était impossible pour moi de revenir en arrière.

Incapable, désormais, de satisfaire aux volontés de son père, il fut donc renié par sa famille, exclu du clan, privé de ses titres, parce qu'il "jetait le déshonneur sur ses ancêtres", selon les paroles paternelles.

Financièrement, sa situation changea aussi radicalement. Dépossédé de la rente confortable que lui allouait le duc, il avait se contenter du legs de sa mère.

Au fil des ans, ce capital ne cessait de s'amenuiser. Les derniers mois avant sa disparition, le couple avait de plus en plus de mal à subvenir aux besoins de la famille. Mais ils étaient si heureux d'être ensemble qu'ils trouvaient le moyen de rire de leur pauvreté, nourrissant l'espoir qu'un jour ou l'autre les choses changeraient.

Parfois, ils jouaient aux courses et pariaient sur un cheval gagnant, ou bien ils revendaient un objet plus cher qu'ils ne l'avaient acheté. Us laissèrent aussi en dépôt chez un prêteur sur gages les bijoux dont Alicia avait hérité de sa mère. Un matin, ils apportèrent le seul qui leur restait, sans se départir de cette bonne humeur habituelle que leur inspirait leur amour réciproque.

Sir Robert Linford avait partagé entre ses deux filles tout ce qu'il possédait. Hélas ! il n'avait jamais été un homme fortuné, et

Alicia dut se résoudre à emprunter de l'argent à sa soeur. Cecilia accepta volontiers de l'aider puis, à la mort de leur père, elle trouva parfaitement normal d'aller vivre chez son aînée et de l'aider en s'occupant des enfants. Ce fut l'occasion pour Alicia de consacrer plus de temps à son mari.

Sept ans séparaient les deux soeurs. Cecilia avait alors dix-neuf ans. En âge de se marier à son tour, elle ne trouva cependant aucun homme pour lui faire la cour dans ce petit village des Cornouailles où vivaient Alicia et sa famille.

Elle passait ses journées à chevaucher les pur-sang de son beau-frère et à jouer avec les enfants dans la campagne ou sur la plage.

Parfois, Alicia s'inquiétait de son sort et lui disait :

- Nous ne pouvons pas compter sur un autre accident de la circulation devant notre porte, ma chérie, pour que tu trouves un mari. Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

- J'aime la vie que je mène, répondait Cecilia. Je suis heureuse comme ça. Rien ne presse.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où Alicia et Alistair périrent, noyés, au cours de la tempête qui jeta leur voilier contre de dangereux rochers. Cecilia se retrouva brusquement seule et désespérée.

Maintenant, elle était obligée de prendre des décisions, non seulement en ce qui concernait son propre avenir mais aussi celui des enfants.

Son univers s'écroulait. Le ciel lui était tombé sur la tête, et elle se sentait aussi impuissante que désespérée.

Puis elle prit conscience que les enfants n'avaient plus qu'elle. Séchant ses larmes, elle s'était efforcée de réfléchir pour trouver un moyen de les sauver du désastre.

Au bout d'une longue réflexion, elle en était arrivée à la conclusion qu'il n'y avait d'autre issue que de partir pour l'Écosse, comme elle venait de l'expliquer à M. Clarence, en provoquant sa stupeur.

- J'ai toujours cru comprendre, poursuivit-elle, que le duc de Strathnairn possède une grande fortune. Il a été extrêmement injuste avec son fils, mais je ne peux pas croire qu'il laisserait ses petits-enfants mourir de faim. Ce qui ne manquerait pas d'arriver, comme vous le savez monsieur Clarence, si je ne leur trouvais pas un foyer.

- Je pensais que vous aviez peut-être de la famille, de votre côté, mademoiselle Linford.

- Malheureusement non. Pendant des années mon père a voyagé par le monde, si bien que ses amis de longue date vivent à l'étranger. En Amérique, par exemple.

- C'est un peu loin, observa M. Clarence en riant.

- Exactement. Mais même partir en France, en Italie ou en

Espagne serait trop coûteux. Et vous êtes bien placé pour savoir que nous avons déjà besoin de votre aide pour aller en Écosse.

- À cet effet, j'ai pris la précaution de mettre cinquante livres de côté.

- Une telle somme !

- Ce n'est pas uniquement pour le voyage. Il ne faudrait pas que vous vous retrouviez totalement démunie en arrivant là-bas.

Cecilia comprit aussitôt ce que voulait dire son interlocuteur. Si jamais le duc refusait de l'héberger avec les enfants, elle serait évidemment contrainte de payer les billets de retour.

Il fallait absolument que le duc comprenne qu'il était de son devoir de protéger les enfants.

M. Clarence la regarda en songeant que cette jeune et jolie femme était sans doute trop fragile pour supporter tant de responsabilités.

En même temps, il la connaissait suffisamment pour savoir que, sous son apparence délicate et si féminine, elle possédait un caractère bien trempé. Elle avait toujours manifesté plus de force que sa soeur qui s'en était totalement remise à son mari, à chaque instant de sa vie.

Cecilia possédait l'intelligence vive de son père. M. Clarence n'avait rencontré sir Robert qu'une ou deux fois, mais il avait été très impressionné. La biographie de sir Robert, à défaut de connaître un succès commercial, s'était attirée l'estime des critiques littéraires. M. Clarence l'avait achetée et trouvée passionnante.

- Si seulement votre père était encore de ce monde ! dit-il.

Le sourire de Cecilia illumina son visage comme un soleil d'été.

- Il savait réagir rapidement à toutes les difficultés, c'est vrai. Il trouvait toujours les mots, et le meilleur moyen de s'en sortir. Il était aussi aidé par son charme et sa longue expérience de la diplomatie. Tout le monde acceptait ses suggestions.

- Il me semble que vous avez le même pouvoir de persuasion, mademoiselle Linford, commenta M. Clarence, un sourire aux lèvres.

- J'aimerais vous croire, parce que je dois vous avouer que je suis très inquiète à l'idée "d'affronter le lion dans sa tanière", et de lui faire comprendre quels sont ses devoirs.

- Votre charme opérera, comme celui de votre père. Quant aux enfants, ils ont déjà le même magnétisme que lord Alistair.

- Souhaitons que vous ayez raison ! répondit Cecilia. Je pense partir après-demain, c'est-à-dire mercredi. Je veux éviter de faire attendre trop longtemps l'acquéreur du mobilier.

- Il est tout disposé à se montrer patient, ne vous inquiétez pas. Cecilia secoua la tête.

- Peu m'importe d'avancer mon départ de quarante-huit heures.

Cela ne changera rien, de toute façon. Les incertitudes de l'avenir seront les mêmes mercredi, jeudi ou vendredi.

- Comme vous voudrez, mademoiselle Linford ! Je vais donc réserver vos places pour mercredi à destination de Falmouth, votre première étape.

M. Clarence rangea le feuillet qu'il avait sorti de son porte-documents, puis ajouta :

- Je n'ai pas besoin de vous conseiller d'emporter des provisions, n'est-ce pas ? Vous y avez déjà pensé. Et des couvertures, parce que les nuits sont froides là-bas.

- Oui, je sais.

Le trajet comporterait plusieurs changements de trains et risquait par conséquent d'être long. Cecilia n'avait pris qu'une fois le train, entre Londres et les Cornouailles. Elle avait eu le sentiment de vivre une grande aventure.

Mais voyager en compagnie de deux enfants allait changer beaucoup de choses.

L'aîné, Rory, avait neuf ans, et sa soeur, Jeanie, six ans. C'étaient des enfants généralement raisonnables et dociles, mais il y avait de fortes chances pour qu'ils trouvent le temps long et manifestent leur impatience.

Lord Alistair s'était installé dans les Cornouailles pour diverses raisons. La vie y était moins chère qu'à Londres et dans sa région, et un ami avait mis à sa disposition une grande maison, entourée de plusieurs acres de terre, pour un modique loyer.

Cecilia avait soupçonné son beau-frère d'apprécier aussi le fait de vivre le plus loin possible de son père et du clan, dont il était devenu la brebis galeuse. N'avait-il pas eu ainsi le sentiment de commencer une nouvelle vie avec l'élue de son cœur ?

Cependant, Cecilia avait parfois surpris chez lui un regard mélancolique, particulièrement à cette époque de l'année. D'une grande perspicacité, elle s'était douté que son beau-frère revoyait avec nostalgie les landes écossaises, couvertes de bruyère, entendait le cri des grouses quand elles volent au-dessus des vallons, croyait sentir encore la secousse de la canne à pêche lorsque le saumon mord à l'hameçon.

Elle aurait également pu jurer que lord Alistair pensait au majestueux château familial qu'il lui avait souvent décrit, avec ses tours et ses tourelles se dessinant contre le ciel, et les milliers d'acres sur lesquels le duc régnait en maître absolu.

Du château on pouvait apercevoir l'océan, expliquait Alistair, et imaginer sur ses flots les embarcations conquérantes des Vikings.

Aux yeux de Cecilia, son beau-frère ressemblait à l'un de ces indomptables Vikings, et les enfants avaient, comme leur mère et leur

père, des cheveux blonds et des yeux bleus. Jeanie, avec son teint de pêche, sa blondeur et la couleur azur de ses prunelles, faisait penser à un ange.

Il n'existait pas d'enfants plus mignons qu'eux, et leur tante était persuadée que le duc, si impitoyable fût-il, ne resterait pas insensible au charme de ces deux chérubins.

De toute façon, l'Écosse était leur pays, et Cecilia était bien décidée à les y emmener.

Quand M. Clarence fut parti, elle monta dans les chambres des enfants où il y avait encore un tas d'affaires à ranger dans les malles. Les petits auraient besoin de tout ce qu'ils possédaient. Il était impossible d'abandonner quoi que ce soit, et surtout pas les vêtements, même s'ils étaient déjà un peu trop petits. Habile couturière, Cecilia les retoucherait.

Et puis il fallait aussi qu'elle emporte la garde-robe d'Alicia. Ce n'était pas le moment de rêver à s'acheter des robes alors qu'il ne leur restait plus que cinquante livres pour ne pas mourir de faim.

Comment lord Alistair avait-il pu accumuler autant de dettes sans réagir ? Jamais Cecilia n'aurait imaginé l'état catastrophique de sa situation financière. Mais aussi pourquoi se serait-elle préoccupé des finances de son beau-frère ?

Elle avait été élevée dans l'idée que c'était aux hommes de tenir les cordons de la bourse, et aux femmes de s'appuyer sur eux. À l'évidence, son charmant beau-frère, éternellement optimiste, n'avait pas rempli son rôle.

Maintenant, Cecilia s'apprêtait à demander l'aide du duc, et cette démarche la paniquait. Elle voyait s'avancer un nuage noir, menaçant de l'engloutir.

Néanmoins, mercredi matin, les bagages étaient prêts. L'homme que M. Clarence avait dépêché pour conduire Cecilia et les enfants à la gare se chargea de descendre les malles.

- Je ne veux pas partir ! se mit à hurler Rory.

- Tu vas en Écosse, voir ton grand-père, mon chéri, lui rappela sa tante. Il vit dans un grand château qui te plaira sûrement.

- Je veux rester ici ! s'obstina Rory. Dans ma maison.

Sensible à la colère et à la détresse de son frère, Jeanie se mit à pleurer.

- Je veux ma maman, gémit-elle. Pourquoi est-elle partie et m'a-t-elle laissée toute seule ?

Cecilia s'accroupit devant la petite fille et l'entoura de ses bras.

- Tu n'es pas seule, Jeanie. Je suis avec toi, et nous allons vivre une merveilleuse aventure, comme dans un conte de fées.

L'enfant continua à verser un flot de larmes qui brisa le cœur de Cecilia.

Mais, quatre heures plus tard, lorsqu'ils arrivèrent à la gare de Falmouth, les enfants furent émerveillés de voir les locomotives qui soufflaient de la fumée noire, et l'agitation des autres passagers leur fit oublier leur chagrin.

M. Clarence était venu les aider à s'installer dans leur wagon avant d'assister au départ. Soudain, Cecilia regarda autour d'elle et découvrit qu'elle était dans un wagon de première classe.

- Nous ne pouvons pas nous offrir ce luxe ! s'écria-t-elle alarmée, en redescendant sur le quai.

- Ne vous inquiétez pas. Mes associés et moi, nous vous offrons le voyage. Nous nous sommes consultés et nous nous sommes dit que vous ne pouviez pas voyager en Écosse dans de mauvaises conditions. Votre voyage est payé jusqu'à Edimbourg. C'est notre façon de rendre hommage à votre père que nous admirions tant.

- Merci du fond du coeur, monsieur Clarence. Je n'oublierai pas votre générosité, et j'espère qu'un jour je pourrai vous le prouver.

Profondément émue, Cecilia embrassa spontanément son bienfaiteur sur la joue.

- Prenez soin de vous et des enfants, lui recommanda-t-il.

Les larmes aux yeux, muette, Cecilia remonta dans le wagon.

Le chef de gare siffla pour donner le signal du départ, puis agita son drapeau rouge, tandis que M. Clarence enlevait son chapeau pour saluer Cecilia et les enfants.

- Au revoir, monsieur Clarence ! lui crièrent-ils.

La bonté de cet homme réchauffait le coeur de Cecilia. Ses appréhensions s'apaisèrent un peu, et elle décida de prendre les choses du bon côté, au moins durant le voyage. N'avait-elle pas annoncé aux enfants qu'ils allaient vivre une aventure ? Eh bien ! Elle eut envie d'y croire sincèrement, du moins jusqu'à Edimbourg, grâce au geste généreux et amical de M. Clarence et de ses associés.

Comme le wagon était tout à eux, les enfants s'amusèrent à rebondir sur les banquettes, à courir de droite à gauche, tandis que le train prenait de la vitesse, un peu trop au goût de la jeune femme.

Cecilia se rassura en se disant qu'elle n'avait jamais entendu parler d'accident jusqu'à présent. Et il fallait bien reconnaître que le train était un moyen de locomotion plus rapide que la voiture ou le bateau pour atteindre l'Écosse.

Les enfants arrivèrent néanmoins à Londres fatigués par une nuit et presque une journée de voyage. Et puis, peu à peu, le wagon s'était rempli à l'approche de la capitale, et les petits n'avaient pu s'allonger pour se reposer.

Ils avaient vu d'abord monter un couple âgé qui, visiblement, n'aimait pas les enfants. Ils avaient regardé Rory, puis Jeanie, et avaient fait des messes basses, l'oeil courroucé.

Cecilia avait réussi à calmer les petits en leur racontant des histoires. Mais, habitués à bouger librement, ils avaient fini par reprendre leurs jeux. Rory avait fait le cheval en offrant son dos à sa soeur.

À la gare suivante, un vieux monsieur, accompagné de son valet, s'était installé à son tour dans le wagon. Le valet avait enveloppé les genoux de son maître dans une couverture et avait posé un châle sur ses épaules. Comme Rory, penché à la fenêtre, commentait avec excitation ce qu'il voyait sur le quai, le serviteur s'était adressé à Cecilia :

- J'espère, madame, que vos enfants ne seront pas trop bruyants. Mon maître est très malade et a besoin de repos.

- Je ferai de mon mieux pour qu'ils restent tranquilles, avait répondu Cecilia. Mais les enfants sont les enfants, et cela fait déjà plusieurs heures que nous voyageons.

Le valet avait pris un air hautain, mais il s'était abstenu de faire des commentaires et de lui reprocher son manque d'autorité.

La vieille dame en avait profité pour faire un commentaire à haute voix :

- Si les trains étaient un peu mieux conçus, des wagons seraient réservés aux enfants. Ils pourraient faire ce qu'ils voudraient sans déranger personne.

Cecilia avait préféré ne pas répondre.

Ils arrivèrent donc à Londres avec un retard de deux heures, ce qui angoissa la jeune femme. Il leur fallait changer de gare, et elle redouta de rater la correspondance pour l'Écosse.

Finalement, ils arrivèrent de justesse.

Le wagon était vide. Cecilia poussa un énorme soupir de soulagement. Les enfants, exténués, purent s'allonger et s'endormirent aussitôt.

Cecilia en profita pour s'étendre sur la banquette opposée, mais eut du mal à trouver le sommeil. Elle somnolait quand elle fut réveillée en sursaut par le bruit et les secousses du train qui entrait dans une gare.

Elle eut l'impression que le conducteur avait freiné brusquement, comme s'il essayait d'éviter une collision. Puis tout redevint normal, et Cecilia se laissa bercer par le mouvement du wagon, avec le sentiment d'être nulle part et partout, entre le passé et l'avenir, sur un territoire indéfinissable, où il lui était impossible de penser.

À court de nourriture, elle se ravitailla à la gare suivante. Ensuite, elle raconta des histoires aux enfants pour les tenir tranquilles lorsque d'autres passagers se joignirent à eux.

Dès qu'elle avait un instant libre, elle regardait le paysage, en

se disant qu'elle avait de la chance de voyager, de traverser presque tout le pays, du sud au nord.

Quand ils finirent par atteindre Edimbourg, elle eut du mal à croire qu'il y avait encore une longue route à parcourir avant d'arriver au château du duc de Strathnairn, comme le lui avait expliqué M. Clarence.

À leur descente du train, elle conduisit les enfants au relais de la gare où ils se lavèrent et prirent un solide petit déjeuner.

Elle demanda au portier où elle pouvait louer une voiture et un attelage pour les emmener au château du duc.

- Il y a un bout de chemin, madame ! la prévint le portier. Il faudra passer deux nuits à l'auberge, et changer plusieurs fois de chevaux. Ça vous coûtera une jolie somme.

- Je m'en doute, répondit calmement Cecilia. Il fallut au portier un bon moment pour trouver une voiture, des chevaux, et obtenir du cocher un prix raisonnable.

Cecilia fut touchée par tant de dévouement. Puis, quand elle connut le résultat du marchandage, elle se dit qu'elle avait vraiment eu beaucoup de chance de tomber sur ce portier. La somme restait importante mais à portée de sa bourse.

Reconnaissante, Cecilia lui donna un pourboire généreux. Elle fit monter les enfants dans la voiture, s'assit en face d'eux et demanda au cocher de démarrer dans la brume qui noyait une grande partie de la ville.

Dès qu'ils furent dans la campagne, le temps s'éclaircit et permit à la jeune femme d'avoir un premier aperçu de l'Écosse, dont elle avait tant entendu parler.

D'abord, elle ne vit guère de différence entre la campagne autour d'Edimbourg et la région de Londres. Elle dut attendre des kilomètres avant qu'apparaissent les montagnes, les bois et les ruisseaux serpentant parmi les champs.

Elle passa la première nuit avec les enfants dans un petit relais austère. Les lits étaient durs mais la nourriture abondante et savoureuse, et l'endroit était d'une parfaite propreté.

Le lendemain, quand ils se remirent en route, les enfants commencèrent à se plaindre de ce voyage bien long. Las de rester assis, dès qu'ils aperçurent les premières landes, ils eurent envie de courir parmi la bruyère et d'aller voir s'il y avait des poissons dans les ruisseaux.

- Vous aurez tout le temps de vous amuser dans la campagne quand nous seront arrivés, leur expliqua Cecilia.

- Non ! Je veux m'amuser maintenant ! s'écria Rory. J'en ai assez d'être assis. J'ai mal aux jambes.

Cecilia songea qu'elle aurait pu dire la même chose. Elle

suggéra aux deux enfants d'allonger leurs jambes sur la banquette. Puis elle les autorisa à se pencher pour admirer le paysage et faire des commentaires.

Au bout d'un moment, Rory fut très fier d'annoncer qu'un cerf traversait un champ. Afin de ne pas être en reste, Jeanie affirma qu'un grand aigle volait au-dessus des arbres.

Leur amusement dura un certain temps, mais ils commençaient à se lasser lorsque ce fut l'heure de faire une halte pour pique-niquer. Enfin ils purent se dégourdir les jambes. Ils partirent à la recherche d'un ruisseau ou de bruyère blanche.

La seconde auberge leur offrit également des plats simples mais appétissants, et une nuit de repos bien méritée.

Au matin, un nouvel attelage remplaça le précédent.

Dans l'après-midi, au moment où elle allait demander au cocher où ils pourraient s'arrêter pour boire un thé, elle aperçut l'océan. Plus tard, au sommet d'une pente que les chevaux venaient de grimper laborieusement, elle entendit le cocher lui crier que le château était en vue.

- Là, juste en bas ! Regardez ! dit-il.

Face à l'océan, ses tours et ses flèches illuminées par le soleil couchant, le château était beaucoup moins massif et impressionnant que ne l'avait imaginé Cecilia. Elle lui trouva quelque chose de gracieux, d'éthéré, de féérique.

Elle se dit même qu'entre les landes couvertes de bruyère mauve et le bleu de l'océan, il semblait émerger d'un rêve.

- Voilà le château, les enfants !

Le regard des petits suivit la direction qu'elle leur indiquait.

- C'est le château de grand-père ? demanda Jeanie.

- Oui. C'est là que votre papa vivait quand il avait l'âge de Rory.

Tandis que la voiture commençait à descendre la route escarpée, les enfants ne cessèrent de fixer le château, jusqu'au moment où il disparut derrière un bouquet de sapins.

- On restera combien de temps ici, tante Cecilia ? demanda Rory.

À cette question qu'elle-même s'était posée, seul le duc pouvait répondre.

Plus angoissée qu'elle ne voulait se l'avouer, elle se mit à prier : "Mon Dieu, s'il vous plaît. Faites que nous soyons acceptés, que nous puissions rester. Ô mon Dieu, s'il vous plaît !"

2.

À l'approche du château, l'angoisse de Cecilia augmenta de plus belle. À la dernière halte, elle avait constaté qu'il ne lui resterait que très peu d'argent lorsqu'elle aurait réglé le cocher.

Il lui avait fallu payer les attelages, les deux nuits passées dans les auberges et les repas. Elle avait englouti une grande part des cinquante livres que lui avait remises M. Clarence.

Mais comment aurait-elle pu éviter ces dépenses ? Elle s'accusa, à tort, d'imprévoyance, puis, comme si cela ne suffisait pas, elle trouva un autre motif de se torturer l'esprit. Elle se reprocha de ne pas avoir averti le duc de son arrivée.

Toutefois, elle avait agi ainsi car elle croyait qu'il refuserait de voir ses petits-enfants. En leur présence, il lui serait sans doute plus difficile de les rejeter.

Son angoisse tourna néanmoins à la panique. Jamais elle n'avait eu aussi peur de sa vie.

Si elle en avait eu les moyens, elle se serait installée ailleurs avec son neveu et sa nièce. Elle se serait occupée d'eux sans rien demander à personne, et surtout pas au duc.

Mais elle se dit soudain que si Rory devait recevoir la même éducation que son père, il aurait besoin d'être parrainé pour entrer dans une école de bonne renommée. Et le parrainage du duc serait évidemment l'idéal. Personne n'aurait plus d'influence que lui.

Une fois encore, Cecilia eut envie de pleurer toutes les larmes de son corps en pensant au sort si injuste de lord Alistair, rejeté par sa famille parce qu'il avait laissé parler son cœur au lieu de suivre les ordres de son père. Le duc avait fait de lui une sorte de criminel, dont il avait préféré ignorer l'existence.

Mais pourrait-il ignorer ses petits-enfants qui arrivaient, fatigués, énervés et morts de faim ?

Cecilia coiffa Jeanie, lui mit son petit bonnet de coton, et la regarda en se disant qu'elle était absolument adorable. Puis elle s'occupa de Rory, passa le peigne dans ses cheveux ébouriffés, arrangea sa tenue, suscitant des protestations de petit coq.

Quand elle eut fini, elle regarda par la portière et constata que les chevaux franchissaient d'imposantes grilles de fer forgé, flanquées de deux loges. Puis ils suivirent la longue et large allée, bordée de sapins.

Finalement, le château se dressa devant eux. De près, il possédait toute la majesté que Cecilia avait imaginée. La bannière du duc flottait au sommet de la plus haute tour, d'où l'on devait découvrir l'immensité de l'océan bleu, aux vagues tumultueuses, autrefois

silloné par les bateaux des Vikings.

Le cocher arrêta l'attelage devant une immense porte de chêne, garnie de clous en bronze, abritée par un large auvent.

Brusquement, elle s'ouvrit, et un homme apparut, vêtu d'un kilt. Il observa les visiteurs sans cacher son étonnement.

- Que ce château est grand ! s'écria Rory. L'homme vint ouvrir la portière de Cecilia qui descendit de la voiture, en essayant de dissimuler sa frayeur. Puis il s'inclina devant elle et elle comprit qu'il s'agissait du majordome.

- Bonjour, madame.

- Je désirerais voir le duc de Strathnairn, annonça la jeune femme d'une voix légèrement tremblante.

Elle tenta de maîtriser son trouble et s'efforça de relever le menton et de prendre un air autoritaire.

- Je ne crois pas que Sa Grâce attende votre visite, madame.

Rory et Jeanie regardaient le majordome avec une extrême curiosité.

- Voudriez-vous informer Sa Grâce que je viens lui présenter ses petits-enfants ?

Si Cecilia avait voulu créer un effet de surprise, elle n'aurait pas mieux réussi.

Le majordome la fixa pendant quelques instants comme s'il avait mal entendu, puis il demanda :

- Voulez-vous dire, madame, que ces enfants sont ceux de lord Alistair ?

- C'est exact.

L'expression du maître d'hôtel changea. Il eut un regard chaleureux, d'abord pour Rory, puis pour Jeanie. Cecilia comprit qu'il était content de les voir.

Elle se dit aussi qu'elle se découvrait un allié et, un peu rassurée, posa sa main sur l'épaule du petit garçon.

- Voici Rory et voici sa soeur, Jeanie. Comme si elle venait de rompre un sortilège,

Jeanie sortit de son mutisme.

- Je suis très fatiguée. Et j'ai soif.

- Dans un petit moment, tout va s'arranger, répondit le majordome. Mais je peux déjà vous porter, si vous êtes trop fatiguée.

Il souleva Jeanie dans ses bras. Loin de protester, la petite fille expliqua :

- Oui, je suis trop fatiguée pour marcher.

- Bien sûr, vous venez de faire un long voyage.

Cecilia prit Rory par la main et suivit le majordome. Dans le hall, elle découvrit un grand escalier de marbre blanc. Tout en montant les marches, elle se souvint que son beau-frère lui avait

expliqué que, dans toute grande demeure écossaise, les pièces principales se trouvaient au premier étage.

Pendant qu'elle regardait la cheminée où brûlait une grosse bûche, le majordome reposa Jeanie par terre, devant deux hautes portes à doubles battants. Il se tourna vers Cecilia et lui adressa un sourire rassurant avant d'ouvrir l'une des portes.

D'une voix si forte qu'elle parut artificielle, il annonça :

- Le comte de Nairn et lady Jeanie, Votre Grâce. Quelle surprise d'entendre Rory désigné par son titre, alors que son père avait dû abandonner le sien !

Puis l'appréhension l'envahit à tel point qu'elle en eut le tournis. Pendant un moment, elle ne put rien distinguer dans la pièce où elle venait d'entrer, à l'exception de la lumière du soleil couchant qui filtrait à travers trois hautes fenêtres.

Finalement, elle s'aperçut que trois personnes se tenaient à l'autre bout de la pièce, devant une cheminée de marbre. Elle prit Jeanie et Rory par la main et les conduisit vers l'homme dont la taille imposante, les larges épaules carrées et le port de tête lui rappelaient son beau-frère.

Le duc avait des cheveux gris, un visage marqué par les rides, des lèvres minces et serrées, et cet air tyrannique qu'elle lui avait imaginé.

Elle traversa la pièce avec les deux enfants, dans un silence absolu, impressionnant, qui sembla durer une éternité.

Lorsqu'ils furent à quelques pas du duc, celui-ci demanda d'un ton tranchant :

- Que faites-vous ici ? Pourquoi êtes-vous venue avec les enfants ?

Sa voix était aussi effrayante que son apparence mais, au prix d'un effort immense, Cecilia réussit à lui répondre d'une voix calme et claire :

- Je vous ai amené les enfants, Votre Grâce, parce qu'ils ne peuvent aller nulle part ailleurs.

- Que voulez-vous dire ?

- Ils sont orphelins. Leur père et leur mère sont... morts.

Le duc garda un visage impassible, mais Cecilia le vit se raidir, et en conclut qu'il venait de recevoir un choc, même s'il n'était pas disposé à l'admettre.

Le silence retomba. Une voix fluette s'éleva. C'était Jeanie.

- Je suis trop fatiguée, je veux rentrer à la maison.

- Eh bien ! lança le duc à Cecilia, qu'attendez-vous pour lui donner satisfaction ? Je considère, pour ma part, que je n'ai pas de petits-enfants.

Cecilia étouffa une exclamation.

- Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais vous avez des petits-enfants, et ils sont devant vous. Je ne peux croire que vous allez les rejeter et les faire souffrir, comme vous avez fait avec leur père.

Furieux, le regard noir, le duc hurla :

- Emmenez-les ailleurs ! Vous les avez conduits ici sans mon autorisation. Maintenant vous pouvez retourner d'où vous venez.

Devant la fureur de cet homme impitoyable, Cecilia sentit sa bouche se dessécher et les mots lui rester dans la gorge.

Ce fut Rory qui réagit le premier.

- On rentre chez nous, tante Cecilia. On ne veut pas de nous ici.

Quant à Jeanie, elle décida tout à coup de s'asseoir par terre.

- Je suis fatiguée, répéta-t-elle. Et j'ai soif. Et je veux mon papa.

Puis elle éclata en sanglots.

Cecilia s'accroupit aussitôt près d'elle.

- Ne pleure pas, ma chérie. Je suis sûre que ton grand-père te donnera un verre d'eau avant de nous mettre à la porte.

Soulevant Jeanie dans ses bras, Cecilia leva les yeux vers le duc qui la dominait de toute sa haute taille.

- Je vous serais reconnaissante de laisser les enfants se restaurer avant de les chasser hors de votre château. Il nous a fallu près d'une semaine pour venir des Cornouailles.

Pendant que le duc restait indécis devant une telle requête, Rory s'avança vers lui, lassé de cet affrontement.

- Papa avait une bourse comme la vôtre.

Rory parlait de l'escarcelle en peau que les Écossais portent sur leurs kilts.

Bravant la crainte que lui inspirait le redoutable maître des lieux, le petit garçon s'approcha un peu plus de lui et ajouta :

- Celle de papa était en peau de loutre, la vôtre ne l'est pas, n'est-ce pas ?

En dépit de son animosité, le duc se trouva contraint de répondre à Rory.

- La mienne est celle d'un chef de clan, expliqua-t-il d'un ton froid.

- Papa disait qu'un chef de clan est comme un père et que tous les MacNairn devaient lui obéir.

- C'est parfaitement exact.

Cecilia attendait, en regardant le duc, sa nièce dans ses bras. Les yeux clos, l'enfant succombait à la fatigue.

Au bout de quelques instants, le duc donna un ordre :

- Torquil, conduisez tout ce petit monde à Mme Sutherland.

Puis il ajouta à l'adresse de Cecilia :

- Vous me mettez dans l'obligation de vous laisser passer la

nuît ici, j'imagine.

Inquiète et impressionnée, Cecilia n'avait pas encore osé jeter un regard vers les deux autres personnes présentes, mais silencieuses.

Elle vit s'avancer vers elle un homme, jeune, grand, séduisant, et vêtu également du kilt du clan MacNairn.

Il lui sourit, puis prit Jeanie dans ses bras.

- Cette enfant est trop lourde pour vous. Laissez-moi la porter.

À moitié endormie, Jeanie ne protesta pas, tandis que son frère continuait à parler au duc.

- Je veux voir une épée, disait-il. Papa m'a affirmé qu'il y en avait plein dans ce château. À la maison, on n'en avait pas une seule.

- Je t'en montrerai une, demain, lui promit le duc après un instant d'hésitation.

Son hostilité persistait. Néanmoins, Cecilia remarqua que son expression s'était adoucie. Prenant Rory par la main, elle dit au duc :

- Merci, Votre Grâce. Puis elle fit la révérence.

Quand elle releva la tête, elle constata que le duc lui adressait un regard plein de dureté, mais elle fit mine de l'ignorer. Elle avait obtenu un répit, et c'était tout ce qui comptait pour l'instant.

Sur le palier, le majordome avait attendu de savoir si elle restait ou devait repartir. Elle sortit de son sac l'enveloppe contenant l'argent qu'elle avait réservé pour la seconde partie du voyage et la lui tendit.

- Voudriez-vous, s'il vous plaît, remettre cela au cocher.

Le sourire du majordome exprima sa joie à l'idée que les enfants passeraient la nuit au château.

- Je vais faire monter vos bagages dans vos chambres, dit-il.

Jeanie dans ses bras, Torquil MacNairn marchait à grands pas dans le couloir. Cecilia se dépêcha de le rattraper avec Rory.

Lorsqu'une vieille femme apparut presque aussitôt et se précipita vers eux, Cecilia réalisa que tous les serviteurs étaient déjà avertis d'une visite inattendue. Elle comprit également que cette personne était la gouvernante du château, en voyant son tablier de satin noir et le trousseau de clés, attaché à sa ceinture.

- J'ai une invitée pour vous, madame Sutherland, annonça Torquil MacNairn. Elle est très fatiguée et elle a soif.

- Je viens d'apprendre que les enfants de lord Alistair sont ici, répondit la gouvernante. Je n'arrivais pas à le croire.

- Eh bien ! c'est vrai, madame Sutherland ! Où allez-vous les installer ?

La vieille dame regarda Cecilia qui lui tendit la main et se présenta.

- Je suis Cecilia Linford. La tante de Rory et de Jeanie.

Mme Sutherland fit une courte révérence.

- Bonjour, madame. Bienvenue au château de Strathnairn. Vous nous faites une grande surprise. Nous n'avions plus de nouvelles de lord Alistair depuis des années.

- Lord Alistair a disparu dans un naufrage, ainsi que ma soeur, la mère des enfants.

La gouvernante laissa échapper un cri horrifié.

- C'est incroyable ! Nous n'étions pas au courant, avoua-t-elle.

Puis, estimant qu'il valait mieux remettre cette conversation à plus tard, elle s'engagea dans un autre couloir, dont elle ouvrit l'une des premières portes.

- Je pense que Sa jeune Seigneurie devrait occuper la chambre de son père.

Dans la pièce, spacieuse, il y avait un lit à baldaquin, en bois sculpté, un mobilier assorti, des tentures de brocart. Les fenêtres donnaient sur la baie.

- Te voilà dans ta chambre, jeune homme, dit Torquil MacNairn à Rory. Maintenant, madame Sutherland, que réservez-vous à Mlle Linford et à la petite marmotte que je porte dans mes bras ?

- Il serait sans doute pratique pour Mlle Linford de dormir dans la chambre voisine.

La gouvernante ouvrit une porte communicante en disant à Cecilia :

- Vous serez à votre aise, ici, et vous pourrez vous occuper des deux enfants. Voyez-vous, il y a une autre porte communicante, de ce côté-ci.

- C'est parfait. Jeanie a l'habitude de dormir seule, mais, dans un lieu qu'elle ne connaît pas, elle risque d'avoir peur si je ne suis pas tout près d'elle.

Pendant que Torquil MacNairn allait déposer la petite fille, profondément endormie, sur le lit de la troisième chambre, Mme Sutherland annonça :

- Je vais m'occuper des bagages, et je vous enverrai des chambrrières pour vous aider à sortir ce dont vous avez besoin dans l'immédiat.

Elle disparut. Cecilia se retrouva seule avec Torquil MacNairn, en se disant que cet homme était fort séduisant.

Quel âge pouvait-il avoir ? Il y avait en lui quelque chose d'autoritaire, de dominateur, qui laissait supposer qu'il n'avait pas moins de vingt-sept ou vingt-huit ans.

Il regarda Cecilia en souriant.

- Vous avez fait sensation, commenta-t-il.

Supposant qu'il n'ignorait rien du bannissement de lord Alistair, Cecilia lui répondit :

- Je dois dire que j'ai préféré ne pas annoncer ma visite. Je

m'attendais à un refus impitoyable.

- Ce qui fait que vous avez surgi de nulle part !

- À l'issue d'un long voyage qui m'a donné le sentiment de traverser la moitié de la planète pour atteindre ce château.

- Je comprends votre fatigue si vous avez fait tout ce chemin depuis les Cornouailles, avoua Torquil MacNairn.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

- Je suis profondément navré d'apprendre la mort d'Alistair.

Que s'est-il passé ?

- Il s'est noyé... en même temps que... ma soeur.

Cecilia avait encore beaucoup de mal à évoquer cet accident sans que sa voix tremble, sans que les larmes lui montent aux yeux.

- Êtes-vous seule à vous occuper des enfants ? demanda Torquil MacNairn.

- Oui, ils n'ont personne d'autre. Et nous ne pouvions pas rester chez eux, par manque d'argent.

Cecilia observa le regard incrédule que lui jetait son interlocuteur, et se demanda brusquement à qui elle s'adressait, en réalité. Était-elle en train de faire des confidences à un étranger ?

- Oserais-je vous demander quel est votre lien avec Alistair ?

- Je suis son cousin. J'habite à quinze kilomètres d'ici, plus au nord.

Torquil MacNairn venait à peine d'achever son explication lorsque Rory arriva en courant, surexcité.

- Il faut que vous veniez, dit-il à sa tante. Je vois un bateau de la fenêtre de ma chambre !

- Fais attention ! Ne te penche pas trop, l'avertit Cecilia. Tu n'as pas l'habitude des fenêtres à plusieurs mètres du sol.

- Vous croyez que c'est un bateau de pêche ? demanda Rory. Papa m'a dit qu'il y en a beaucoup par ici, et qu'on pouvait pêcher plein de poissons.

Cecilia se tourna vers Torquil MacNairn, comme si elle espérait qu'il réponde à la question de Rory.

Il remarqua son regard et intervint. Mais ce fut pour expliquer au petit garçon :

- Avant de t'intéresser à la pêche, je te conseille de venir avec moi. Nous allons trouver quelqu'un qui te donnera à boire et quelque chose à grignoter, sinon tu auras du mal à attendre l'heure du dîner.

- J'ai très faim, déclara Rory. Je voudrais une galette avec beaucoup de beurre et de miel de bruyère.

Rory réclamait une gourmandise du terroir à laquelle ils avaient goûté en cours de route.

Cecilia ne put s'empêcher de rire avant de faire la leçon à son neveu :

- Tu n'as rien à exiger. Nous dérangeons déjà suffisamment.

- Ne vous inquiétez pas, la rassura Torquil MacNairn. Allez, jeune homme, viens avec moi. Nous allons te trouver de quoi apaiser ta faim.

Avant de disparaître avec Rory, Torquil adressa à Cecilia un sourire qui la réconforta autant, sinon plus, que celui du majordome.

Puis elle se réjouit de voir arriver trois chambrières qui venaient défaire les bagages et sortir ce qui serait nécessaire pour la soirée. Un peu d'aide lui parut un bienfait du ciel et, quand Mme Sutherland lui déclara qu'on s'occuperait des autres bagages le lendemain, Cecilia eut le sentiment que son séjour au château pourrait peut-être se prolonger.

À contrecœur, elle réveilla Jeanie pour la déshabiller et lui donner du lait tiède. La petite fille n'avalerait rien de plus tant elle avait envie de dormir.

Ces premiers moments de répit permirent à Cecilia de penser un peu à elle.

Mme Sutherland lui annonça qu'elle devrait se changer pour le dîner, puis ajouta :

- J'imagine que vous aimeriez prendre un bain après ce voyage si long.

- Avec plaisir. Je voudrais tout d'abord vous poser une question ? Est-ce que je dînerai à la table du duc ?

- Mais oui ! s'écria Mme Sutherland.

Elle paraissait presque offusquée par une telle question, comme si le contraire eût été inconcevable.

Néanmoins, Cecilia était loin de partager la conviction de la gouvernante.

Elle alla souhaiter une bonne nuit à Rory, qui avait consenti à se coucher, après s'être restauré. Il avait les paupières lourdes et ne tarderait pas à s'endormir.

Puis elle prit un bain devant la cheminée, dans sa chambre, et se détendit un long moment dans l'eau chaude pour oublier sa fatigue.

Ensuite, elle décrocha dans la penderie la première robe qu'elle trouva. Elle avait appartenu à sa soeur et était beaucoup plus sophistiquée que ce qu'elle portait habituellement.

Après quelques instants d'hésitation, elle songea qu'après tout cette robe conviendrait très bien pour assister à un dîner donné dans le décor solennel de ce château, et en compagnie du maître des lieux. Au moins, le duc estimerait qu'elle avait l'éducation nécessaire pour donner le bon exemple à sa nièce et à son neveu.

Toutefois, l'appréhension ne la quittait pas. Elle ne devait pas se bercer d'illusions. Le duc haïssait tous les Anglais et n'hésiterait pas à se débarrasser des enfants et d'elle dès demain matin.

"Il ne faut pas que je pense à cela, se dit-elle. On prétend que la nuit porte conseil, et ce doit être vrai en Écosse, comme partout ailleurs."

Et puis, si ce n'était pas le cas, elle implorerait Dieu de l'aider d'une façon ou d'une autre. Déjà, Il les avait protégés tout au long du voyage entre les Cornouailles et ce château écossais, perdu sur la lande.

Elle retint sa respiration tandis qu'elle approchait du salon où l'attendait le duc.

Lorsqu'elle était arrivée, elle l'avait trouvé imposant et superbe dans son habit au jabot de dentelle, au col de velours et aux boutons d'argent. Maintenant, elle le découvrait en grande tenue de chef de clan. Il était toujours aussi impressionnant et séduisant.

Comme elle s'avançait vers lui, elle remarqua l'éclat de la topaze incrustée sur le poignard qui dépassait de son bas. Elle nota aussi que l'escarcelle qu'il portait était plus richement ornée que celle qui avait attiré l'attention de Rory.

Il était seul dans la pièce. Où étaient donc Torquil MacNairn et cette autre personne que Cecilia, toute à ses appréhensions, avait à peine remarquée ? Elle avait tout de même noté qu'il s'agissait d'une femme. Était-ce une parente ? Une amie ? Une amante ? La question flotta quelques instants dans son esprit.

Puis elle fit la révérence devant le duc et ne pensa plus qu'à lui. Il avait perdu son air féroce, mais il pinçait les lèvres et une sombre lueur d'hostilité brillait encore dans son regard.

- J'espère, mademoiselle Linford, que l'on a veillé à votre confort, dit-il, d'une voix légèrement empreinte de sarcasme.

Cecilia ignore cette note déplaisante et lui répondit sans arrière-pensée :

- Tout le monde a été très aimable, Votre Grâce. Les enfants dorment déjà. Ils étaient un peu jeunes pour un si long voyage.

- Un voyage inutile ! rétorqua le duc, l'air hautain.

- Je n'avais pas le choix, Votre Grâce.

- Que voulez-vous dire ?

- Je ne pouvais plus payer le loyer de la maison où ils ont grandi. J'ai été contrainte de vendre le mobilier, les chevaux, enfin tout ce que possédait mon beau-frère afin de rembourser ses dettes.

Cecilia eut l'impression que le duc lui jetait un regard méfiant comme s'il mettait en doute ses propos.

- Qu'avait-il donc fait de l'argent de sa mère ? demanda-t-il, poussé par la curiosité.

- Il l'avait dépensé, ainsi que ce que nous possédions, ma soeur et moi.

Devant le silence du duc, Cecilia fut convaincue qu'elle n'avait

pas réussi à le convaincre.

- Je ne parviens pas à comprendre, déclara-t-il finalement. Comment s'y est-il pris ? Il a dû se livrer à des extravagances, faire des folies.

- Nullement, affirma Cecilia, d'un ton sec. La vie est devenue beaucoup plus chère qu'autrefois. Peut-être l'est-elle moins ici, en Écosse ? En tout cas, je puis vous assurer que mon beau-frère n'a jamais fait de dépenses inconsidérées. Il s'est tout simplement occupé de sa famille.

De quel droit le duc se montrait-il si critique ? se demanda Cecilia. Il ne manquait de rien dans ce château somptueux, tandis que son fils et sa femme avaient dû se priver pour élever leurs deux enfants.

Comme s'il lisait dans ses pensées, le duc déclara brusquement :

- Alistair avait fait un choix que je désapprouvais. À ses risques et périls.

- Certes, Votre Grâce, et il ne l'a jamais regretté, répliqua Cecilia d'une voix calme. Mais je sais qu'il lui arrivait de se sentir très isolé, en dépit du bonheur qu'il partageait avec ma soeur.

Le duc n'eut pas le temps de répondre. Torquil MacNairn entra à cet instant, accompagné de la femme que Cecilia avait à peine remarquée en arrivant.

Elle devait avoir la trentaine, estima Cecilia, et elle était enceinte.

- Ah ! vous voilà, ma chère ! s'exclama le duc. Il est temps que je vous présente notre invitée inattendue. Vous savez déjà qu'il s'agit de Mlle Linford, la belle-soeur d'Alistair.

- Et Mlle Linford sait sans doute que je suis votre épouse.

Cecilia fut extrêmement surprise. Pas une seconde elle n'avait imaginé que le duc pouvait être le mari de cette jeune femme.

La mère d'Alistair était morte quand il était encore enfant, et jamais, sans doute, n'avait-il pensé que son père s'était remarié.

La duchesse avait un visage avenant, quoique ordinaire. Ses cheveux étaient d'un roux pâle, presque jaunes, et ses cils, de même couleur, pratiquement invisibles, lui faisaient des yeux ronds.

Cecilia lui fit la révérence, mais la duchesse s'abstint de lui tendre la main. À l'évidence, elle partageait l'hostilité du duc à son égard.

- Le dîner est servi, Votre Grâce, annonça le maître d'hôtel.

Sans un mot pour Cecilia, la duchesse se tourna vers son mari et prit son bras.

- J'espérais dîner tranquillement, entre nous, déclara-t-elle d'une voix forte. Je constate que ce ne sera pas le cas puisque nous

avons de la compagnie.

La duchesse ayant pris le parti d'être manifestement déplaisante, Cecilia se demanda si elle n'aurait pas mieux fait de dîner dans sa chambre. Mais il était trop tard pour se retirer.

Tandis que le duc et sa femme s'apprêtaient à sortir du salon, Cecilia se rendit compte que Torquil l'attendait. Elle lui sourit et vit ses yeux briller.

Ils emboîtèrent le pas à leurs hôtes. Juste avant de s'engager dans le couloir, Torquil MacNairn lui murmura :

- Elle est jalouse.

Le dîner fut délicieux. Affamée, Cecilia savoura chaque bouchée du saumon, péché le jour même, et de la grouse tuée sur la lande.

À la fin du repas, un joueur de cornemuse vint jouer quelques airs. Quand il eut accepté et bu, selon la tradition, le whisky offert par le maître des lieux dans un gobelet d'argent, Cecilia comprit que le duc et sa femme allaient se retirer.

Peu de paroles avaient été échangées au cours du dîner, le duc monopolisant la parole, presque constamment, comme s'il exerçait un droit absolu et incontestable.

Cecilia avait donc à peine eu l'occasion d'ouvrir la bouche. De plus, chaque fois que la duchesse, assise en face d'elle, l'avait regardée, elle avait lu dans ses yeux une hostilité croissante.

En revanche, Torquil s'était montré agréable, parfois amusant, quand le duc lui avait laissé la parole. Il avait même réussi à faire rire son hôte, pourtant peu enclin à se déridier.

Cecilia ne put s'empêcher de penser qu'elle était responsable de cette atmosphère tendue. En conséquence, elle se devait, par dignité, de quitter le château à la première heure.

Mais il y avait les enfants, et les abandonner, même chez leur grand-père, lui semblait impensable. Elle était convaincue que sa soeur et son beau-frère l'auraient suppliée de n'en rien faire.

"Si l'on accepte de me traiter comme leur gouvernante, se dit Cecilia, je pourrai peut-être rester, en me cantonnant, au besoin, dans la salle d'études. Je suis prête à jouer ce rôle d'étrangère, s'il le faut, pour leur bien."

Mais le duc avait-il l'intention de garder ses petits-enfants ? Rien n'était moins sûr. Peut-être dès le lendemain les chasserait-il. En tout cas, même s'il leur permettait de rester plus longtemps, ils n'étaient pas les bienvenus et risquaient, tôt ou tard, de connaître le sort de leur père.

"Je dois les sauver, pensa Cecilia, prise de panique. D'une manière ou d'une autre, mais je dois le faire !"

Les hommes laissèrent les femmes au salon pour aller déguster

un digestif. Dès qu'elle se fut assise dans un des fauteuils, devant la cheminée, la duchesse s'adressa à Cecilia d'un ton sec :

- Mon mari vous a offert l'hospitalité pour la nuit, mademoiselle Linford. N'oubliez pas pour autant de préparer votre départ, au plus tôt.

Cecilia s'efforça de rester calme.

- J'avais espéré, madame la duchesse, que les enfants pourraient demeurer dans leur famille. Ils ne savent pas où aller.

- C'est impossible ! rétorqua la duchesse. Totalement impossible !

Puis, comme si Cecilia n'avait pas compris, elle ajouta :

- Ce sont mes enfants qui seront élevés dans ce château. Et il est hors de question que j'accepte la présence d'usurpateurs.

Cecilia comprit tout à coup l'hostilité de la duchesse. Si celle-ci mettait au monde un garçon, il ne pourrait pas devenir le chef du clan ni hériter du duché, parce que cette succession revenait à Rory, le fils d'Alistair.

Personne ne pouvait nier cette évidence.

Animée d'une détermination nouvelle, Cecilia se jura de défendre les droits de Rory. Jamais elle ne laisserait le duc et sa femme le spolier de son titre, de son héritage, de sa famille et de son clan.

Elle s'abstint de répondre sur ce point à la duchesse qui calmait son agressivité en tapotant sur le bras de son fauteuil, le regard rivé sur les flammes, comme si elles traduisaient la fureur qui l'habitait.

Inquiète pour le sort des enfants, Cecilia prit la peine d'expliquer sa conduite.

- Je suis navrée de vous voir si contrariée, Votre Grâce. Mais que pouvais-je faire sinon conduire les enfants ici ? Ils n'ont pas à subir les conséquences d'une histoire ancienne, dont ils ne savent rien et ne sont absolument pas responsables. La duchesse se montra ironique.

- Vos arguments ne manquent pas de pertinence, mademoiselle Linford, mais il faudrait que vous soyez complètement bornée pour ne pas comprendre qu'il n'y a pas de place dans ce château pour des petits-enfants. Et encore moins pour une Anglaise !

Avant que Cecilia ait eu le temps de répondre, le duc et Torquil MacNairn firent leur entrée dans le salon. Soulagée, mais refusant plus longtemps d'être sur la sellette, Cecilia se leva.

- J'espère, Votre Grâce, dit-elle au duc, que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je me retire. Comme les enfants, je suis exténuée, et je sens encore résonner en moi le bruit des roues sur les pavés.

- Faites, mademoiselle Linford. Allez vous reposer. Demain,

nous discuterons de la suite des événements.

- Merci, Votre Grâce. Je vous remercie également pour votre hospitalité. Je craignais tellement que nous soyons obligés de dormir sur la plage ou sur la lande.

Le duc sembla, pour une fois, à court de mots devant tant de spontanéité et de sincérité.

Cecilia fit la révérence, puis s'apprêta à sortir. Torquil MacNairn la précéda et lui ouvrit la porte.

Quand elle lui adressa un petit sourire de remerciements, il lui déclara d'un ton assuré :

- Vous êtes merveilleuse. Allez dormir et ne vous faites pas de souci.

Ces mots mirent du baume au coeur de la jeune femme et effacèrent, en partie, les lourdes appréhensions suscitées par les paroles déplaisantes de la duchesse.

Cecilia se dirigea rapidement vers sa chambre, en se disant qu'elle avait au moins atteint son premier objectif qui était de conduire, sans encombre, les enfants jusqu'en Écosse. Pour le moment, ils dormaient tranquillement, à l'abri dans un château centenaire. Peut-être même faisaient-ils de beaux rêves.

3.

Mme Sutherland réveilla Cecilia à sept heures et demie, en lui expliquant que le petit déjeuner était servi dans une heure et que le duc ne tolérerait aucun retard.

En dépit d'une bonne nuit de sommeil, Cecilia se sentait encore somnolente, mais elle se leva aussitôt.

- Les enfants dorment encore, j'espère, dit-elle. Je ne les réveillerai pas avant une demi-heure.

- Le voyage a dû être éprouvant pour vous trois, observa la gouvernante, avec compassion.

- Effectivement. Et puis je me faisais beaucoup de souci. J'ignorais comment nous serions accueillis.

- Vous avez causé une belle surprise, madame ! Nous avions entendu dire que lord Alistair était marié, mais nous ignorions qu'il avait deux enfants. Je suis sûre que Monsieur le duc apprendra à être fier d'eux.

- Espérons-le, répondit Cecilia, sans trop y croire.

Devait-elle avouer à Mme Sutherland combien elle avait craint que le duc ne leur offre pas l'hospitalité ? Elle y renonça, persuadée que ce serait une confidence trop intime.

Elle se souvint que M. Clarence avait parlé du "magnétisme" des enfants, et elle pria pour que le duc y soit sensible. Sans cela, ils n'avaient aucune chance de rester au château tous les trois.

Cecilia habilla Jeanie, puis entraîna les deux petits vers la salle à manger. Rory ne cessait de parler avec enthousiasme de ce qu'il voyait sur l'océan, de sa fenêtre.

La salle à manger donnait de l'autre côté, sur la lande. Quand elle entra, Cecilia constata avec soulagement que la duchesse, sans doute sa pire ennemie, n'était pas présente. Seuls le duc et Torquil MacNairn étaient attablés.

Torquil se leva dès qu'il la vit. Suivant les conseils de leur tante, les enfants s'approchèrent immédiatement du duc. Rory s'inclina et sa soeur fit la révérence.

- Bonjour, grand-père, dirent-ils en chœur. Le duc sembla agréablement surpris par leurs bonnes manières, ce qui ne l'empêcha pas de leur répondre d'un ton bourru.

- Bonjour.

Puis il observa Cecilia, le regard froid. À son tour, elle fit la révérence.

- Bonjour, Votre Grâce. Veuillez nous pardonner pour ces quelques minutes de retard.

- En fait, nous étions en avance, intervint Torquil. Le duc et

moi-même allons pêcher ce matin.

Rory poussa un cri.

- Oh ! Je sais pêcher et j'aimerais tellement attraper un saumon

!

Puis il s'empressa d'ajouter :

- Grand-père, je souhaiterais apprendre à chasser. Papa disait qu'il m'apprendrait quand j'aurais neuf ans, et j'ai neuf ans depuis la semaine dernière.

- Tu es encore trop jeune, lui fit observer le duc sèchement.

- Papa a commencé à mon âge, avec vous, insista Rory.

Il y eut un silence que rompit Torquil.

- J'ai également appris à chasser à neuf ans, avoua-t-il. Le jour de mon anniversaire, mon père m'a mis un fusil dans les mains.

- Alors, je peux apprendre ? reprit Rory. S'il vous plaît.

Comment résister au ton suppliant de cet enfant ? se demanda Cecilia, tout en s'asseyant. En même temps, elle remarqua l'indéniable ressemblance entre le grand-père et son petit-fils.

- Je vais réfléchir, déclara finalement le duc. À moitié satisfait, Rory se résigna à s'asseoir sans un mot de plus. Fergus, le majordome, posa un bol de porridge devant lui.

- Tu ne dois pas savoir ce que c'est, remarqua le duc.

- Si, c'est du porridge, lui répondit Rory. Selon papa, tous les vrais Écossais en mangent, mais ils doivent le manger debout.

Cecilia sourit. Elle entendait encore son beau-frère expliquer aux enfants que les Écossais avaient eu l'habitude de prendre leurs repas debout, de crainte, en cas d'attaque d'un clan rival, de ne pas pouvoir réagir assez vite.

Pendant que le duc restait muet, sans doute surpris par la réponse de Rory, elle s'adressa à son neveu :

- Étant donné que tu as peu de chance d'être attaqué ce matin, il vaut mieux que tu manges assis, Rory. Tu éviteras ainsi de te tacher.

- Mais ce n'est pas comme ça qu'on mange le porridge en Écosse, lui fit observer Rory, avec conviction.

- Je le sais. Mais ton grand-père, qui est chef de clan, est lui-même assis, il me semble. C'est le signe que nous ne courons aucun danger.

Apaisé, Rory plongea sa cuillère dans le bol. En revanche, sa soeur repoussa le sien,

- Je n'aime pas ça, déclara-t-elle.

- Tu es bien une Anglaise ! rétorqua Rory. Et grand-père déteste les Anglais.

Cecilia jeta un regard au duc. N'allait-il pas être contrarié par de tels propos ? Surprise, elle nota un petit sourire aux coins de ses lèvres.

Fergus enleva le bol de porridge de Jeanie et le remplaça par de la terrine de saumon que la petite fille mangea avec un plaisir évident. Jamais les enfants n'avaient pu déguster un petit déjeuner aussi copieux.

Au milieu du repas, Torquil annonça :

- Je ferais mieux de ne pas m'attarder si je tiens à remonter la rivière.

- Moi, je commencerai en aval, déclara le duc. Mais je dois parler à mademoiselle Linford avant de partir, ajouta-t-il avant de sortir de la salle à manger.

Cecilia eut un coup au coeur. Cependant Torquil lui adressa un sourire, comme pour lui faire comprendre une nouvelle fois qu'elle n'avait rien à redouter.

La magie de ce sourire n'opéra qu'à moitié. L'appréhension continuait à torturer Cecilia. Quand les enfants eurent terminé leur repas, elle incita Rory à aller découvrir le jardin.

- Je veux aller pêcher avec grand-père, s'obstina-t-il.

Demandez-lui si je peux l'accompagner. Dites-lui que je suis un bon pêcheur.

Alistair avait appris à son fils à pêcher la truite dans le petit cours d'eau qui traversait la propriété. Les poissons que Rory avait attrapés étaient beaucoup plus petits que des saumons, mais il savait au moins tenir une canne, lancer la ligne.

- Je vais essayer de le convaincre, répondit Cecilia, mais je ne te promets rien. Aussi ne sois pas déçu si ton grand-père refuse.

Ayant surpris la conversation, Fergus intervint :

- Restez avec moi, Milord. Je vous montrerai la collection d'escarcelles de Monsieur le duc.

- Je veux bien, répondit Rory. Et vous me montrerez aussi les épées ?

- Oui. Il y en a beaucoup dans la salle du chef de clan.

- Alors, allons-y. Est-ce que je pourrai en prendre une dans la main ?

- Certainement.

Pendant que Rory et le majordome s'éloignaient, Cecilia regagna sa chambre avec Jeanie en espérant voir Mme Sutherland pour lui confier l'enfant. Mais la femme de chambre lui annonça qu'elle trouverait la gouvernante chez elle, à l'autre bout du couloir.

Mme Sutherland vivait entourée de souvenirs qu'elle avait réunis tout au long de sa vie. On pouvait voir des dessins d'enfants sur les murs, des bouquets de bruyère blanche séchée, des petits bérets écossais qui avaient dû appartenir à Alistair et à son frère, quand ils avaient l'âge de Rory. Il y avait également des plumes noires de coqs et des plumes blanches de lagopèdes.

"Jeanie sera si fascinée par toutes ces choses étranges qu'elle laissera Mme Sutherland tranquille", estima Cecilia.

Elle alla rejoindre le duc, avec l'état d'esprit d'une écolière qui va se faire réprimander.

Il l'attendait dans le boudoir, attendant au grand salon, et qu'au château on appelait le "sanctuaire" ou, plus simplement "le salon privé du duc". Un mur entier était couvert de livres. Des portraits d'ancêtres, à l'air autoritaire, fier, guerrier même, étaient accrochés sur les autres murs.

Le duc était bien leur digne descendant. En dépit de la frayeur qu'il lui inspirait, elle admira une fois de plus sa prestance, tandis qu'il se tenait devant la cheminée, en kilt et veste de tweed, avec une éscarcelle en peau d'outre, comme celle dont avait parlé Rory.

Il laissa Cecilia s'avancer vers lui sans prononcer un mot. Quand elle fut près de lui, il resta muet quelques secondes encore, comme s'il cherchait à embarrasser la jeune femme.

- Asseyez-vous, mademoiselle Linford, dit-il finalement.

Cecilia ne demanda pas mieux. Non seulement elle sentait ses genoux fléchir, mais la haute taille du duc l'obligeait à lever les yeux pour le regarder.

Il marqua une nouvelle pause avant de dire d'une voix lente :

- J'aimerais tout d'abord que vous sachiez une chose : vous auriez dû me prévenir de votre arrivée. Cette façon de vous présenter à l'improviste est absolument cavalière.

- Je ne peux que vous répéter ce que je vous ai déjà expliqué, rétorqua Cecilia. Je devais conduire les enfants ici, parce que c'était le seul moyen de leur assurer un toit.

- Vous saviez pourtant que je ne considérais plus Alistair comme mon fils.

- Peut-être. Mais ce n'était ni légal ni moral, et les liens du sang continuent d'exister, souligna Cecilia calmement.

La trouvant impertinente, le duc lui jeta un regard noir. Elle ne se laissa pas impressionner.

- Que devais-je faire de deux jeunes enfants qui se retrouvent seuls au monde, sans argent ?

- Vous avez déjà évoqué cette situation, hier soir. Elle me semble invraisemblable.

- Je vous jure sur la Bible, si vous y tenez, que je dis la vérité. Tout ce qu'ils possèdent en ce moment se résume à trois souverains et cinq shillings. De plus, il reste deux cents livres de dettes qu'il faudra bien rembourser un jour. Vous pouvez vérifier auprès des avocats de mon beau-frère.

- Voudriez-vous que je me sente responsable des dettes de mon fils ? demanda le duc, indigné. C'est impossible. Il avait commis

l'irréparable en épousant une Anglaise.

Cecilia jeta un coup d'oeil autour d'elle. La vente du secrétaire en bois de rose ou d'un seul des portraits, signés d'artistes de renom, suffirait largement à s'acquitter des dettes d'Alistair.

Le comportement du duc, sa dureté, son arrogance étaient insupportables mais, bien décidée à assurer l'avenir des enfants, Cecilia s'efforça de garder son calme.

- Il existe une solution pour que vous ne soyez pas encombré par les enfants, commença-t-elle à expliquer, si vous êtes disposé à m'écouter.

- Soit !

- Si vous me donniez les moyens de louer une maison, je continuerais à m'occuper d'eux sans votre aide.

Cecilia s'interrompt, attendant une réaction. Puis, comme le duc se taisait, elle poursuivit :

- Il y aurait cependant un domaine où, dans quelque temps, votre intervention serait nécessaire. Je voudrais que Rory entre dans un bon collège puis, si possible, à l'université. Il est très intelligent et il serait dommage qu'il ne reçoive pas une bonne éducation, qui lui permettra de gagner sa vie, puisqu'il devra certainement travailler pour subvenir à ses besoins.

Le duc regarda Cecilia comme si elle était une créature des plus étrange.

- Pensez-vous réellement qu'une jeune femme comme vous peut se dévouer corps et âme à ces deux enfants ? Que ferez-vous des vôtres, si vous vous mariez ?

- Je ne pense pas à moi, Votre Grâce, mais à ces deux petits qui ont toujours été entourés d'amour, et qui souffriraient d'être rejetés et punis pour une faute commise par leur père avant leur naissance.

Le duc, qui était resté debout devant la cheminée, vint s'asseoir en face de Cecilia.

- Vous me surprenez fort, mademoiselle Linford.

- Pourquoi ?

- Je trouve votre projet irréaliste. Vous êtes seule. Personne ne vous protège, et vous voudriez prendre de telles responsabilités ? Comment pouvez-vous être sûre de mener à bien votre tâche ?

- Je dois admettre que c'est un peu effrayant, mais je ne doute pas d'y parvenir. C'est tout simplement une nécessité. Il n'y a pas d'autre solution. Je n'aurais pas la conscience tranquille si je n'accomplissais pas mon devoir vis-à-vis d'eux.

Le duc resta muet pendant quelques instants.

- Pourquoi n'ai-je pas été prévenu de la naissance d'un héritier ? tonna-t-il finalement.

Tandis que sa voix résonnait dans la pièce, Cecilia, perplexe,

réfléchissait à la question qui tourmentait tant le duc.

Après avoir perdu son fils aîné et banni Alistair du clan, le duc avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui dans l'espoir d'avoir un héritier.

Maintenant, Cecilia se rendait compte à quel point l'apparition de Rory avait dû être un choc. Le duc voyait ses plans contrariés et ne le supportait pas.

Cecilia prit enfin la parole.

- Comment lord Alistair aurait-il osé vous écrire ? Il avait appris la mort de son frère aîné. Il imaginait votre chagrin, lui-même était profondément peiné. Mais vous l'aviez banni de la famille et du clan, et il pensait ne plus exister à vos yeux.

Cecilia marqua un silence avant d'ajouter :

- N'était-ce pas à vous de renouer des liens ? Vous saviez qu'à votre mort, lord Alistair hériterait, en toute légalité, de votre titre. Mais vous éprouviez tellement de haine à l'égard de ma soeur que vous n'avez jamais cherché à revenir sur votre position.

Tant de franchise risquait de déchaîner la colère du duc, et Cecilia s'attendit à l'entendre vociférer.

Pourtant, il se contenta de remarquer d'une voix sourde, comme s'il se parlait à lui-même :

- Je ne pourrai jamais pardonner à Alistair sa désobéissance.

Cecilia laissa échapper un petit rire qui lui valut un regard glacial. Elle ne se laissa pas intimider.

- Vous possédez un pouvoir absolu sur votre clan, Votre Grâce. Vous ordonnez, décrétez, punissez, bannissez, si vous pensez que l'on a manqué de loyauté envers vous et le clan. Mais il y a une chose qui passe avant la loyauté d'un fils à l'égard de son père.

Cecilia s'interrompit, laissant au duc le temps de lui demander des explications. Mais, comme il s'obstinait dans son silence, elle osa prononcer les mots qu'il refusait de formuler, par orgueil.

- Je veux parler de l'amour, expliqua Cecilia. L'amour que l'on attend, même sans le savoir. Lord Alistair l'avait rencontré, Votre Grâce, et l'amour a un pouvoir contre lequel personne ne peut lutter.

La jeune femme continuait à surprendre le duc. Elle l'avait même apparemment embarrassé puisqu'il se leva et retourna vers la cheminée avant de répondre :

- Épargnez-moi ce genre de divagations, je vous prie. Elles ne concernent pas les hommes.

- Pourtant, à travers les siècles, des hommes ont combattu et sont morts au nom de l'amour. Si vous étudiez le passé, vous constaterez certainement que vos ancêtres n'ont pas échappé à cette règle.

Une fois de plus, le duc resta silencieux. Sans doute cherchait-il

les arguments capables de mettre fin à cette discussion et de clouer le bec à cette impertinente.

Cecilia profita de son embarras.

- Vous aimeriez éviter de parler de lord Alistair, je le sais.

Toutefois, je tiens à vous dire que votre fils vous avait gardé toute son affection et vous respectait. Jamais je ne l'ai entendu émettre la moindre critique à votre égard.

Il fallait que Cecilia ait, à la fois, beaucoup d'audace et de courage pour affronter le duc de cette façon. Emportée par ses convictions, elle oubliait toute prudence, ne tenant pas à ménager cet homme qui tenait le sort de ses petits-enfants entre ses mains.

- Lord Alistair, reprit-elle après une pause, était profondément blessé par la condamnation que vous aviez prononcée contre lui. Son désarroi aussi était immense. J'en ai été le témoin.

Cecilia avait tellement apprécié son beau-frère que sa voix tremblait d'émotion, et elle avait du mal à retenir ses larmes.

Elle dut faire un effort pour se maîtriser pour ajouter :

- Il parlait beaucoup de vous et du château à son fils, et vous avez pu constater que Rory ne vous redoutait absolument pas.

Cecilia regarda un instant, dans la cheminée, le feu aux grandes flammes rouge et jaune. Dehors, sur la lande, tout semblait paisible.

- Rory vous attend, dit-elle. Il espère que vous l'emmènerez pêcher avec vous. Au fond de son coeur, il est persuadé que son grand-père va remplacer le père qu'il a perdu.

Que pensait le duc, obstinément silencieux ? Cecilia priaït pour qu'il comprenne ce qu'elle essayait de lui dire. Inquiète, bouleversée, elle sentit les larmes couler malgré elle sur ses joues.

D'un geste vif, elle les essuya, mais le duc avait eu le temps de les voir. Il s'approcha de la fenêtre et regarda vers l'océan.

Cecilia attendit. Elle n'avait rien à ajouter. Le duc sortit enfin de son mutisme.

- Seriez-vous prête à rester au château et à vous occuper des enfants, comme vous l'avez fait jusqu'ici ? lui demanda-t-il.

La jeune femme crut avoir mal entendu.

- Je ne demande... pas mieux, murmura-t-elle. Je souhaitais... tellement cette proposition.

- Bien. Pour l'instant, vous ne changez rien. Le moment venu, nous prendrons les dispositions nécessaires pour assurer le meilleur avenir possible à mes petits-enfants.

Cecilia se sentit libérée d'un énorme poids.

- Merci. Merci infiniment, Votre Grâce.

- Maintenant je peux aller pêcher, annonça le duc. Le jeune Rory a tout intérêt à venir avec moi. Cela lui évitera de faire des

bêtises.

Quand le duc sortit, Cecilia resta figée quelques instants. Puis elle se leva d'un bond, tout en se demandant où elle allait trouver Rory.

Mais elle s'aperçut vite qu'elle s'inquiétait inutilement quand, du haut de l'escalier, elle entendit le duc expliquer au majordome :

- Nous avons besoin de bottes pour cet enfant.

- Mme Sutherland a regardé dans les placards où elle garde les affaires de lord Alistair depuis toujours. Elle a trouvé deux paires de bottes qui iront à lord Rory, Votre Grâce.

- Je veux aussi une canne, grand-père, intervint Rory. Il faut qu'elle soit plus grande que celle que j'avais à la maison, parce que les saumons sont plus gros que les truites, n'est-ce pas, grand-père ?

Cecilia sourit. Puis, les yeux pleins de larmes, elle fit demi-tour et alla chercher Jeanie.

Il y avait tant de choses à admirer dans le château, et le jardin était si agréable sous le soleil de septembre que Cecilia ne vit pas passer la matinée. L'heure du déjeuner arriva sans qu'elle s'en aperçût.

Malheureusement, elle se retrouva, avec Jeanie, seule devant la duchesse, qui lui parut plus quelconque encore à la lumière du jour que le soir précédent. Cette femme n'avait vraiment aucun éclat. De plus, elle n'essaya même pas de dissimuler son hostilité quand elle vit apparaître Cecilia et sa nièce.

- Vous êtes encore ici, mademoiselle Linford ! remarqua-t-elle. Vous n'avez pas eu le temps de faire vos bagages, ce matin ?

- Monsieur le duc a décidé que les enfants pouvaient rester, expliqua Cecilia poliment.

La duchesse laissa échapper un cri de rage.

- Je n'y crois pas ! C'est invraisemblable ! Je lui ai dit qu'il était hors de question que ces enfants s'attardent ici.

Cecilia jugea préférable de se taire. Tout ce qu'elle dirait à la duchesse attiserait sa haine.

Afin de changer de sujet, elle s'adressa à Jeanie qui faisait des mamours à un vieux chien, apparemment condamné à se morfondre dans un coin, en raison de son grand âge.

En revanche, Cecilia avait remarqué que deux jeunes épagneuls accompagnaient le duc partout.

Sans doute les emmenait-il chasser, ce qui enchanterait Rory.

- Je crois que ce chien est très vieux, dit-elle à Jeanie. Il ne faut pas le brusquer.

- Il aime que je le caresse.

- Certainement, mais caresse-le doucement. La duchesse se

taisait mais, quand le majordome annonça que le déjeuner était servi, elle passa devant Cecilia et Jeanie, sans un mot, afin de manifester son dédain.

Ce fut de nouveau un repas délicieux et si abondant que Cecilia se dit qu'elle-même et les enfants étaient condamnés à grossir.

Refusant toute conversation, la duchesse ne s'adressait qu'à Fergus et aux deux valets qui assuraient le service.

Cecilia finit par l'ignorer. Beaucoup moins anxieuse que la veille, elle prit le temps d'admirer la salle à manger. C'était une pièce splendide et assez vaste pour recevoir au moins trente convives.

Les portraits qui ornaient les murs devaient constituer une collection de très grande valeur. Cecilia était très curieuse de connaître le nom de tous ces ancêtres, leur histoire, comme celle du château tout entier.

Aussi, le repas terminé, dès que la duchesse se fut retirée, elle interrogea Fergus.

- Comment pourrais-je apprendre l'histoire de ce château ? Les questions se bousculent dans ma tête.

- La solution est très simple, madame, répondit Fergus. Vous pouvez vous adresser à l'archiviste de Monsieur le duc.

- Un archiviste ?

- Oui. Il vient régulièrement travailler ici. Il répertorie les trésors du château.

- Je serais heureuse de lui parler.

- Il sera honoré de vous répondre, madame.

- Dans ce cas, je le verrai dès que j'en aurai le temps. Merci pour ce précieux renseignement, Fergus.

Dans l'immédiat, Cecilia avait l'intention de faire une promenade avec Jeanie.

Elle la conduisit dans le jardin. Tout au fond, du côté de l'océan, s'élevait un grand mur. Il y avait une porte que Cecilia franchit avec sa nièce.

Elles traversèrent la lande jusqu'aux falaises qui se dressaient au-dessus du rivage accidenté.

À marée basse, on ne voyait pas de vagues déferler sur les rochers, comme dans les Cornouailles. Cecilia réalisa qu'elle ne pourrait plus jamais voir la mer gronder sans penser au naufrage de son beau-frère et de sa soeur.

Le cœur serré, elle fit demi-tour et, dans le jardin, joua à la balle avec Jeanie jusqu'à l'heure du thé.

Elle allait rentrer au château pour que Jeanie puisse se laver les mains, et pour la recoiffer, quand elle aperçut Torquil MacNairn descendre l'escalier de la terrasse.

Elle lui sourit dès qu'il fut à quelques pas d'elle.

- Je n'ai jamais rien vu de plus joli que vous et Jeanie, lui déclara-t-il. Et je suis certain qu'il n'existe pas de nymphes ou de sirènes plus agréables à regarder que vous deux.

- Vos charmantes paroles me ravissent, répondit Cecilia en riant.

Les yeux de Torquil pétillèrent de plaisir.

- J'ai l'impression que vous avez passé des moments difficiles, remarqua-t-il. Madame la duchesse a dû afficher sa contrariété, j'imagine.

- Je préfère me taire, avoua Cecilia.

- Je vois que je ne me suis pas trompé... Pendant que Jeanie essayait d'attraper un papillon butinant des fleurs, Torquil n'eut d'yeux que pour Cecilia.

- Vous devez comprendre que votre beauté dérange la duchesse. Comment voulez-vous qu'elle accepte facilement votre présence ici ?

- Vous n'avez pas besoin de me le rappeler. Mais le duc accepte que nous restions, et c'est tout ce qui importe.

- Je savais qu'il le ferait. Cecilia eut un regard interrogateur.

- Il vous l'avait dit ?

- Non, c'était inutile. Je l'ai immédiatement compris quand j'ai vu Rory avec lui. Les liens du sang sont plus forts que la haine de notre hôte pour les Anglais.

Cecilia ne put s'empêcher de sourire.

- Il est difficile de croire que la haine puisse se transmettre pendant plus d'un siècle.

- Vous constaterez que les Écossais n'oublient jamais rien. On prétend qu'avec le temps tout passe, mais dans ce pays c'est faux, expliqua Torquil. On dirait que les combats qui nous ont opposés aux Anglais datent d'hier. Quant à la haine, elle n'a fait que croître pendant plus d'un siècle.

- Je trouve cela stupide et injuste.

- Vous exprimez le point de vue des Anglais, observa Torquil.

- Quel est le vôtre ?

- Je ne vous dirai qu'une chose. Vous êtes la plus belle femme que j'ai jamais vue, et j'ai l'intention de vous protéger contre tous les désagréments que pourrait vous valoir votre beauté. Elle vous expose au danger beaucoup plus que votre nationalité. Cecilia laissa échapper un éclat de rire.

- Essayez-vous de me faire peur ? demanda-t-elle. Je ne suis ici qu'une simple gouvernante qui ne pourrait longtemps inquiéter la duchesse.

Ce fut au tour de Torquil d'éclater de rire.

- Que me racontez-vous ? Vous auriez l'intention de faire la

gouvernante ?

- C'est le rôle qui m'échoit, rétorqua Cecilia. Et je compte sur vous pour me le rappeler.

Le rire de Torquil fusa de nouveau, puis il retrouva son sérieux.

- Si vous rencontrez des difficultés, dit-il, si on vous cause des ennuis, souvenez-vous que je veux vous aider. Vous me le promettez ?

- Oui. Je vous remercie. J'ai effectivement l'impression que je vais avoir besoin de soutien. Mais vous restez un MacNairn, donc un ennemi en puissance...

- Vous n'êtes pas très aimable ! s'écria Torquil. Sachez que je vous propose mon aide, en toute sincérité. J'aurais pu être votre ennemi, et un ennemi plus féroce encore que la duchesse, mais il m'aurait fallu des ambitions que je n'ai pas.

Devant l'air perplexe de Cecilia, Torquil précisa :

- Avant que le duc se remarie, sur mes conseils, d'ailleurs, j'étais l'héritier présomptif du titre de chef de clan.

- Vous deviez diriger le clan un jour ou l'autre ?

- Exactement. Le duc en avait décidé ainsi, le jour où il a banni son fils de la famille et de sa mémoire.

- Alors... pourquoi l'avez-vous incité à se remarier ?

Torquil eut un petit sourire.

- Eh bien ! voyez-vous, je n'avais pas l'intention d'épouser Flora McDonovan. Je ne voulais pas hypothéquer mon bonheur. J'ai donc suggéré au duc qu'il serait plus simple pour lui d'avoir un héritier direct.

Ayant du mal à en croire ses oreilles, Cecilia regarda son interlocuteur, effarée.

- Dois-je comprendre que... la duchesse... est la femme que le duc vous destinait ?

- Le chef du clan McDonovan n'avait pas d'autre fille à marier. C'était elle ou personne.

Cecilia leva les mains, comme pour protester.

- Je trouve cela incroyable, déclara-t-elle. En Angleterre nous en sommes à l'émancipation des femmes. Mais ici c'est le Moyen-Âge !

- Pas pour tout le monde, et j'en suis la preuve, fit observer Torquil. Cela dit, grâce à vous, tout est remis en question.

- Parce que Rory est l'héritier légitime ?

- Exactement. Et, de ce fait, la duchesse ne pouvait pas vous accueillir à bras ouverts.

- Je dois vous avouer que j'avais cru comprendre ce qui se passait. De toute façon, elle n'est pas sûre d'avoir un fils.

Torquil hocha la tête.

- Certes ! Elle s'en remet à Dieu. Mais elle est jeune, et le duc est dans une forme resplendissante, malgré son âge. Ils pourraient

avoir d'autres enfants.

Il y eut un silence, et Cecilia regarda Jeanie qui courait encore après le papillon avant d'observer :

- Cette situation est bien contrariante pour la duchesse, évidemment, mais elle ne peut rien y faire. Torquil sourit, l'oeil malicieux.

- Si, elle pouvait faire en sorte que vous passiez tous les trois par-dessus la falaise ou que vous vous égariez sur la lande.

- Ne parlez pas de malheur !

- Ne vous ai-je pas promis de vous protéger ? lui rappela Torquil d'une voix douce.

Soudain intimidée, Cecilia s'écarta de lui pour aller chercher Jeanie dans le jardin.

- Nous devons rentrer pour le thé. Viens, Jeanie. Si tu veux attraper un papillon, tu as besoin d'un filet. Je t'en achèterai un, comme celui que tu avais quand tu étais toute petite.

- Ce qui n'est pas un vieux souvenir, remarqua Torquil qui avait rejoint Cecilia et sa nièce.

Brusquement, Cecilia se dit que s'attarder avec un homme dans le jardin risquait d'être mal interprété par ses hôtes. Ce serait catastrophique s'ils la soupçonnaient de flirter, à peine arrivée au château.

Elle prit donc Jeanie par la main et l'entraîna d'un pas rapide vers la terrasse, malgré les protestations de l'enfant. Mais Torquil les suivait de près.

Cecilia pouvait entendre ses pas juste derrière elle. Elle eut même l'impression qu'il marchait de plus en plus vite. Était-il inconscient du danger qu'il lui faisait courir ?

"Je dois être particulièrement prudente, songea-t-elle, bien qu'il se soit engagé à me protéger. Si le duc prenait la décision de me renvoyer, personne ne pourrait l'en dissuader."

Elle oublia momentanément ses soucis lorsqu'elle découvrit l'armada de servantes qui était à sa disposition. Elle n'eut même pas besoin de s'occuper de Jeanie.

Rory n'était nulle part, mais elle l'imagina en compagnie du duc et s'en réjouit. Elle descendit à la salle à manger réservée au petit déjeuner et au thé, où elle trouva la duchesse, seule avec Torquil.

La grande table ronde était chargée de toutes sortes de pâtisseries, de pain sorti du four, d'une bonne dizaine de confitures différentes. Cecilia remarqua le cake aux fruits en se disant qu'il promettait d'être indigeste.

La duchesse resta muette et ignore Jeanie. Fergus apporta un verre de lait pour la petite.

Le silence qui se prolongeait fut rompu par l'enfant.

- J'ai presque attrapé un papillon, dit-elle. Demain j'en attraperai plein, je les mettrai dans un bocal, et je les regarderai battre des ailes.

- Il ne faut pas les enfermer dans un bocal, l'avertit Torquil. Tu les ferais mourir.

Jeanie secoua la tête.

- Non. Je ne les garderai pas longtemps. Après je les laisserai s'envoler. C'est maman qui m'a appris à faire comme ça.

- Elle avait raison, observa Torquil. Les papillons sont très fragiles. Mais on a envie de les regarder parce qu'ils sont très jolis. Tu es comme eux et, quand tu courais dans le jardin, on aurait pu te prendre pour un papillon.

- Je suis trop grande pour être un papillon, remarqua Jeanie.

- Franchement, Torquil, intervint sèchement la duchesse, nous ne sommes pas dans une nursery. Quelle conversation ridicule ! Je demanderai à mon mari de nous épargner désormais la présence des enfants à table. Ils prendront leur repas dans la salle d'études.

Torquil s'abstint de répondre. Il regarda furtivement Cecilia, puis présenta sa tasse à la duchesse.

- Pourrais-je reprendre du thé ?

Sans un mot, la duchesse le servit, l'air pincé. Puis Torquil ajouta :

- Si cela vous intéresse, j'ai pêché trois saumons aujourd'hui, dont un de plus de six kilos.

Cecilia laissa échapper un petit cri d'enthousiasme.

- Où sont-ils ? Pourrions-nous les admirer ? J'ai toujours rêvé de voir un saumon qui vient de sortir de la rivière.

- Il me semble, mademoiselle Linford, s'empressa de remarquer la duchesse, que vous êtes ici uniquement pour assurer l'éducation des enfants. Je vous conseille de vous en tenir strictement à ce rôle. Les sports pratiqués par le duc ou ses hôtes ne vous concernent pas.

- Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais je m'intéresse beaucoup aux coutumes de cette région reculée, rétorqua Cecilia. D'un simple point de vue sociologique, cependant. Je tiens à le préciser.

Visiblement, la duchesse n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire. En revanche, Torquil avait du mal à réprimer un éclat de rire.

La duchesse se leva et quitta la salle à manger.

Dès qu'il fut certain qu'elle ne pouvait l'entendre, Torquil se pencha vers Cecilia.

- Vous avez marqué un point, observa-t-il, mais attention à sa revanche. Votre ennemie est implacable.

- Je n'en doute pas. La duchesse a au moins le mérite de ne pas cacher son jeu. Depuis mon arrivée, elle ne cesse de me répéter que je dois emmener les enfants ailleurs.

Torquil hochait pensivement la tête.

- Elle est tenace. À mon avis, le duc ne l'écouterait pas.

Néanmoins, elle peut vous empoisonner la vie.

- Je me soucie surtout des enfants. Ils n'ont pas l'habitude des querelles. Ils n'ont connu qu'une famille aimante.

Pendant quelques instants, Torquil observa Cecilia, un sourire aux lèvres.

- Si votre sœur était aussi ravissante que vous, je comprends qu'Alistair l'ait préférée à l'Écosse, remarqua-t-il finalement.

- Mon beau-frère avait la nostalgie de son pays, rectifia Cecilia. Mais l'amour a été le plus fort. C'est un don du ciel, même s'il est source parfois de complications.

La jeune femme poussa un petit soupir.

- Vous ne me croirez peut-être pas mais, si j'avais le choix, j'échangerais volontiers ce somptueux château contre la maison où nous vivions. Nous n'avions pas d'argent, nous menions une existence très simple, mais vivions dans un climat serein et joyeux.

- C'est ce que vous apportez à ce château, remarqua Torquil.

Le regard qu'ils échangèrent troubla Cecilia, mais elle eut du mal à détourner les yeux. Puis, brusquement, Rory surexcité entra en coup de vent dans la pièce.

- J'ai attrapé un gros saumon ! lança-t-il. Venez le voir, tante Cecilia. Venez !

- Avec grand plaisir, mon chéri. Cecilia s'était déjà levée pour suivre Rory quand le duc apparut.

- Prends d'abord ton goûter, dit-il avec douceur au petit garçon. Pendant ce temps, les serveurs vont sortir les poissons des seaux, et nous irons tous ensemble les admirer lorsqu'ils seront exposés sur la table de pierre.

Surprise par le ton du duc, Cecilia le regarda, pendant quelques secondes, avant de lui demander :

- Rory a-t-il vraiment pêché un saumon ?

Le duc sourit.

- Disons qu'il a été un peu aidé. Surtout pour le remonter.

- Vous n'avez sûrement jamais vu un si grand poisson, tante Cecilia ! s'écria Rory. Il est plus grand que moi, mais j'ai été plus malin que lui.

Torquil s'adressa au duc en riant.

- Je comprends Rory. J'étais aussi heureux que lui quand j'ai attrapé mon premier saumon. Mais j'avais deux ans de plus. Il est doué !

Le duc s'attabla pour prendre son thé, puis s'adressa à Cecilia :

- Mademoiselle Linford, en l'absence de ma femme dans cette salle à manger, je vous invite à me verser une tasse de thé. Sachez que

Fergus est allé chercher une autre paire de chaussettes pour Rory. Les siennes sont mouillées.

- La rivière était plus haute que mes bottes, tante Cecilia, expliqua l'enfant, mais je ne suis pas tombé dedans.

- C'est bien, Rory, répondit Cecilia à son neveu. Elle remplit une tasse de thé que Torquil présenta au duc avant de se faire servir à son tour, lorsque la duchesse entra.

- J'ai été prévenue de votre retour, Kelvin... commença-t-elle.

Voyant Cecilia assise à sa place, elle s'interrompit brusquement, le visage crispé. Puis elle s'avança vers elle, le visage déformé par la colère.

- Comment osez-vous usurper mon rôle dès que j'ai le dos tourné ! s'écria-t-elle.

- Je... je suis... navrée, bredouilla Cecilia. Pendant qu'elle se levait, le duc se tourna vers sa femme.

- Ne soyez pas ridicule, Flora. C'est moi qui ai demandé à Mlle Linford de me servir, en votre absence.

Au lieu de reprendre sa place, la duchesse resta debout, fixant sur son mari un regard ulcéré.

- Je ne veux pas de cette femme ici, déclara-t-elle. Est-ce clair ? Elle doit s'en aller sur-le-champ. Non contente d'être anglaise, elle se conduit comme une courtisane. De ma fenêtre, je l'ai vue flirter avec Torquil dans le jardin d'une manière éhontée.

La duchesse répandait son venin sans retenue. Cecilia, rougissant de honte, se demanda si elle ne devait pas s'enfuir avant d'en entendre plus, mais le duc intervint.

- Ça suffit, Flora ! tonna-t-il. Vous vous mettez dans tous vos états pour rien. Allez donc vous allonger un moment et calmez-vous.

L'ordre du duc fit l'effet d'un coup de canon. Pourtant, sa femme le toisa, comme si elle avait décidé de le défier, et soudainement elle éclata en sanglots et sortit.

Le silence embarrassé qui suivit fut rompu par Rory qui dégustait un petit pain aux raisins.

- Pourquoi elle est malheureuse ? demanda-t-il. Est-ce qu'elle voudrait voir mon saumon ?

La délicieuse naïveté de son neveu faillit faire rire Cecilia, en dépit des propos injustes et blessants de la duchesse à son égard.

Souhaitant détendre l'atmosphère, le duc s'adressa à Rory, d'un ton enjoué :

- Allez, dépêche-toi de finir ton thé, si tu veux que nous allions tous ensemble admirer ton saumon.

Jeanie, qui devait estimer qu'on l'oubliait, se leva et s'approcha de son grand-père.

- Rory a attrapé un saumon, mais moi j'ai failli attraper un

papillon. Il était très joli.

- Raconte.

- Ce monsieur, répondit la petite, en désignant Torquil, a dit que je ressemblais au papillon. Mais c'est bête, parce que je suis trop grande pour être un papillon.

- Oui, tu es beaucoup trop grande. Mais le saumon de Rory l'est encore plus.

Le duc ne cessait de surprendre Cecilia. Elle le regarda, le coeur apaisé, et se souvint de ce que lui avait dit, ajuste titre, M. Clarence.

Les enfants avaient effectivement hérité du magnétisme de leur père, et le duc y avait déjà succombé.

4.

Le soir, après le dîner, pendant que la duchesse conduisait ses invitées au salon, Cecilia se dit qu'elle ferait mieux de s'éclipser sur la pointe des pieds.

La duchesse l'avait ignorée pendant tout le repas et ne l'avait même pas présentée à ses convives. Certains séjournèrent au château et avaient entendu parler de son arrivée, les autres étaient visiblement étonnés du silence de leur hôtesse.

Torquil avait alors décidé de faire les présentations, au grand dam de la duchesse, et s'était adressé à une douairière, jouissant apparemment d'un statut de premier ordre.

- Je ne crois pas que l'on vous ait présenté Mlle Linford, qui est venue avec les deux enfants de notre regretté Alistair, dont elle était la belle-soeur.

Aussitôt, une lueur d'intérêt et de curiosité avait brillé dans le regard de la douairière et, à partir de ce moment-là, tout le monde avait voulu parler à Cecilia.

Chacun gardait de bons souvenirs d'Alistair, ce qui avait réjoui le coeur de la jeune femme. À l'évidence, malgré les années, personne ne l'avait oublié.

Malheureusement, Cecilia avait vite constaté que l'attention qu'elle suscitait n'était pas du goût de la duchesse, dont la contrariété n'avait cessé de la mettre mal à l'aise.

Son antagonisme augmentait chaque heure un peu plus et n'épargnait pas les enfants.

Elle ne parlait d'eux que pour critiquer leur conduite, les rabrouait avec mépris, comme s'ils étaient indignes de s'approcher d'elle.

Il se faisait tard, ce soir-là, et Cecilia décida effectivement de s'éclipser plutôt que de suivre les femmes dans le salon. C'était une façon d'échapper aux regards haineux de la duchesse.

Elle suivit le couloir qui menait à sa chambre. Juste à côté, se trouvait la pièce où elle avait commencé à donner des cours aux enfants.

Avec Rory, ce n'était pas chose facile. Si son grand-père partait pêcher, il voulait l'accompagner. Il allait aussi à la chasse avec le duc, sur la lande, bien qu'il n'ait pas encore la permission de se servir d'un fusil.

Cecilia était désormais convaincue que le duc était charmé par son petit-fils, et qu'il avait également du mal à résister au sourire de Jeanie.

Mais, en ce qui la concernait, Cecilia était tout à fait consciente

que son hôte était sur la défensive.

Perdue dans ses pensées, elle fut soudain distraite par le clair de lune qui filtrait à travers une fenêtre, au bout du couloir. La nuit devait être magnifique, se dit-elle, et sans doute idéale pour monter jusqu'à la tour de guet.

C'était Mme Sutherland qui lui en avait parlé. Elle lui avait expliqué que, de là-haut, la vue était superbe. Ce que Cecilia avait déjà vérifié, en compagnie de Jeanie, pendant que Rory était avec son grand-père.

Un escalier en colimaçon conduisait jusqu'à la tour. Autrefois, un vigile s'y tenait en permanence afin d'alerter le clan de l'arrivée des Vikings ou de membres d'un clan hostile, généralement celui des McDonovan.

Mme Sutherland avait eu raison : la vue était extraordinaire. Et, ce soir-là, Cecilia avait particulièrement besoin de beauté afin d'oublier l'hostilité de la duchesse. Jamais personne ne l'avait autant blessée que cette femme.

Cecilia ouvrit la porte qui cachait un escalier et commença à monter les étroites marches de pierre qu'éclairait la lune, à travers les anciennes meurtrières.

Quand elle atteignit le sommet de la tour, le clair de lune qui brillait dans un ciel clouté d'étoiles faillit l'aveugler.

La vue, déjà magnifique pendant le jour, devenait somptueuse par un soir de pleine lune, comme celui-là. Des pépites d'argent brillaient sur les jardins et l'océan. Cecilia eut l'impression de contempler un monde féérique où il n'y avait pas de place pour la méchanceté, la haine, la laideur.

Émue par ce spectacle enchanteur, la jeune femme éprouvait la sensation de s'immerger dans un bain de beauté quand, soudain, elle entendit une voix profonde derrière elle.

- Je savais que je vous trouverais ici.

Elle ne sursauta pas, comme si elle ne s'étonnait pas que Torquil l'ait rejointe.

- Jamais je n'aurais cru qu'une telle splendeur puisse exister, expliqua-t-elle avec ravissement.

- C'est exactement ce que je me suis dit lorsque je vous ai vue pour la première fois.

Dans ce décor féérique, où le reste du monde cessait d'exister, Cecilia accepta le compliment de Torquil, comme s'il allait de soi. Plongée dans un rêve, elle en oubliait qu'elle évitait depuis quelques jours de se retrouver seule avec cet homme.

Puis il y eut comme un coup de tonnerre dans la nuit étoilée.

- Savez-vous, Cecilia, que je vous aime ?

La sincérité manifeste de Torquil, sa voix grave et veloutée

envoûtèrent la jeune fille pendant quelques instants. Puis, revenant sur terre, elle laissa échapper un petit cri.

- Oh, non ! Vous ne devez pas faire ce genre de déclaration.

- Pourquoi ? Je vous aime, j'en suis certain, et mon plus cher désir est de vous épouser.

Cecilia se retourna, regarda Torquil, les yeux écarquillés et emplis de frayeur.

- Auriez-vous... perdu la tête ?

- Oui, à cause de vous. Je ne veux plus que vous me teniez à distance. C'est insupportable.

Torquil enlaça la jeune femme et, avant qu'elle ait pu le repousser, il posa ses lèvres sur les siennes.

Paralysée par la surprise, elle lui laissa, malgré elle, le temps d'affirmer son désir. Les lèvres de Torquil la pressèrent de s'abandonner à leur baiser.

Elle devait réagir, se débattre, lui échapper mais, en vérité, elle n'en avait aucune envie. Une merveilleuse chaleur montait de tout son être et l'incitait à répondre à l'attente de cet homme.

Il devint plus exigeant, plus possessif, tandis qu'elle commençait à éprouver des sensations inconnues et le sentiment de se fondre dans la clarté romantique de la lune.

La magie de ses rêves les plus doux devenait réalité.

Torquil la serra plus étroitement contre lui. Elle aurait vogué avec lui jusqu'aux plus lointains rivages s'il n'avait fini par abandonner ses lèvres.

- Je vous aime, je vous adore, lui dit-il en relevant la tête. Rien ni personne ne m'empêchera de faire de vous ma femme.

Il parlait d'un ton déterminé. Cecilia voulut lui expliquer qu'il désirait l'impossible, mais il avait déjà repris ses lèvres.

Il l'embrassa avec une ardeur, une fougue presque désespérée, comme s'il craignait de la perdre. Incapable de raisonner, Cecilia s'abandonna à un ravissement si intense qu'il en devenait presque douloureux.

Quand ils furent contraints de reprendre leur souffle, Cecilia poussa un soupir et enfouit son visage dans le cou de Torquil.

D'une voix chaude, mais légèrement tremblante d'émotion, il répéta :

- Je vous aime. Oh, oui ! Je vous aime follement. À court de mots, Cecilia resta muette. Alors, Torquil l'obligea à relever le menton et chercha son regard.

- J'aimerais savoir ce que vous ressentez pour moi.

Cecilia murmura :

- Je... vous aime, moi aussi. Mais... j'ignorais que l'amour faisait ressentir... des choses pareilles.

- Quelles choses ?

- J'ai l'impression de... de flotter dans un espace plein de lumière, de fleurs, de parfums enivrants.

- J'éprouve les mêmes sensations, avoua Torquil.

Il marqua une pause, les yeux plongés dans ceux de Cecilia, avant d'ajouter :

- Vous m'avez peiné, ces derniers jours. J'ai compris que vous cherchiez constamment à m'éviter, alors que je n'attendais que le moment propice pour vous avouer mon amour et m'assurer s'il était partagé.

Cecilia se mordit la lèvre.

- Nous ne devons pas... parler d'amour, déclara-t-elle.

- Mais pourquoi ?

La jeune femme poussa un long soupir qui semblait monter du plus profond de son être.

- Vous le savez déjà.

Torquil prit un ton des plus ferme.

- Je ne sais qu'une chose : je veux que vous soyez ma femme.

Et, puisque vous m'avez assuré de votre amour, Cecilia, rien ne pourra s'opposer à mon vœu le plus cher.

La jeune femme dut faire un effort presque surhumain pour s'écarter de Torquil.

- Écoutez-moi, lui dit-elle, je vous en prie. C'est important.

- Je vous obéis, même si je préférerais vous embrasser.

Cecilia plaqua ses mains sur le torse de Torquil afin de le tenir à distance.

- Je dois d'abord penser aux enfants, expliquât-elle.

Comme Torquil restait muet, Cecilia poursuivit :

- Si le duc se rend compte des sentiments qui nous unissent, il exigera que je parte. Or je ne peux pas laisser les enfants ici, sans moi. Ils ont besoin de quelqu'un qui les protège.

- Contre qui ? s'étonna Torquil. Ne me dites pas que la duchesse vous effraie à ce point !

- Elle les hait et elle essaie de faire partager sa haine au duc. Jusqu'à présent, elle n'a pas réussi. Mais qui peut être certain qu'il en sera toujours ainsi ?

- Le duc aime beaucoup ses petits-enfants. Il est déjà attaché à eux. Jamais il ne permettra à quiconque de leur faire du mal.

- Je sens néanmoins que je dois rester auprès d'eux.

- Vous ne devriez pas vous attarder ici, Cecilia, déclara Torquil d'un ton sec. La duchesse vous traite comme une pestiférée. C'est intolérable.

Surprise par la véhémence de Torquil, la jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

- Vous êtes censé avoir fait la paix avec les McDonovan, remarqua-t-elle.

Torquil fronça les sourcils.

- S'ils ressemblaient tous à la duchesse, je les exterminerais jusqu'au dernier, avoua-t-il.

Puis il serra de nouveau Cecilia dans ses bras avant d'ajouter :

- Personne ne pourra nous séparer, même un membre du clan McDonovan. Je vous en fais la promesse.

À l'instant où Torquil allait reprendre sa bouche, Cecilia détourna la tête.

- Je ne pense pas uniquement aux enfants, avoua-t-elle, je pense aussi à vous.

- À moi ? Que voulez-vous dire ?

- Vous êtes un MacNairn, et le duc vous traite comme son fils.

Or il a banni son propre fils de la famille parce qu'il avait commis le crime d'épouser ma soeur. Que croyez-vous qu'il ferait s'il apprenait que vous m'aimez ?

- Le duc n'est pas mon père.

- Non, mais il est votre chef. Vos terres et les siennes sont indivisibles. Vous faites partie du même clan.

Torquil n'eut pas besoin de réfléchir pour rétorquer avec assurance :

- Il ne m'inspire aucune crainte, et vous seule m'importez. Je ne pense plus qu'à vous, à votre beauté, à votre intelligence, à votre générosité. Vous donnez un sens à ma vie.

- Je vous en prie, soupira la jeune femme, soyez raisonnable. Pour votre bien et pour le mien.

- De quelle manière dois-je me montrer raisonnable ?

- Je crois que c'est vous qui devriez partir. Le temps d'oublier ce qui vient de se passer ce soir.

Torquil resserra si fort son étreinte que Cecilia crut étouffer.

- Vous sentez-vous capable d'oublier ces instants ? demanda-t-il.

- Pour moi, c'est... différent.

- Différent ? Pourquoi ?

Cecilia aurait aimé détourner les yeux mais, une fois de plus, il l'obligea à le regarder.

- Répondez-moi sincèrement, insista-t-il. Seriez-vous capable d'oublier que je vous aime et que je vous ai embrassée ?

Muette, Cecilia baissa les yeux.

Quelques secondes plus tard, Torquil reprit ses lèvres pour un baiser si ardent, si possessif qu'elle s'oublia dans les sensations qu'il lui procurait. Elle avait perdu son identité. Elle en partageait une autre avec Torquil, comme s'ils n'étaient plus qu'un seul et même être,

vibrant d'amour et de désir.

Quand ses douces lèvres de femme rappelèrent à Torquil sa vulnérabilité, et qu'il se fit plus tendre, plus délicat, Cecilia songea qu'ils partageaient un amour ineffable, impossible à ignorer.

Elle eut la certitude qu'elle avait aimé cet homme dès qu'elle avait compris qu'il était son seul ami en territoire hostile. Puis, au fil des jours, cet amour avait grandi jusqu'à envahir son âme. Elle avait même vu Torquil dans ses rêves, à la fois aimable, amical et très séduisant.

L'extase qu'il suscitait en elle maintenant lui assurait qu'elle avait vraiment trouvé l'amour qu'elle avait toujours attendu sans se l'avouer.

C'était un amour aussi fort, aussi exaltant que celui qui avait uni sa soeur et Alistair. Jamais elle n'aurait cru avoir la chance de le rencontrer.

Malheureusement, elle éprouvait cet amour exceptionnel pour un homme qui lui était interdit, à cause de coutumes ancestrales et de l'orgueil de tout un clan. Mais où allait-elle trouver la force de refuser cet amour ?

Comme s'il lisait dans ses pensées et devinait ce qu'elle ressentait, Torquil releva la tête et répondit à sa question muette :

- Que pouvons-nous faire, mon amour ?

Puis, sans lui laisser le temps de réagir, il ajouta :

- Je veux vous épouser, mais je comprends vos préoccupations au sujet des enfants.

- Comment pourrais-je faire confiance au duc ? murmura Cecilia.

Elle avait du mal à parler distinctement alors que Torquil posait un baiser sur sa joue et qu'elle entendait son propre coeur battre la chamade.

- Avec Alistair, il a été sans pitié, je le sais, expliqua Torquil. Il s'est montré injuste. Peut-être a-t-il tiré les enseignements de sa conduite.

- Qui peut en être certain ? Et puis il y a la duchesse.

- Encore une fois, je ne crois pas qu'elle réussira à le persuader de mettre les enfants à la porte.

Cecilia était dubitative.

- Je ne suis sûre de rien, déclara-t-elle, la gorge serrée.

- Ne doutez tout de même pas de moi ! Je vous aime, ma chérie. Tôt ou tard, vous serez ma femme. Soyez-en certaine.

- Mais quelle vie mènerez-vous si le duc vous bannit du clan ? On me hait, comme on devait haïr ma soeur. Je ne veux pas que vous souffriez à cause de moi.

Devant le silence de Torquil, Cecilia comprit qu'il ne pouvait la

contredire.

Doucement, elle s'écarta de lui.

- Vous devez rentrer, dit-elle. Si le duc s'aperçoit de votre absence, il risque d'en déduire que vous êtes avec moi.

Torquil secoua la tête.

- Il joue au bridge en ce moment. Le reste ne compte plus.

- Est-ce certain ? Je doute de tout... Oh ! Torquil, j'ai peur !

- Ma chérie, je ne veux surtout pas vous compliquer la vie.

Mais je tiens tellement à vous que je ne peux pas vous perdre.

Cecilia se tourna vers l'océan qui miroitait sous la lune. Malgré toutes ses inquiétudes, elle était sous l'émerveillement suscité par les baisers et la déclaration d'amour de Torquil.

Comment, au fond d'elle-même, aurait-elle pu lui en vouloir ? Comment refuser son amour ? Elle avait besoin de lui. Son corps et son âme vibraient pour cet homme.

Elle l'entendit lui dire :

- Ce moment restera à jamais gravé dans notre mémoire. Nous nous sommes avoué nos sentiments, et plus rien ne sera comme avant. Je vous donne ma parole que nous serons un jour unis par le serment du mariage, même s'il nous faut lutter contre vents et marées.

Émue, Cecilia se tourna vers Torquil, plongea son regard dans le sien. Le lien qui les unissait était plus profond que tous les océans du monde.

- Oubliez tout ce qui n'est pas nous quelques instants, lui demanda-t-il, et assurez-moi de votre amour.

- Je ne peux en douter, répondit Cecilia d'une voix douce. Il est en moi comme une lumière, plus belle encore que la clarté de la lune. Oui, je vous aime, Torquil.

- Alors, échangeons un serment. Jurons-nous de ne jamais désespérer, même si nous nous heurtons à mille difficultés.

Torquil prit la main de Cecilia et y posa ses lèvres. La jeune femme frissonna au contact de cette bouche si caressante.

- Prenez soin de vous, ma chère fiancée, lui dit-il. Je viendrai dans vos rêves, c'est promis. Soyez certaine qu'après avoir favorisé notre rencontre Dieu nous permettra de vivre ensemble. Il sait que nous ne pouvons être heureux l'un sans l'autre.

Torquil embrassa de nouveau la main de Cecilia, puis s'éloigna et disparut dans l'étroit escalier de pierre.

Cecilia ferma les yeux et écouta le chant d'amour qui vibrait dans son corps. Jamais elle n'aurait cru vivre tant de bonheur et, malgré les incertitudes qui pesaient sur son avenir, elle était heureuse.

Elle avait en elle toute la beauté d'une musique enchanteresse, celle d'un jardin en fleurs, des étoiles, de la pleine lune dans un ciel étoilé. Mais aussi tout l'ardent désir d'une femme pour un homme.

Un homme exceptionnel, parfait, à la fois séduisant, idéaliste, bon, généreux, et bien décidé à se battre pour ce qui lui importait le plus au monde. Cecilia se répéta qu'elle l'aimait d'un amour absolu. Il ne restait plus qu'à attendre un miracle pour qu'elle puisse devenir sa femme. "Je l'aime, je l'aime, oh, oui, je l'aime !" Soudain, elle leva les bras vers le ciel constellé d'étoiles et adressa à Dieu la prière que lui inspirait son âme :

- S'il vous plaît, mon Dieu, aidez-moi. Faites que je puisse sauvegarder un si bel amour. Aidez-nous à trouver la voie d'une union éternelle, malgré toutes les embûches qui se dresseront sur notre chemin.

Sa voix flotta dans le silence de la nuit, comme une bouteille sur la mer. Puis elle se détourna des jeux scintillants de la lune sur les flots et se dirigea vers l'escalier.

Laissant derrière elle les merveilles de la nuit, elle se retira dans la solitude de sa chambre.

Le lendemain, les invités qui avaient passé la nuit au château sortirent de bonne heure pour accompagner le duc et son petit-fils à la chasse.

Torquil n'était pas apparu au petit déjeuner. L'attention de Cecilia avait été accaparée par son neveu qui n'avait cessé de demander au duc :

- Quand est-ce que je pourrai me servir d'un fusil, grand-père ? Je suis très impatient d'être un chasseur aussi habile que vous.

L'enfant avait déclenché le rire d'un des vétérans de la chasse à la grouse.

- Voilà un beau compliment, mon cher duc ! Dans un an ou deux ans, ce garçon prétendra vous surclasser. Les jeunes sont comme ça, aujourd'hui.

- Il sera le seul à le penser, avait rétorqué le duc.

Estimant encore une fois qu'on avait trop tendance à l'oublier, Jeanie s'était levée et s'était approchée de son grand-père.

- Je veux aussi chasser, grand-père, avait-elle dit.

Le duc avait pris l'enfant sur ses genoux.

- Les femmes ne sont pas faites pour la chasse, lui avait expliqué le duc d'un ton ferme.

À l'autre extrémité de la table, la duchesse était intervenue.

- Alors je suis une exception, Kelvin ! Sachez que je sais très bien me servir d'un fusil, comme d'un pistolet. Je rate rarement ma cible.

Le ton agressif de la duchesse avait surpris certains invités.

Comme le duc se taisait, elle avait ajouté :

- Mon mari est vieux jeu. Il croit encore que les femmes sont uniquement vouées à la broderie. En ce qui me concerne, j'ai toujours su pêcher et chasser aussi bien que mes frères, sinon mieux. Et à l'équitation, je suis la meilleure.

Cecilia n'avait pas été dupe. La duchesse voulait que l'attention générale se concentre sur elle plutôt que sur ces enfants qu'elle aurait volontiers envoyés au diable Vauvert.

L'un des invités avait manifesté sa désapprobation.

- Je regrette de vous dire, duchesse, que je n'aime pas non plus voir des femmes chasser. Je suis aussi vieux jeu que Kelvin.

Mais la duchesse continua à polémiquer.

- Lorsque vous reviendrez nous rendre visite, l'année prochaine, je vous accompagnerai sur la lande, et je vous montrerai ce qu'une femme sait faire. Il n'y a aucune raison pour que la chasse soit un sport réservé aux hommes.

Brusquement, le duc s'était levé et avait ânonné d'un ton sec :

- Nous partons dans cinq minutes. Dépêche-toi, Rory, sinon je m'en vais sans toi.

Rory poussa un cri d'horreur. Il se leva à son tour et se précipita dans le couloir. Cecilia s'empressa de le suivre tandis que Jeanie agrippait la main de son grand-père.

- Vous me rapporterez de la bruyère blanche, grand-père ? Et vous la cueillerez vous-même ? Fergus m'a dit que la bruyère cueillie par un chef du clan des MacNairn est un porte-bonheur. Autrement, ça ne marche pas du tout.

Dans un concert d'éclats de rire, l'un des invités observa :

- Vous ne pouvez pas refuser une telle requête, Kelvin, bien que vous soyez plus habitué à offrir des orchidées que de la bruyère...

Redoutant soudain d'avoir froissé la duchesse, l'indiscret ajouta aussitôt :

- Je vais chercher mon fusil. Je ne voudrais pas vous faire attendre.

S'apercevant qu'il n'avait pas répondu à Jeanie, le duc baissa les yeux vers elle.

- J'essaierai de te trouver de la bruyère blanche. Sinon je te rapporterai une plume que tu mettras à ton bonnet.

- J'aimerais bien les deux, grand-père.

Tout en plaisantant, les invités avaient quitté la salle à manger, tandis que la duchesse était restée assise.

Si Cecilia avait vu son expression, elle en aurait eu froid dans le dos.

Après une heure d'enseignement, Cecilia emmena sa nièce se promener, au bord de l'océan.

En repensant à l'absence de Torquil au petit déjeuner, elle se

dit qu'il avait préféré ne pas la revoir en présence d'autres personnes, après leur intimité de la veille, et elle le comprenait fort bien. Ils avaient partagé trop d'aveux et de serments pour ne pas se trahir. Un certain temps leur serait nécessaire pour dissimuler leurs émotions en public.

Un petit escalier, taillé dans la falaise, permettait de descendre sur la plage. Comme la marée était haute, et l'océan agité, Cecilia expliqua à Jeanie qu'il valait mieux rester à l'abri des vagues.

- Nous descendrons un autre jour, à marée basse, ajouta-t-elle. On cherchera des coquillages. Je me souviens que ton père disait qu'autrefois, lorsqu'il était petit, il en avait trouvé de très beaux par ici.

- Je veux en trouver aussi.

- Je te ferai un collier avec ceux que tu me rapporteras.

- Oh ! ce sera très joli !

S'imaginant déjà avec un collier de coquillages autour du cou, Jeanie se mit à danser au bord de la falaise. Aussitôt Cecilia l'attrapa par le bras.

- Sois prudente, ma chérie. Éloigne-toi du précipice. C'est dangereux.

Comme l'heure du déjeuner approchait, Cecilia rentra au château avec l'enfant.

L'après-midi fut calme. À l'heure du thé, tous les convives se réunirent et Cecilia aurait apprécié leur joyeux bavardage si elle n'avait constamment senti l'animosité de la duchesse.

Elle avait l'impression que l'hostilité de son hôtesse à son égard ne cessait de croître. Elle aurait même pu jurer que la duchesse souhaitait sa mort.

"C'est ce que je crois lire dans ses regards, mais je suis peut-être victime de mon imagination", se dit Cecilia.

Cependant, son instinct semblait lui donner raison. Elle éprouvait la sensation d'être en présence d'une bête sauvage, tant la haine de la duchesse était profonde et violente.

"Elle n'attend pas son enfant dans les meilleures conditions. Elle va accoucher d'un petit monstre si elle continue."

Cecilia se souvenait que sa soeur disait toujours, lors de ses deux grossesses, qu'elle s'efforçait de penser à de belles choses et d'éprouver des sentiments positifs pour le bien des enfants qu'elle portait.

Alicia lui avait expliqué :

- C'est ce que les Grecs croyaient, et je suis convaincue qu'ils avaient raison. Le caractère de nos enfants se forme avant la naissance, et je veux que les miens soient aussi valeureux et aimants que leur père.

Alicia avait souri à Alistair qui avait observé :

- Moi, je souhaite qu'ils soient aussi adorables que toi.

Ils avaient échangé un long regard amoureux, oubliant même la présence de Cecilia. Lorsque sa soeur avait murmuré quelque chose à l'oreille de son mari, Cecilia, gênée par leur complicité, s'était discrètement éclipsée.

Leur joie d'être ensemble resplendissait dans toute la maison, et il n'y a pas de plus beau soleil que celui qui brille à l'intérieur des êtres et se répand autour d'eux.

"Je veux vivre un amour comparable au leur", songea une fois de plus Cecilia. Et seul l'homme qui occupait toutes ses pensées depuis qu'elle était en Écosse lui permettrait de réaliser ce vœu.

Le simple fait de voir Torquil dans la salle à manger, assis à l'autre bout de la table, emplissait son cœur d'une émotion bouleversante. Mais elle évitait de le regarder, sachant que l'amour se lit trop facilement dans les yeux.

Quand le reverrait-elle en tête à tête ? Quand pourraient-ils se retrouver sans éveiller de soupçons ?

Ce soir-là, après le dîner, elle mourait d'envie de grimper au sommet de la tour, pourtant elle se sermonna, sûre de commettre une erreur si elle cédait à son désir.

"Je dois penser à Torquil. Si j'étais renvoyée, j'arriverais toujours à survivre. Mais sa vie serait brisée à cause des représailles du duc."

Très bavarde, Mme Sutherland lui avait parlé du château de Torquil. Elle lui avait dit qu'il était magnifique et beaucoup plus ancien que celui du duc.

À l'origine, il servait de forteresse aux MacNairn et avait résisté aux assauts répétés des Vikings et d'un clan ennemi.

La curiosité avait poussé Cecilia à lui demander :

- M. Torquil vit-il seul là-bas ?

- Depuis la mort de sa mère, M. Torquil est plus souvent ici que chez lui. Sa Grâce a pris l'habitude de compter sur son aide puisqu'il n'a pas de fils pour le seconder.

Cecilia faillit remarquer qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même mais se retint. Puis la curiosité reprit le dessus.

- M. Torquil a-t-il des frères, des soeurs ? Mme Sutherland secoua tristement la tête.

- Il avait un cadet qui était dans l'armée et a été tué. Il ne reste qu'un fils dans la famille. J'ai souvent conseillé à M. Torquil de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants pour égayer son château.

- Que vous a-t-il répondu ?

- Comme tous les hommes, il attend la femme de sa vie, remarqua Mme Sutherland en riant. Il finira bien par la trouver.

Ces paroles furent comme un coup de poignard dans le cœur de Cecilia. Car, si Torquil voyait en elle la femme de sa vie, le châtimement du duc le menaçait. Il serait banni, condamné à s'exiler loin de ses terres et ne pourrait jamais élever ses enfants dans son château.

"J'aime trop cet homme pour le condamner à la douleur de l'exil", songea Cecilia.

Après le dîner, elle préféra donc rester au salon, où elle bavarda avec lady Rogart, l'une des invitées les plus âgées, qui ne jouait pas au bridge et ne pouvait plus lire à la lueur des lampes à pétrole.

Comme Mme Sutherland, elle parlait facilement des uns et des autres, mais Cecilia se garda de mentionner Torquil.

Lady Rogart lui posa des questions au sujet d'Alistair. La jeune fille lui expliqua qu'il avait été heureux même s'il regrettait l'Écosse et sa famille.

- Nous pensions tous à lui, dans le clan, dit lady Rogart. Nous nous demandions souvent ce qu'il devenait.

La duchesse ayant négligé de faire les présentations, Cecilia découvrit que son interlocutrice avait été une MacNairn avant son mariage.

Elle osa alors poser une question qui lui brûlait les lèvres.

- Je me suis souvent demandé pourquoi aucun membre du clan n'avait essayé d'entrer en contact avec Alistair. Je suis persuadée qu'il aurait été ravi d'avoir des nouvelles.

Lady Rogart hocha lentement la tête.

- Je veux bien le croire, dit-elle. Tout d'abord, nous ignorions où il se trouvait. Ensuite, nous redoutions, les hommes, surtout, de provoquer le courroux du duc. Il aurait pu se sentir trahi.

Lady Rogart eut un petit rire avant d'ajouter :

- Nous sommes très pragmatiques en Écosse, mademoiselle Linford. Et, comme le duc est le meilleur fusil de tout le pays, qui aurait eu envie d'être sur sa liste noire ?

Cecilia apprécia la franchise de lady Rogart. Alistair avait passé des années et des années sans avoir la moindre nouvelle de ses proches, et il en avait beaucoup souffert. Elle ne l'oublierait jamais, et il était hors de question que Torquil connaisse un destin aussi cruel.

"Il faut que je parte d'ici, se répéta-t-elle. Je dois penser à lui avant de penser à moi. Ce sera ma plus belle preuve d'amour."

Elle se retira dans sa chambre avec cette seule pensée en tête.

Lorsqu'elle serait sûre que les enfants seraient en sécurité, elle partirait, chercherait un logement et un travail pour subvenir à ses besoins.

"Que pourrais-je faire ? Je n'ai jamais travaillé. Je n'ai pas de compétences particulières."

La fonction de gouvernante, qu'elle exerçait auprès de son neveu et de sa nièce, serait peut-être la solution. Mais, après réflexion, elle conclut qu'elle aurait du mal à se faire accepter dans une famille.

Qui voudrait d'une gouvernante comme elle ? Malgré sa modestie naturelle, elle devait reconnaître que, telle Alicia, sa soeur, elle avait hérité de la beauté de sa mère.

Depuis son arrivée au château, elle voyait les invitées du duc se figer un instant, le regard surpris, lorsqu'elle apparaissait. Quant aux hommes, l'admiration brillait dans leurs yeux en sa présence.

Poursuivant ses cogitations, elle se dit qu'à défaut de trouver un poste de gouvernante, elle pourrait devenir la demoiselle de compagnie d'une dame âgée, qui se montrerait probablement acariâtre, mais aurait-elle le choix ?

Cependant, rien ne serait plus triste que d'être séparée de Torquil. Son coeur pleurait déjà à l'idée de lui faire ses adieux. Torquil avait eu raison d'affirmer qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et s'appartenaient à jamais. Cecilia en était aussi convaincue que si Dieu lui-même le lui avait déclaré.

C'était un bonheur extraordinaire de rencontrer l'homme de sa vie. Devenir sa femme, la mère de ses enfants aurait pu être un enchantement.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve, quoi que puisse en dire Torquil.

Cecilia l'empêcherait de connaître les tourments d'Alistair. Ce que son beau-frère avait enduré, malgré son bonheur conjugal, elle ne le souhaitait à personne, et surtout pas à Torquil. La plupart des hommes ne l'auraient d'ailleurs pas supporté.

"Il ne se rend pas compte de ce que signifient le bannissement, l'exil, le rejet."

Ce serait pour Torquil d'autant plus douloureux qu'il était plus âgé qu'Alistair au moment où la sanction du duc était tombée. Et puis il possédait son propre château, son propre domaine, et son indépendance, tandis qu'Alistair avait toujours vécu à l'ombre de son père.

"Je ne peux pas le pousser dans une direction qui lui serait néfaste, se dit Cecilia. Je l'aime trop."

Mais partir à l'aventure l'angoissait. Afin de gagner sa vie, elle serait peut-être conduite à faire un travail dégradant, dont son père aurait eu honte. Cette idée lui glaça le coeur.

Quel dommage que son père ait vécu si longtemps à l'étranger !

Son père avait eu des amis en France, en Espagne où elle était née, et même en Italie. Même si elle les contactait, elle n'oserait jamais leur demander de lui envoyer l'argent du voyage.

De toute façon, l'idée de s'installer seule à l'étranger l'effrayait

tant qu'elle ne savait pas si elle aurait le courage de quitter son pays.

Elle avait neuf ans, et Alicia seize ans, lorsque leur père avait pris sa retraite. Par la suite, les deux soeurs avaient vécu uniquement en Angleterre.

Elle n'avait qu'un souvenir confus des pays où elle avait vécu quelques années et des personnes que fréquentaient ses parents. Pourtant, elle devait bien avoir des parents en Angleterre.

La soeur aînée de son père était morte, mais il avait une autre soeur, une riche veuve, qui était partie vivre dans le sud de la France. Peut-être était-elle revenue, pour une raison ou une autre, et ne s'était pas manifestée. À sa connaissance, elle était d'une santé fragile. Sans doute n'avait-elle pas eu assez d'énergie pour se préoccuper de ses nièces.

"À moins qu'elle ne soit plus de ce monde depuis longtemps. Et, si ce n'est pas le cas, elle a probablement plus besoin d'une infirmière que d'une nièce en pleine difficulté !"

Depuis qu'elle s'était couchée, Cecilia était obnubilée par cette question : "Que vais-je devenir ?"

L'obsédante question semblait maintenant résonner dans toute la pièce, se répandre dehors et, portée par le vent, se mêler au murmure des vagues, jusqu'à l'horizon.

"Que vais-je devenir ?"

C'était un véritable cri de détresse dans la nuit.

Mais, comme Torquil n'était jamais loin dans ses pensées, Cecilia eut soudain l'impression qu'il la prenait dans ses bras et la serrait contre lui. Elle s'apaisa quelques secondes avant de se dire, le coeur serré : "Je dois l'oublier !"

En dépit de sa résolution, elle savait déjà qu'elle ne parviendrait jamais à effacer cet homme et ses serments d'amour de sa mémoire. Elle aurait donné n'importe quoi pour se blottir dans ses bras. Et elle savait que, de son côté, il ne pensait qu'à l'enlacer et à l'aimer.

Deux invitées, d'un grand âge et légèrement fatiguées après un copieux déjeuner, annoncèrent à leur hôtesse qu'elles désiraient se reposer dans le jardin.

- Faites ! Vous avez parfaitement raison, leur répondit la duchesse. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Puis elle se tourna vers Cecilia qui, s'apprêtant à suivre les deux vieilles dames, prenait Jeanie par la main.

- Je dois vous parler, lui dit-elle d'une voix sèche.

- Dans ce cas, je conduis d'abord Jeanie auprès de Mme Sutherland, avant de vous rejoindre au salon, Votre Grâce.

La duchesse se tut, mais elle quitta la salle à manger avec cet air particulièrement dédaigneux qu'elle affichait volontiers lorsqu'elle s'adressait à Cecilia ou aux enfants.

Intriguée, Cecilia se dépêcha de confier Jeanie à la gouvernante du château.

- Je veux aller dans le jardin, tante Cecilia, dit en pleurnichant la petite fille.

- Nous irons dans un moment, ma chérie.

- Non, maintenant ! protesta la fillette. Cecilia lui promit de la rejoindre rapidement.

- Madame Sutherland, dit-elle, puis-je vous laisser lady Jeanie pendant quelques instants ? Madame la duchesse veut me parler.

La gouvernante s'abstint de tout commentaire, mais une lueur d'inquiétude brilla dans ses yeux. Elle tendit la main à l'enfant.

- J'ai quelque chose à vous montrer, lui annonça-t-elle, afin de susciter sa curiosité.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Deux chatons qui viennent de naître. Cecilia s'empressa de rejoindre le salon où l'attendait sa pire ennemie.

Dehors, le soleil brillait et une promenade dans le jardin s'annonçait beaucoup plus attrayante qu'un tête-à-tête avec la duchesse. Jamais personne n'avait mis Cecilia aussi mal à l'aise que cette épouvantable femme.

Elle referma derrière elle la porte du salon avant de s'avancer vers la duchesse, assise à sa place habituelle, à droite de la cheminée.

Son air particulièrement déplaisant accentuait son manque de grâce.

Cecilia lui fit la révérence, puis jugea plus correct de rester debout tant qu'elle n'aurait pas été invitée à s'asseoir.

La duchesse attendit quelques secondes avant de s'adresser à elle, comme si elle répugnait à le faire.

- Il faut que je vous parle, mademoiselle Linford.

Devant le silence de Cecilia, son hôtesse pinça les lèvres, puis lança d'un ton agacé :

- Vous pouvez vous asseoir !

- Merci, répondit Cecilia, calme et polie. Elle prit place près de la duchesse et s'appuya contre le dossier haut et droit de sa chaise, les mains croisées sur les genoux.

Face à cette femme qui n'était que haine, la jeune fille eut l'impression d'être bombardée de mauvaises vibrations. Quelqu'un d'autre n'aurait peut-être pas été aussi réceptif qu'elle. Son père lui faisait souvent remarquer qu'elle possédait une sensibilité hors du commun.

La duchesse rompit le silence qui commençait à peser.

- Je suis certaine que vous avez maintenant conscience du désagrément que me causent votre présence et celle des enfants. Personne ne vous avait invités à venir. Vous êtes arrivés sans crier gare, sans aucun respect pour la vie privée du duc.

Heureuse qu'il ne soit pas question de Torquil, Cecilia s'empessa de répondre :

- Votre contrariété me navre, Votre Grâce. Surtout lorsque je pense à votre état. Je vous ai déjà expliqué que je ne savais pas où aller avec les enfants. Il me semblait qu'ils pourraient être accueillis au château de leurs ancêtres...

- Ce n'était qu'une opinion très personnelle, mademoiselle Linford, rétorqua sèchement la duchesse. Et j'ai à vous faire une proposition qui vous permettra de nous laisser en paix et en même temps de résoudre vos difficultés.

La duchesse marqua une nouvelle pause, comme s'il revenait à Cecilia de l'encourager à poursuivre.

- Je... je vous écoute, fit la jeune femme.

- Si j'ai bien compris, les enfants et vous êtes sans argent. Qu'ils se retrouvent sans le moindre héritage ne me surprend guère, je dois dire. Mais j'ai réfléchi et j'ai trouvé une solution.

Cecilia allait répondre que le sort des enfants était réglé depuis que leur grand-père s'occupait d'eux lorsque la duchesse enchaîna :

- Je mets mille livres à votre disposition si vous emmenez ces enfants ailleurs. Je souhaite qu'ils disparaissent, comme leur père avant eux, et que nous n'en entendions plus jamais parler.

Cecilia écarquilla les yeux, incrédule.

- Mille livres représentent une belle somme, mademoiselle Linford, insista la duchesse. Vous ne pouvez prétendre le contraire. Ce serait pour vous une affaire, il me semble. Je prévois également de faire virer sur un compte bancaire que vous m'indiquerez cinq cents livres annuelles. Toutefois, cet accord doit demeurer secret. Ni mon

époux ni les autres membres du clan ne doivent être mis au courant tant que je vivrai.

La duchesse avait débité sa proposition d'une seule traite. À l'évidence, elle s'était longuement préparée à cette entrevue comme une comédienne qui va monter sur les planches et réciter une longue tirade.

Cecilia était tellement effarée qu'elle ne se rendit pas compte immédiatement que la duchesse s'était tue et attendait sa réaction.

Malgré sa stupeur, elle parvint à répondre :

- Je suis fort surprise par vos projets, Votre Grâce. Et, même si j'acceptais cet argent, je ne vois pas comment les choses se passeraient...

- Très simplement ! déclara la duchesse d'un ton impérieux. Je trouverai un bateau sur lequel vous embarquerez pendant la nuit. Soit il vous conduira en Angleterre, soit il vous emmènera aux îles Shetland, si vous le préférez. Voilà un endroit où personne n'ira vous chercher.

Cecilia eut du mal à contenir sa colère et son indignation. Comment la duchesse pouvait-elle envisager de se débarrasser des enfants ? C'était proprement scandaleux !

- Vous estimez que c'est aux Shetlands que Rory recevra une éducation digne du futur duc de Strathnairn ?

Son ennemie fixa sur elle un regard perçant et reprit la parole.

- Le père de ces enfants était un homme déloyal qui a trahi son clan et sa famille en épousant une Anglaise. Il a dû s'enfuir sur ordre du duc, et il avait depuis longtemps cessé d'exister aux yeux de ses parents et du clan lorsqu'il est mort.

Écoeurée, Cecilia se retint de fuir en se cramponnant à sa chaise, tandis que la duchesse continuait à déverser son venin.

- Ses enfants doivent payer pour les fautes commises par leur père. À leur tour, ils connaîtront l'exil !

- Je ne le crois pas, répliqua fermement Cecilia. Le duc a déjà constaté que Rory est un vrai MacNairn. Je suis convaincue que, si son petit-fils disparaissait, il le ferait rechercher par tous les moyens.

- Mon mari agira selon mon vœu, riposta la duchesse. Et c'est mon fils qui sera le prochain duc de Strathnairn. Que croyez-vous donc ?

C'était donc là la véritable raison de sa haine.

Elle s'était juré d'être la mère d'un duc, et elle emploierait n'importe quelle arme pour y parvenir.

Que faire, se demanda Cecilia, sinon s'efforcer de rester calme et déterminée ?

- Je peux comprendre les sentiments de Votre Grâce. Cependant je n'accepterai jamais que mon neveu soit spolié de ses

droits.

S'interrompant un instant, Cecilia regarda la duchesse au fond des yeux, puis ajouta :

- Je me battrai jusqu'au bout pour que justice lui soit rendue, comme l'aurait fait ma soeur si elle était encore de ce monde.

Plus que jamais prête à défier la duchesse, elle soutint le regard haineux dont cette dernière la gratifiait. Si elles avaient été des hommes, sans doute se seraient-elles combattues physiquement.

La lutte aurait sans doute été plus loyale. Cecilia savait parfaitement qu'elle avait en face d'elle une ennemie des plus rusée, prête à utiliser tous les moyens pour parvenir à ses fins.

Il était inutile de continuer à discuter, et un silence tendu s'installa, tandis que les deux femmes refusaient de déposer les armes.

Finalement, ce fut la duchesse qui sortit la première de son mutisme.

- Je prends acte de votre refus, mademoiselle Linford. Mais je trouve votre obstination stupide. Vous aurez l'occasion de le regretter, et il faudra ne vous en prendre qu'à vous-même.

Cecilia plissa les yeux, inquiète en songeant aux enfants, et rétorqua :

- Rory est encore très jeune. Comme tous les enfants, il est très sensible aux sentiments que lui portent les adultes. Cette sensibilité le rend vulnérable, le fragilise. Je souhaite, Votre Grâce, que vous vous en souveniez.

- Ça suffit, mademoiselle Linford ! Maintenant, pensez à votre situation. J'espère que vous aurez de quoi survivre lorsque vous serez enfin partie d'ici.

De sa voix lourde de mépris, la duchesse poursuivit :

- Sa Grâce a déjà pris la décision d'engager un précepteur pour Rory. De mon côté, je cherche une gouvernante pour lui et sa soeur. Nous pouvons très bien nous passer de vos services.

La duchesse se leva et, d'un pas lent mais digne, sortit du salon.

Effarée, l'esprit confus, Cecilia resta un moment sans bouger. Elle avait encore du mal à croire que cette femme lui ait proposé de l'argent pour qu'elle éloigne les enfants.

Elle constata qu'elle avait vu juste. Son intuition ne l'avait pas trompée. La duchesse haïssait les enfants au point de tenter n'importe quoi afin de se débarrasser d'eux.

Les envoyer aux Shetlands était une idée odieuse. Quelle vie mèneraient-ils sur ces îles austères et pratiquement désertes ?

Quant à l'Angleterre, où personne ne pourrait les accueillir, il ne fallait plus y songer.

"Elle devient folle, se dit-elle. Son plan est condamné à l'échec

de toute façon. Le duc remuerait ciel et terre pour retrouver Rory. Et si je me trompais finalement ? Je ne dois pas oublier que le duc a été capable de rayer son fils Alistair de sa vie et de vivre comme s'il n'avait jamais existé."

Le duc n'avait effectivement jamais essayé de savoir où se trouvait Alistair et ce qu'il devenait, à partir du moment où il avait épousé Alicia. C'était une belle preuve de son insensibilité et de sa cruauté.

Cecilia se sentit de nouveau saisie par la peur. La duchesse était tout à fait capable d'influencer son époux et de le pousser à rejeter ses petits-enfants. C'était le genre de personne qui fait ressortir le pire, et non le meilleur, dans son entourage.

"Que dois-je faire ?", se demanda encore une fois Cecilia.

Perdue dans ses incertitudes et ses frayeurs, elle pensa à Torquil. Certes, elle avait pris la décision de l'éviter mais, confrontée à un problème qui la dépassait, elle devait lui demander son avis.

Il n'y avait que lui pour la comprendre, l'aider, et elle avait besoin de le sentir près d'elle pour reprendre courage.

"Il faut que je trouve un moyen de lui parler, sans attirer l'attention", se dit-elle, tout en allant retrouver Jeanie chez Mme Sutherland.

La petite fille avait évidemment joué avec les chatons et n'avait aucune envie de les quitter. Et ce fut à contrecœur qu'elle se laissa entraîner dans le jardin.

Elle fut aussitôt distraite par les papillons qu'elle tenta d'attraper. Puis elle chercha des fées parmi les fleurs, observa longuement les poissons rouges qui nageaient entre les nénuphars de la fontaine.

Tout en surveillant la petite fille, de sombres pensées agitaient Cecilia.

Parler avec Torquil s'imposa de nouveau comme une nécessité. Et le simple fait de penser à lui fit surgir un flot d'amour. Elle désirait cet homme si ardemment qu'elle eut le sentiment de crier son désir et son amour. Ne l'entendait-il pas ?

"On dit que les Écossais ont un sixième sens, songea-t-elle. Alors Torquil doit savoir que j'ai besoin de lui et qu'il est le seul à pouvoir m'aider."

L'après-midi passa lentement jusqu'au retour des chasseurs, à l'heure du thé.

Rory entra dans la salle à manger, débordant de vitalité malgré une marche exténuante à travers la bruyère, aux dires des adultes.

Surexcité, il lança à sa tante :

- Demain, je vais chasser avec Hector et le régisseur, annonça-t-il, triomphant. Grand-père a dit qu'il me donnerait un fusil, et il fera

empailler le premier oiseau que je tuerai pour qu'on le voie pendant des siècles.

Cecilia serra le petit garçon contre elle, heureuse de se dire que le duc ne se séparerait pas facilement de lui.

Mais, lorsqu'elle regarda le maître des lieux, qui se départait rarement de son air déterminé et sombre, elle retrouva ses appréhensions.

Il fallut l'apparition de Torquil pour qu'elle oublie un moment toutes ses inquiétudes.

Elle s'était promis d'éviter de le regarder en public, mais elle ne put s'en empêcher. Lui-même semblait ne voir qu'elle et, lorsqu'il remarqua son expression soucieuse, il vint s'asseoir sur la chaise vide, à côté de Jeanie.

- Qu'avez-vous fait cet après-midi ? demanda-t-il, sur le ton d'une conversation détendue.

- Nous sommes allées dans le jardin, lui expliqua Cecilia.

Mais son regard exprimait tout autre chose, et elle se rendait compte qu'il avait conscience de sa détresse et de son envie de lui parler en tête à tête.

Cependant, comme s'il se rappelait soudain à la prudence, Torquil se tourna vers Jeanie.

- Tu as attrapé un papillon ?

- J'ai essayé, mais c'était plus facile d'attraper un poisson rouge dans la fontaine. Je l'ai tenu dans ma main, et puis il s'est échappé.

- Il faut que tu me montres comment tu as fait.

- Oui. C'est quand même difficile, mais je recommencerai pour vous, promit Jeanie.

- Nous irons à la fontaine après le thé.

Cecilia laissa échapper un soupir de soulagement. Torquil avait entendu sa prière muette et trouvé un moyen de lui parler, loin des oreilles malveillantes, sans éveiller les soupçons des autres convives.

- Tu finis d'abord ton thé, dit-elle à sa nièce. Et toi, Rory tu dois être affamé après avoir marché pendant des heures dans la lande.

- Nous avons fait des kilomètres. Grand-père a dit que j'étais un bon marcheur et que je savais très bien rester en file.

- C'est exact, reconnu l'un des invités. Cet enfant est un vrai MacNairn. Ses aptitudes à la chasse dépassent déjà les miennes.

Ces paroles déclenchèrent une discussion animée sur la distance que les chasseurs avaient parcourue. Cecilia écoutait distraitemment, attendant impatiemment que le repas se termine.

Le thé semblait s'éterniser lorsque le duc se leva enfin. Puis il se retira, la duchesse sur ses talons.

Jeanie descendit alors de sa chaise pour s'approcher de Torquil.

- Vous venez avec moi, oncle Torquil ? C'était lui qui avait demandé à la petite fille de l'appeler ainsi. Il avait expliqué à Cecilia:

- Il y a trop de cousins ici. Les enfants ne peuvent pas s'y reconnaître. Et puis j'aimerais beaucoup avoir une nièce comme Jeanie.

- Je veux que vous soyez mon oncle ! s'était écriée Jeanie. Parce que j'ai une tante mais je n'ai jamais eu d'oncle.

- Eh bien ! voilà, c'est fait ! Je suis ton oncle. Et tu es mon adorable nièce. Quand tu seras une jeune fille, je donnerai un bal en ton honneur dans mon château, et tu danseras avec les plus beaux gentlemen d'Écosse.

Ravie, Jeanie parlait encore de ce bal lorsqu'elle était allée se coucher.

- Il faut que je t'attende encore combien de temps pour mon bal, tante Cecilia ?

- De nombreuses années, Jeanie. Mais tu devras d'abord apprendre à danser. Il y a sûrement quelqu'un dans ce château qui pourra t'enseigner les danses écossaises.

- Oh, oui ! Vous vous renseignerez, tante Cecilia ? Rory aussi doit apprendre.

Cecilia n'avait pas oublié cette conversation, mais elle n'avait pas encore eu l'occasion d'en parler au duc. Quant à s'adresser à la duchesse, elle n'y avait même pas songé !

Tandis qu'elle descendait l'escalier qui menait dans le hall, derrière Torquil et Jeanie, elle se demanda en regardant sa nièce où elle serait lorsqu'elle aurait l'âge de faire son entrée dans le monde. Et son frère ? Et elle-même ? Où seraient-ils tous les trois ?

À nouveau, la crainte l'envahit.

Dehors, les ombres s'allongeaient sous le soleil qui déclinait à l'horizon. Le vent était tombé, et une atmosphère de quiétude baignait le château et ses alentours. Même l'océan était calme. Pas la moindre écume ne blanchissait la crête des vagues.

Cecilia regretta de ne pas partager cette paix. Elle continuait à se sentir menacée, comme si le danger rôdait sans répit autour d'elle et des enfants.

Au bord de la fontaine, Jeanie plongeait ses petites mains dans l'eau, entre deux grandes feuilles de nénuphar, sous l'oeil vigilant de Torquil.

Puis, soudain, elle courut vers l'autre côté de la fontaine.

- Il y a encore plus de poissons ici, oncle Torquil ! s'écria-t-elle. Torquil se tourna vers Cecilia et lui demanda calmement :

- Pourquoi êtes-vous si contrariée ?

- Comment avez-vous deviné ?

- Je l'ai compris dès que je vous ai vue tout à l'heure. J'ai eu le

sentiment que vous aviez besoin de moi.

- C'est exact. J'ai besoin de vous, désespérément.

- J'en étais sûr.

Le regard plongé dans celui de Torquil, Cecilia se sentait prête à s'abandonner dans ses bras. Pour elle, il n'y avait pas de meilleur refuge au monde contre la tristesse, les embûches et les pièges de toutes sortes.

Torquil était là, il l'aimait, et c'était l'essentiel.

Mais aussitôt elle se rappela à l'ordre. Elle devait avant tout se préoccuper du sort des enfants et les protéger.

- C'est à cause de la duchesse, chuchota-t-elle.

- Je n'en suis pas étonné ! Qu'a-t-elle encore fait ?

- Je ne peux pas vous l'expliquer ici. Personne ne pouvait les entendre mais, des fenêtres du château, la duchesse risquait de les voir et, cette fois-ci, elle ne se contenterait pas d'accuser Cecilia de flirter. Elle était assez méchante pour l'accuser de comploter.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Torquil alla prendre Jeanie par la main et lui dit :

- Je voudrais te montrer quelque chose dans les bois. Tu attraperas des poissons une autre fois. Aujourd'hui, comme tu en as déjà attrapé un, les autres ont peur et se méfient.

Intriguée, Jeanie demanda :

- Qu'est-ce qu'il y a dans les bois ?

- Une cabane dans les arbres. C'est moi qui l'ai construite il y a longtemps, quand j'avais à peu près l'âge de Rory. Elle est sans doute délabrée maintenant mais, si tu veux, je la ferai réparer pour toi.

Jeanie se montra enthousiaste, et Torquil prit aussitôt la direction des bois qui protégeaient le château des vents violents de l'hiver.

Dès qu'ils furent à l'abri des arbres, il s'adressa à Jeanie :

- Suis ce chemin devant toi et essaie de trouver ma cabane. Si tu n'y arrives pas, je te la montrerai. Ouvre bien les yeux. Elle est cachée dans les branches.

L'enfant obéit sans se faire prier. Dès qu'elle se fut suffisamment éloignée pour ne pas entendre leur conversation, Torquil se tourna vers Cecilia.

- Je n'aime pas vous voir si soucieuse, ma chérie. Je veux que vous soyez heureuse.

- Comment pourrais-je l'être quand il se passe... des choses étranges ?

- Expliquez-moi.

Charmée et réconfortée par la présence de Torquil, Cecilia glissa spontanément sa main dans la sienne.

Il réagit amoureusement, provoquant en elle la même

exaltation que le soir de leur premier baiser au clair de lune.

Torquil se pencha vers ses lèvres.

- C'est un déchirement de ne pouvoir vous embrasser quand je le veux, murmura-t-il, de ne pouvoir vous dire à quel point vous êtes belle. Je vous désire tant !

Sa voix faisait fondre la jeune femme. Elle dut faire un effort pour s'arracher à cet envoûtement.

- Il faut... il faut que je vous raconte ce qui s'est passé...

- Oui. Mais cessez d'avoir peur. Je suis là pour vous protéger.

Cecilia lui fit part de la proposition de la duchesse, dictée par sa haine féroce. Torquil la rassura.

- Cette femme ne peut rien faire, affirma-t-il. Elle est aveuglée par la jalousie et ne se rend pas compte que le duc ne supporterait jamais que les enfants disparaissent.

- En êtes-vous vraiment persuadé ?

- J'ai observé son comportement avec Rory pendant la chasse. À l'évidence, son petit-fils le ravit et il est fier de lui.

- Je ne demande pas mieux que d'entendre cela.

- Je dois tout de même admettre, reprit Torquil, que c'est un homme imprévisible. Et la façon dont il a traité son fils est impardonnable. C'était le seul fils qu'il lui restait.

- Il en aura peut-être un autre dans quelque temps, remarqua Cecilia. Rory risque alors de ne plus l'intéresser.

- Il a vieilli, et je pense qu'avec l'âge son caractère s'est adouci. Et puis, au fond, je suis sûr qu'il aurait voulu qu'Alistair revienne. Mais il était trop orgueilleux pour le lui demander. Et, cela, il ne l'admettra jamais.

- Au moins, aujourd'hui, il a le fils d'Alistair auprès de lui.

- Exactement, et c'est en quelque sorte une compensation, dont il doit être heureux au fond de lui-même. Par conséquent, je le vois mal priver Rory de ses droits au bénéfice d'un enfant de la duchesse.

Cecilia hocha la tête, l'air songeur.

- Il n'y a pas que cette question d'héritage, dit-elle après un court silence. Je pense que les enfants souffriraient de la haine de la duchesse à leur égard. Si elle osait, elle les tuerait.

Torquil éclata de rire.

- Voyons, ma chérie, vous vous laissez emporter par votre imagination. J'admets que la duchesse est excessivement désagréable. Toutefois, même une McDonovan ne s'abaisserait pas à commettre un crime.

- J'aimerais partager votre conviction... Souriant, Torquil s'empessa de rassurer la jeune femme.

- En tout cas, je m'engage à protéger les enfants autant que vous-même. Tant que je serai ici, aucun mal ne leur sera fait.

- Et... si vous partez ?

- Ce n'est pas pour demain. Comme vous le savez, en ce moment, le duc se repose sur moi pour régler les problèmes d'intendance. Je joue le rôle de l'héritier. Mais je suis tout disposé à jouer celui de régent auprès de Rory.

- Sans aucun regret ?

- Pas le moindre ! Mes ambitions sont ailleurs. Je n'ai jamais eu ni l'ambition ni l'envie de devenir le chef du clan, d'assumer les responsabilités inhérentes à cette fonction, d'écouter les sempiternelles doléances des uns et des autres, de trancher les différends.

Ce fut au tour de Cecilia d'éclater de rire.

- Alors quelles sont vos ambitions ? demanda-t-elle d'un ton amusé.

Torquil lui répondit avec gravité.

- La toute première est de vous épouser, ma chérie, puis de vivre en paix avec nos enfants et d'être heureux jusqu'à la fin de nos jours.

Le regard enveloppant qui accompagnait ses paroles donna à Cecilia la sensation d'être dans ses bras. Submergée par des ondes de délice, elle balaya toutes les incertitudes et les angoisses de son esprit.

Pendant quelques instants, elle baigna dans un océan de félicité. Puis son sens de la réalité reprit le dessus.

Elle se disait que tous les beaux rêves de Torquil ne se réaliseraient jamais quand elle entendit Jeanie s'écrier :

- J'ai trouvé la cabane ! Je l'ai trouvée ! Oh, oncle Torquil ! Est-ce que je peux monter dans l'arbre ?

La petite cabane en bois, recouverte d'un toit de chaume, était facilement accessible à un enfant un peu agile. Elle ferait aussi le bonheur de Rory, songea Cecilia.

Torquil escalada le premier les branches du chêne et constata qu'apparemment sa cabane, construite par les charpentiers du domaine, avait bien résisté aux années.

Il vérifia la solidité du plancher avant d'offrir sa main à Jeanie, puis à Cecilia.

Le chêne se trouvant presque à la lisière du bois, on avait de la cabane une vue magnifique sur la baie. Vers le nord, la falaise se découpait sur le bleu de l'océan, plus haute et plus impressionnante que jamais.

- Que c'est beau ! s'exclama Cecilia. Vous avez dû beaucoup vous amuser ici.

- Je venais avec un camarade pendant les vacances d'été. Nous passions des heures à observer, à travers un télescope, l'océan et les mouettes qui venaient se nicher dans les grottes, au pied de la falaise.

Devant le regard étonné de Cecilia, Torquil ajouta :

- Alistair ne vous avait jamais parlé de ces grottes qui abritent des nuées de mouettes ? Elles saccagent les cultures, malheureusement, mais c'est un spectacle fascinant de les regarder voler dans le ciel, puis rentrer au bercail.

Cecilia fouilla un instant dans sa mémoire.

- Je crois me souvenir, dit-elle finalement, qu'Alistair m'avait parlé de ces oiseaux.

- Il faudra que j'emmène Rory les voir de plus près. Il adorera pénétrer en barque dans les grottes où la voix résonne et provoque l'envol de colonies d'oiseaux.

- Je suis sûre que Rory sera enchanté, déclara Cecilia.

Elle songea que Torquil serait un père responsable et attentionné. Le rêve de tous les enfants.

Surprenant son regard posé sur elle, elle comprit qu'il devinait une fois de plus ses pensées et se sentit rougir.

À l'unisson, ils prièrent secrètement pour qu'un miracle leur permette de vivre ensemble.

Puis, l'heure avançant, ils reprirent le chemin du château. Jeanie partit en avant, impatiente de parler à son frère de la cabane dans le chêne.

Dès qu'ils furent seuls, Torquil avoua à Cecilia :

- Si je ne vous embrasse pas avant la nuit, ma chérie, je vais devenir fou.

- Mais... c'est impossible !

- Rien n'est impossible. Retrouvons-nous ce soir, au pied du chêne. Vous connaissez le chemin maintenant.

- Non, c'est impossible, s'obstina Cecilia. Torquil ignore sa remarque.

- Nous aurons encore le clair de lune, poursuivit-il. Vous vous retirerez de bonne heure, de mon côté j'attendrai que les premiers invités partent pour m'éclipser à mon tour, si bien que mon absence passera inaperçue.

Cecilia resta songeuse avant de demander, d'une voix angoissée :

- Et si la duchesse se doutait de quelque chose ? Je suis sûre qu'elle n'attend qu'une occasion pour faire un esclandre.

- Vous sortirez par la porte du jardin. Les serviteurs ne vous surprendront pas. Ils vont tous se coucher tôt.

- Nous ne risquons rien ? Vous en êtes sûr ?

- Le risque existe, et je serais navré de vous mettre dans une situation délicate. Mais j'ai absolument besoin de vous serrer dans mes bras et de vous dire encore combien je vous aime. Sinon je passerai une nouvelle nuit blanche.

Cecilia sourit, puis observa, taquine :

- Ah ! C'est évidemment quelque chose qu'il vous faut éviter à tout prix.

Torquil éclata de rire, mais très vite il retrouva son sérieux.

- Je peux paraître mélodramatique, reconnut-il. Cependant je suis sincère. J'ai besoin de vous sentir contre moi, ma chérie. Jamais personne, jusqu'à présent, ne m'avait inspiré de tels sentiments.

La sincérité de Torquil ne faisait aucun doute et, comme Cecilia éprouvait la même fièvre, n'attendait que ses baisers et le plaisir de poser sa joue contre son épaule, elle décida de partager son audace.

- Je serai au rendez-vous, déclara-t-elle. Bien que cela me semble une folie.

- Ayons confiance, ma chérie. Ce soir, il fera encore beau, la nuit sera claire. Mais le temps ne tardera pas à changer, et nous devrons à ce moment-là prévoir un autre lieu de rencontre. Ce sera à l'intérieur du château, donc beaucoup plus risqué.

La conversation s'arrêta là. Ils étaient arrivés devant la porte du château et entendaient Jeanie appeler son frère, tout en montant l'escalier quatre à quatre.

Bien que résolue à tenir sa promesse, Cecilia sortit du salon ce soir-là, torturée par le remords. Elle se retira en même temps que lady Rogart, la doyenne des invitées.

Avant le dîner, elle avait pris la précaution de déposer sur une chaise, près de la porte du salon, le châle de soie qu'elle tenait à emporter, au cas où la nuit serait trop fraîche, pour éviter de retourner dans sa chambre.

Celle de lady Rogart se situant de l'autre côté du couloir, Cecilia souhaita une bonne nuit à la vieille dame.

- Vous êtes ravissante, mon enfant, lui déclara lady Rogart à brûle-pourpoint. Mais, savez-vous que c'est autant un avantage qu'un inconvénient ?

Cecilia avait remarqué que la duchesse avait parlé à lady Rogart en aparté, après le repas, et l'avait soupçonnée de lui dire du mal d'elle.

- Je vous remercie de me prévenir, madame, répondit Cecilia. Mais que puis-je y faire ?

Lady Rogart sourit.

- Rien, assurément. Et puis, après tout, l'hommage des hommes compensera la jalousie des femmes. Vous verrez qu'ils seront toujours disposés à vous aider et à prendre soin de vous. Ce qui peut être appréciable.

La compréhension et la gentillesse manifestées par lady Rogart

touchèrent Cecilia, au point qu'elle faillit lui ouvrir son coeur et se plaindre de l'hostilité de la duchesse.

Mais elle n'en fit rien, persuadée que la conduite de cette dernière n'avait pas échappé à la vieille dame.

"Je ne dois me confier qu'à la seule personne capable de me protéger", se dit Cecilia.

Dès que lady Rogart eut disparu à l'angle du couloir, elle s'empressa de se diriger vers la porte donnant sur le jardin.

Elle était fermée, comme toujours pendant la nuit, mais Cecilia n'eut aucun mal à l'ouvrir. Puis elle la referma, en espérant que personne ne viendrait remettre le loquet en place.

Une fois de plus, elle compta sur Torquil pour trouver une solution s'il le fallait. Il connaissait sûrement un autre moyen pour rentrer dans le château.

"Je m'en remets à lui ce soir, et pour toujours, se dit-elle avec conviction. Il est le magicien capable de faire des miracles pour me protéger, ainsi que les enfants."

Mais ne se berçait-elle pas d'illusions à cause de l'amour qu'il lui inspirait ? Devait-elle écouter sa raison plutôt que son instinct ? Que de tourments ! Elle avait l'impression désagréable de se mouvoir sur des sables mouvants.

La beauté du jardin l'apaisa. Le décor, où les fleurs baignaient dans une lumière argentée, était féérique.

Sur le sentier qui conduisait vers la cabane, on n'entendait que les bruits furtifs de petits animaux courant se réfugier sous les buissons. Un oiseau prit un envol précipité lorsque Cecilia passa sous l'arceau de verdure où il s'était perché.

Habitée à vivre à la campagne, elle n'avait nullement peur des ombres de la nuit. Dans les Cornouailles, après le dîner, elle sortait souvent faire une longue promenade, pendant que sa soeur et Alistair savouraient leur intimité.

Cecilia comprenait encore mieux maintenant ce qu'ils avaient dû ressentir. Elle les devinait vibrants d'amour et de désir d'être dans les bras l'un de l'autre, comme Torquil et elle aujourd'hui.

Quand elle atteignit le chêne où se trouvait la cabane, elle s'appuya au tronc de l'arbre et laissa la beauté des étoiles et de la lune pénétrer son coeur.

Puis, tandis que le monde semblait l'attendre pour lui offrir toutes les merveilles de cette terre, elle perçut un mouvement sous les feuillages. Son coeur fit un bond. Torquil venait la rejoindre.

Dès qu'elle le vit distinctement, elle ne put s'empêcher de courir vers lui, brûlante d'impatience de se blottir contre l'homme qu'elle aimait.

Il s'immobilisa, heureux de ressentir la joie et le désir de sa

fiancée secrète. Lorsqu'elle se précipita dans ses bras, il l'enlaça si étroitement qu'elle crut perdre le souffle.

Leurs lèvres se retrouvèrent aussitôt pour un baiser enivrant qui fit tourbillonner le monde autour d'eux. Il leur sembla qu'une pluie d'étoiles faisait pétiller la lumière qui irradiait du plus profond d'eux-mêmes.

Cecilia sentait qu'elle appartenait corps et âme à Torquil. Elle l'aimait d'un amour sans nom, pur comme le plus beau des diamants.

Au bout d'une longue extase qui leur avait donné le sentiment de fusionner, Cecilia murmura d'une voix qu'elle ne se connaissait pas :

- Je... je vous aime, Torquil. Je vous aime follement.

Torquil posa un baiser sur ses cheveux et la serra un peu plus fort contre lui, avant de répondre :

- Je vous adore, Cecilia. Comment pourrais-je vivre sans vous? Vous devez être ma femme. Ma vie n'aurait plus de sens si nous étions séparés.

Le baiser qu'ils échangèrent à cet instant devint vite si fougueux que Cecilia crut défaillir. Elle gémit, puis cacha son visage dans le cou de Torquil.

Son abandon le persuada qu'elle n'avait jamais connu un tel emportement, une telle fièvre, et il s'empessa de la rassurer.

- Pardonnez mon ardeur, mon précieux amour, mais j'ai attendu nuit et jour de vous prendre dans mes bras. J'aurais pu crier mon impatience. La nuit, quand je pense que nous sommes sous le même toit, mais dans des chambres séparées, j'ai toutes les peines de monde à dormir avant l'aube.

Torquil exprimait une douleur dont personne n'aurait pu douter en l'écoutant. Mais Cecilia ne vit d'autre solution que de le rappeler à la prudence.

- Nous devons essayer d'être... raisonnables...

Torquil leva les yeux au ciel en soupirant.

- Raisonnables et souffrir ? Est-ce vraiment très humain? Nous sommes faits l'un pour l'autre, nous le savons, mais nous devons vivre comme si de rien n'était ? C'est intolérable. Je ne peux pas continuer ainsi.

- Nous ne sommes pas libres d'agir autrement. Notre amour est un merveilleux cadeau de la vie. Nous avons eu une chance immense de nous rencontrer. Mais nous ne sommes pas seuls, et... j'ai peur...

- Je ne l'oublie pas, ma chérie. Il m'est venu une idée, et il faut que je vous en parle.

Cecilia craignit soudain que l'idée de Torquil soit aussi merveilleuse que vouée à l'échec.

- De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle, anxieuse.

- Commençons par nous asseoir.

Torquil regarda autour de lui en expliquant :

- Je ne veux pas vous demander de monter dans la cabane à cette heure-ci. Comme le feuillage cache la clarté de la lune, vous risqueriez de rater une branche. Tenez, venez par ici.

Il entraîna Cecilia sur un sentier menant à une petite clairière, où quelques arbres étaient tombés au cours d'une tempête, et s'assit avec elle sur un tronc.

Puis il glissa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui.

- Maintenant, écoutez-moi, ma chérie. J'ai longuement réfléchi depuis que vous m'avez fait part de la proposition de la duchesse. Et j'en ai conclu que je devrais parler au duc.

Cecilia eut aussitôt un regard anxieux.

- Vous voulez lui parler à quel sujet ?

- J'ai l'intention de lui dire que je vous aime et que je veux vous épouser. J'ajouterai qu'une fois mariés, nous emmènerons les enfants chez moi.

Cecilia fut d'abord ravie à l'idée de devenir la femme de Torquil et de mettre les enfants à l'abri. Puis, quelques instants plus tard, elle vit les choses différemment et protesta.

- Non ! Oh, non ! Vous ne pouvez pas faire cela.

- Pourquoi ?

- En premier lieu, le duc a déjà décidé de... m'éloigner des enfants.

- Pardon ?

- J'ai oublié de vous dire que la duchesse a réussi à le persuader d'engager un précepteur pour Rory et une gouvernante écossaise pour Jeanie.

- Êtes-vous sûre d'avoir bien compris ?

- Oui. Mais j'étais tellement perturbée en pensant qu'elle voulait que je disparaisse avec les petits que cette nouvelle m'était sortie de l'esprit.

Il y eut un silence, puis Torquil observa :

- Si le duc a vraiment pris cette décision, je crains qu'il refuse en effet que vous vous occupiez plus longtemps des enfants.

- Moi aussi. Mais... Torquil... je ne pourrais pas me séparer d'eux. Je serais trop inquiète. En même temps... je ne sais que faire.

- Épousez-moi.

Cecilia secoua la tête.

- Vous allez devenir ma femme ! déclara Torquil malgré tout. Il le faut. Vous ne pouvez plus rester seule, sans personne pour se soucier de vous et vous aider.

- Si je trouve un emploi, ma vie sera moins difficile, remarqua Cecilia, sans grande conviction.

- Là n'est pas la question. Vous êtes trop belle pour rester célibataire. Des hommes vous feront la cour, et que croyez-vous que j'éprouverai alors, en sachant que vous devez lutter seule sur tous les fronts ?

Comme pour se rassurer, Torquil se pencha vers Cecilia et l'embrassa.

Son baiser, passionné, exprimait un désir de domination. Cecilia sentit qu'il la voulait docile, consentante. Elle devait comprendre qu'elle lui appartenait.

Elle n'en fut pas effrayée. Au contraire, elle s'offrit à la flamme qui le brûlait, à l'amour impétueux qui nourrissait ses ardeurs.

Plus il la serrait contre lui, plus elle s'abandonnait, oubliant de penser à l'avenir et de réfléchir. Elle était tout entière à lui et ne souhaitait rien d'autre.

Il pouvait aller jusqu'au bout de son désir. Elle était sienne.

Le hululement d'une chouette, quelque part, dans les bois, attira leur attention.

Le coeur battant, ils échangèrent un long regard, brillant de désir inassouvi.

- Vous êtes ma femme, déclara Torquil avec fougue. Et rien ne m'éloignera de vous. Rien ne détruira mon amour. Il est éternel. Nous sommes liés pour toujours.

- Que je vous aime, Torquil ! Que je vous aime... Il allait l'embrasser de nouveau quand elle leva les mains pour l'arrêter.

- Non, mon chéri. N'allons pas plus loin. Ce n'est pas que j'aie peur. Mais tant de bonheur me bouleverse. Je vis un rêve merveilleux. Malheureusement... à l'heure actuelle... ce n'est qu'un rêve.

Prenant les mains de la jeune femme, Torquil les porta à ses lèvres. Cecilia observa qu'ils tremblaient, l'un et l'autre.

Puis Torquil releva la tête et chercha son regard.

- Je vous adore, mon amour, dit-il. Parce que je veux vous protéger, je vais vous reconduire au château. Et je ferai l'impossible pour trouver, au plus vite, une solution à vos malheurs.

La détermination de Torquil ne faisait aucun doute et Cecilia voulait croire à un miracle. Elle faisait confiance à cet homme et à la force de l'amour qu'ils partageaient.

Encore envoûtée par les instants magiques qu'ils venaient de vivre, elle se leva à contrecœur.

Torquil l'imita.

"Dieu qu'il est séduisant avec son kilt, sa veste de velours et son jabot de dentelle !", songea-t-elle.

Il avait aussi, dans la clarté lunaire, comme une auréole autour de la tête. Cecilia y vit le signe d'un pouvoir capable de dénouer toutes les difficultés, de déjouer tous les drames.

Il l'attira tendrement dans ses bras. C'était la douceur et le calme après la tempête du désir.

Il embrassa ses lèvres avec une délicatesse qui fit monter les larmes aux yeux de Cecilia.

- Croyez en moi, lui dit-il. Restez confiante Avec l'aide de Dieu, nous vaincrons l'adversité mon amour.

Cecilia glissa la main sous le bras qu'il lui offrait et ils retournèrent lentement vers le château, muets dans le silence de la nuit.

Le lendemain, dimanche, Cecilia habillait Jeanie pour aller à la messe, lorsque Rory entra dans la chambre, tout fier de porter le kilt pour la première fois.

Mme Sutherland avait promis à Cecilia de fouiller dans les armoires pour retrouver les vêtements d'enfant d'Alistair et de son frère. Elle lui avait assuré qu'elle avait également gardé l'escarcelle et la dague, inséparables de la tenue traditionnelle des clans écossais.

Rory rayonnait de joie dans son costume.

- Maintenant j'ai l'air d'un vrai Écossais ! s'écria-t-il. Le premier Anglais que je rencontre, je lui plante ma dague dans le ventre.

- Quel sort réserves-tu à une Anglaise comme moi ? lui demanda Cecilia.

- Oh ! je ne vous ferai jamais aucun mal, tante Cecilia ! Je vous aime, et, même si vous êtes anglaise, vous serez toujours ma tante préférée.

- En voilà un compliment ! remarqua Cecilia en riant. Mais tu oublies que tu n'as pas d'autres tantes.

Rory n'écoutait plus. Il regardait dans le miroir, les yeux ronds d'admiration, l'escarcelle qui était une réplique, en plus petit, de celle de son grand-père.

- Je veux aussi un kilt, annonça Jeanie d'un ton plaintif.

- Je t'en ferai un si je trouve du tissu écossais, lui promit Cecilia. En attendant, tu es ravissante comme tu es.

Ce qui était exact. Avec son manteau rose et son bonnet orné de petites roses, Jeanie avait l'air d'une fleur.

"Elle est tellement ravissante, se dit Cecilia, que même la duchesse devrait être séduite."

Trois voitures prirent le chemin de l'église. Dans la première, il y avait Rory, son grand-père et la duchesse. Dans la deuxième, Cecilia, Jeanie, lady Rogart et son mari.

Le troisième véhicule transportait Torquil et d'autres invités.

À l'église, Cecilia fut invitée à s'asseoir au deuxième rang avec Jeanie. Devant elles se trouvaient le duc, sa femme, Rory et Torquil.

Elle eut bien du mal à ignorer l'homme qu'elle aimait, même pendant les prières. Tout au long de la messe, elle ne put s'empêcher d'admirer les épaules, la nuque, les cheveux de son cher amour.

L'église était austère, et le pasteur tout en noir. Osseux, le visage émacié, les traits durs, il devait avoir la cinquantaine.

Quand l'heure du sermon arriva, Cecilia s'attendit à une dénonciation des péchés, un rappel des vertus chrétiennes, la condamnation à l'enfer des mécréants, enfin à toutes les choses

habituelles.

Grande fut sa surprise lorsqu'elle entendit le ministre de Dieu faire un discours sur les injustices perpétrées par les Anglais en Écosse.

Elle constata qu'il évoquait les conséquences d'une bataille vieille de plus d'un siècle. Vainqueurs, les Anglais avaient confisqué les armes et les terres, et interdit le port du kilt.

Personne n'aurait pu contester la souffrance subie par les Écossais, mais le pasteur parlait de tous ces événements comme s'ils avaient eu lieu la veille. C'était pourtant de l'histoire ancienne, et il ne restait plus un seul survivant pour en témoigner. Le sermon se prolongeant, Cecilia se dit qu'il attisait le sentiment de haine tenace des Écossais pour leurs voisins anglais. Et son coeur se serra. Comment pourrait-elle jamais épouser Torquil si l'Église elle-même continuait à semer la discorde ? Comment pourrait-elle vivre dans un environnement aussi hostile ? Le simple fait d'être anglaise la rendait responsable des atrocités commises plus d'un siècle avant sa naissance.

Elle ne se voyait pas conduire ses enfants à l'église où ils entendraient, dimanche après dimanche, des sermons qui condamneraient leur mère, coupable d'appartenir à un peuple criminel.

"C'est sans espoir, songea-t-elle. Je ne peux pas rester ici. Cela devient de plus en plus évident."

Quand le sermon finit par s'achever, Cecilia s'agenouilla pour prier avec toute l'assemblée des fidèles. Mais elle eut le plus grand mal à retenir ses larmes.

Les MacNairn et leurs invités retournèrent au château comme ils étaient venus. Séparée de Torquil, Cecilia se demanda si le sermon du pasteur l'avait autant accablé qu'elle. Chassant sa morosité et sa tristesse, elle prépara Jeanie et Rory pour le déjeuner.

Elle conduisit les enfants à la salle à manger, la tête haute, une lueur de défi dans les yeux. Jamais elle ne s'abaisserait devant les Écossais, quoi qu'ils puissent ressentir à son égard.

Toutefois, lorsqu'elle s'assit à la longue table, présidée par le duc, avec ses grands airs de chef de clan, elle eut la conviction qu'elle ne devait attendre aucune indulgence de la part d'un peuple qui n'oubliait jamais rien.

Quand les derniers invités, qui devaient partir après le déjeuner, se mirent à parler de leur voyage de retour vers différentes parties de l'Écosse, Torquil s'adressa à Rory :

- Toi et moi, nous allons aussi quelque part, en fin d'après-midi.

- Où ?

- Je vais te montrer les grottes des mouettes.
- Grand-père m'en a déjà parlé, répondit Rory, aussitôt intéressé. Est-ce que je prends un fusil pour faire sortir les oiseaux ?
- On ne tire pas de coups de feu le dimanche, fit observer Torquil. Nous nous contenterons de crier. Mais je te promets qu'ils seront tout autant effrayés. Tu les verras s'envoler d'un seul coup, et ils disparaîtront si vite, par-delà la falaise, que tu n'auras pas le temps de les compter.

- Je crierai très fort, décida Rory.
- Soyez prudent, Torquil, intervint le duc. Rappelez-vous que, si la barque heurte les rochers et chavire, vous risquez de vous noyer. Même les meilleurs nageurs ne peuvent lutter contre les courants au pied de la falaise. Torquil sourit.

- Je ne l'ai pas oublié. Je connais parfaitement cet endroit ainsi que tous les rochers qu'il faut éviter.

Pendant tout l'après-midi, Rory attendit l'heure du départ.

Torquil demanda que le thé leur soit servi plus tôt que d'habitude. Approuvant son initiative, Cecilia se joignit à eux avec Jeanie.

Dès qu'elle comprit que son frère allait en mer, la petite fille protesta.

- Moi aussi je veux aller sur le bateau.
- Je t'emmènerai un autre jour, lui promit Torquil.
- Non. Aujourd'hui, oncle Torquil ! insista Jeanie.

Consciente du sentiment d'injustice qu'éprouvait sa nièce, Cecilia intervint.

- Écoute, voilà ce que nous allons faire. Nous monterons dans la cabane et nous observerons oncle Torquil et ton frère de là-haut.

L'enfant se laissa facilement convaincre et sourit à sa tante.

Dès qu'ils eurent pris leur thé, Torquil et Rory sortirent, traversèrent le jardin et la lande qui les séparaient de la côte, puis descendirent jusqu'à la jetée où étaient amarrés les bateaux appartenant au duc.

Cecilia et Jeanie partirent dans la direction opposée et disparurent dans les bois. Quand elles atteignirent la cabane, Cecilia se demanda si le feuillage dense leur permettrait d'apercevoir la barque.

- Je crois que nous allons d'abord marcher le long de la falaise, expliqua-t-elle à sa nièce, et leur faire signe lorsqu'ils passeront devant nous. Ensuite, nous reviendrons ici et nous monterons dans la cabane.

- D'accord, tante Cecilia.

Cecilia entraîna donc Jeanie vers la falaise. Mais, quand elles arrivèrent, elles constatèrent que la barque s'était déjà éloignée.

- Il faut courir, dit Jeanie, sinon ils ne nous verront pas.

La petite fille lâcha la main de sa tante pour se mettre à courir. Tandis qu'elle la surveillait, Cecilia aperçut une masse, quelques mètres plus loin, au bord du précipice. On aurait dit un grand animal, couché sur le sol.

Si c'était un bovin, échappé d'un enclos, ou d'une étable, il risquait de se redresser brusquement en voyant Jeanie arriver et de lui faire peur.

Affolée, Cecilia se précipita pour rattraper sa nièce lorsqu'elle se rendit compte que l'obstacle sur le chemin de Jeanie n'était pas un animal.

Quelqu'un s'était allongé tout au bord de la falaise, au risque de glisser. Étrange comportement, sans nul doute. Qui donc avait eu envie de se donner des émotions fortes ? À moins que cette personne ait été prise d'un malaise ?

Désireuse de repérer la barque sur les flots, Jeanie se rapprochait innocemment de cette personne, lorsque Cecilia découvrit que c'était une femme. Et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agissait de la duchesse.

Elle était parfaitement reconnaissable au costume de tweed qu'elle portait pour le déjeuner. De couleur fauve, il tranchait à peine sur l'herbe roussie par le soleil et les embruns. On aurait dit que la duchesse ne voulait pas qu'on la repère. Cecilia fut persuadée que la duchesse était tombée par accident ou s'était évanouie. Puis elle constata qu'elle tenait un fusil à la main.

S'entraînait-elle au tir au bord de l'océan ? Pour quelle raison ? Que prenait-elle pour cible ? Des mouettes ? Mais Cecilia oublia toutes ces questions quand elle s'aperçut que la duchesse visait la barque.

En un éclair, Cecilia comprit les intentions de cette horrible femme qui avait dû écouter avec beaucoup d'attention et un malin plaisir les avertissements du duc au cours du déjeuner.

N'avait-il pas mis Torquil en garde contre un danger de noyade ? Le meilleur des nageurs ne pourrait lutter contre les courants qui passent au pied de la falaise, avait-il expliqué.

Tout devenait limpide. Si la duchesse faisait couler la barque, Torquil et Rory n'auraient aucune chance de survivre.

Cecilia courut de plus belle. Mais Jeanie arriva à la hauteur de la duchesse avant elle et demanda :

- C'est un fusil ?

Concentrée à l'extrême, la duchesse n'avait pas entendu l'enfant approcher. Elle se tourna brusquement vers l'enfant, le visage crispé par la fureur.

- Que fais-tu ici ? Va-t'en. Laisse-moi tranquille.

Le ton hargneux de la duchesse déconcerta Jeanie, mais ne l'empêcha pas, l'instant d'après, d'observer :

- C'est mal de tirer des coups de feu le dimanche.

La duchesse bougonna. Puis, s'apercevant de la présence de Cecilia, elle lança, hors d'elle :

- Déguepissez, toutes les deux ! Occupez-vous de vos affaires !

Sur ces mots, elle pointa son arme sur Jeanie. Effrayée, l'enfant recula et, poussant un cri d'effroi, trébucha tout au bord de la falaise et glissa.

Cecilia s'élança et réussit à l'attraper par le bras. Puis elle parvint à agripper un pan de son manteau. Mais le poids de l'enfant l'empêcha de la hisser sur le plat.

Tandis que Jeanie hurlait de terreur, suspendue au-dessus du vide, la duchesse s'agenouilla et, folle de rage, elle cria :

- Lâchez-la ! Qu'elle tombe ! Son frère aussi doit mourir. Il n'y aura qu'un héritier : mon fils !

Puis elle se tourna vers l'océan, épaula son fusil et visa la barque.

Essoufflée par ses efforts désespérés, Cecilia retrouva tout de même sa voix.

- Arrêtez ! Arrêtez ! Vous n'allez pas commettre un meurtre. Ce serait horrible !

- Il doit mourir. Tous les deux doivent mourir, rétorqua la duchesse, d'une voix anormalement aiguë.

Ce fut alors que Cecilia comprit qu'elle avait perdu la raison.

Alors que l'enfant tremblait et hurlait, elle tenta de la tirer jusqu'à elle de toutes ses forces, mais en vain.

- Au secours ! cria-t-elle, le regard tourné vers le ciel. Aidez-nous, mon Dieu ! Aidez-nous !

Alors qu'elle s'attendait à entendre un coup de feu d'un instant à l'autre, un homme se manifesta soudain.

- Arrêtez, Votre Grâce ! Donnez-moi votre fusil.

Le doigt sur la détente, la duchesse se tourna vers l'intrus.

- Partez ! Ils doivent mourir. Personne ne m'arrêtera.

Du coin de l'oeil, Cecilia vit Hector, le régisseur, s'avancer vers la duchesse et tendre la main pour lui prendre son arme.

- Laissez-moi ! De quel droit osez-vous intervenir ? Quelle impertinence ! Je vous ferai renvoyer.

- Comme vous voulez. En attendant, donnez-moi ce fusil, répliqua Hector.

Tandis qu'il cherchait à se saisir de l'arme, la duchesse se releva tant bien que mal, prête à lui donner un coup de crosse.

Mais Hector parvint enfin à agripper l'arme de sa poigne d'acier. Puis il l'arracha à la duchesse qui perdit l'équilibre en glissant sur l'herbe.

Un long hurlement s'éleva, couvrant pendant quelques

secondes les cris de Jeanie.

La duchesse était tombée par-dessus la falaise.

Sous le choc, Cecilia eut un instant de vertige, faillit lâcher la main de Jeanie, mais Hector vint heureusement à sa rescousse.

Sa nièce était sauvée. Pour la première fois de sa vie, Cecilia s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, la nuit était tombée, et Jeanie pleurait :

- Réveillez-vous, tante. Réveillez-vous. J'ai peur dans le noir.

Cecilia ressentit un froid intense, dû sans doute à sa frayeur. Elle fit l'effort de s'asseoir, regarda autour d'elle et constata qu'elle était seule avec l'enfant sur la falaise. Hector était vraisemblablement parti chercher de l'aide.

Elle attira Jeanie contre elle et la serra fort.

- Je suis tombée par-dessus la falaise, gémissait la petite. Si vous ne m'aviez pas retenue par la main, je serais tombée dans la mer.

- Mais, tu vois, tu es saine et sauve. Ne pleure pas.

Cecilia pensa à Rory et à Torquil. Étaient-ils également sains et saufs ? Choquée, elle ne se souvenait plus de ce qui s'était exactement passé.

L'angoisse la saisit. La duchesse avait-elle eu le temps de tirer sur la barque avant qu'Hector lui arrache le fusil des mains ?

"Non, non... Je me rappelle maintenant que je n'ai entendu aucun coup de feu."

En revanche, la duchesse avait bel et bien disparu dans le vide. Heureusement que Jeanie n'avait pas pu voir cette scène !

- Je suis tombée par-dessus la falaise, répétait l'enfant. J'ai eu si peur, si peur !

- Tout va bien, ma chérie. Calme-toi.

Il était temps de ramener la petite au château, de l'éloigner de ce lieu tragique. Mais, quand elle voulut se lever, Cecilia en fut incapable.

Palpant son front, elle constata qu'il était en sueur, en dépit du froid qu'elle ressentait. Soudain, elle aperçut un homme qui courait vers elle.

Le bond que fit son coeur lui évita de se poser des questions. Elle savait déjà qui était cet homme.

Comme si elle comprenait que Torquil était le seul capable de les aider, Jeanie s'arracha aux bras de sa tante en s'exclamant :

-Voilà oncle Torquil ! Je vais lui dire que j'ai eu très peur.

Cecilia tenta de nouveau de se lever, mais en vain.

Elle dut se contenter de regarder Torquil soulever Jeanie et l'embrasser.

Puis, l'enfant dans ses bras, il s'avança calmement vers elle, et

elle comprit que, grâce à Dieu, Rory et lui n'avaient rien.

Confortablement allongée dans son lit, tandis que Mme Sutherland s'affairait autour d'elle, Cecilia se dit que, dès l'instant où Torquil s'était agenouillée auprès d'elle, tout avait changé.

Non seulement elle s'était sentie mieux, mais les événements dramatiques qu'elle venait de vivre s'étaient estompés.

Torquil avait baisé sa main avant de lui révéler :

- J'ai vu ce qui s'est passé, ma chérie. Vous n'avez pas seulement sauvé la vie de Jeanie, mais aussi celle de Rory et la mienne.

- Non, c'est Hector qui a tout fait.

Cecilia s'était rendu compte que Torquil ne l'écoutait pas.

- Je veux que vous retourniez au château pendant que je m'occupe de la duchesse.

- Est-elle... morte ?

- Oui, confirma-t-il.

Puis il aida Cecilia à se relever et la porta jusqu'à ce qu'elle soit capable de marcher.

Jeanie courut rejoindre Rory que Torquil avait reconduit directement au château, en lui demandant d'avertir Fergus qu'il attendait des secours. Il avait besoin de bras pour manoeuvrer la barque pendant qu'il récupérerait le corps de la duchesse au pied de la falaise.

Dès qu'il fut seul avec Cecilia, il exprima sa contrariété, d'une voix lourde de regrets.

- Mon doux, mon précieux amour, jamais vous n'auriez dû être mêlée à de si terribles événements.

- Elle... elle voulait la mort de Rory... murmura Cecilia. Et la vôtre, par la même occasion.

- Cette femme était folle, et il est regrettable que nous ne l'ayons pas compris plus tôt. Mais Dieu a voulu qu'elle fasse une chute mortelle, et personne ne s'en plaindra.

Cecilia resta tout de même songeuse.

- Apprendrez-vous la vérité, la cruelle vérité, au duc ?

Torquil hocha la tête.

- Oui. Mais à part nous, et Hector, il sera le seul à la connaître. D'autant que le fusil est tombé à la mer, et qu'il ne reste plus de trace de ce qui s'est passé.

Cecilia frissonna. Mais le bras de Torquil autour de sa taille la rassura.

Avec cet homme elle avait le sentiment que le bien l'emporterait toujours sur le mal.

Tandis que le château apparaissait devant leurs yeux, Torquil s'immobilisa et se tourna vers Cecilia.

- Il faut effacer l'horreur de votre mémoire, ma chérie. Je compte sur votre force intérieure pour y parvenir. Maintenant je suis contraint de vous laisser pour aller expliquer à Hector qu'il ne doit parler que d'un malheureux accident.

- Bien sûr, je comprends.

Cecilia rassembla ses forces pour monter au premier étage mais, à peine dans sa chambre, elle crut qu'elle allait de nouveau s'évanouir.

Mme Sutherland la déshabilla comme une enfant, l'aida à enfiler sa chemise de nuit, puis à s'allonger.

- Où sont les enfants ? lui demanda Cecilia.

- Ne vous inquiétez pas. Ils vont bien. Je vais m'occuper d'eux pendant que vous vous reposez.

Cecilia ferma les yeux, toute disposée à oublier cet après-midi de cauchemar pour rêver de Torquil, de la force de ses bras protecteurs, de la fougue de ses baisers.

Malheureusement, la terreur qu'elle avait éprouvée en croyant qu'elle ne pourrait sauver Jeanie, en redoutant que Torquil et Rory se noient, avait laissé des traces dans son esprit et dans son coeur. Et puis, elle entendait encore le cri de la duchesse pendant sa chute fatale. Jamais elle n'oublierait un tel cri.

"Mais comment avait-elle pu échafauder un plan aussi monstrueux ? se demanda Cecilia. Il fallait qu'elle soit rongée par la haine, ce sentiment aussi dangereux qu'une arme."

Retrouvant peu à peu ses forces et ses esprits, elle songea qu'au moins les enfants n'étaient plus menacés par cette femme maléfique. C'était le seul point positif de ce drame, mais il était important.

Malheureusement, pour elle, l'avenir était plus sombre. Elle ne pouvait rester plus longtemps au château. L'amour que Torquil lui portait le mettait en danger.

Certes, le duc avait plus que jamais besoin de lui maintenant, mais pas à n'importe quel prix, pas au point d'accepter un mariage avec une Anglaise.

Des larmes coulèrent sur les joues de Cecilia. Son amour pour Torquil la consumait, corps et âme, pourtant elle devait trouver la force de penser d'abord à lui, à son bien-être et à son avenir.

Il fallait qu'elle parte. Il n'y avait pas d'autre solution. Et elle le ferait sans en avertir Torquil, sinon il chercherait à la retenir.

"Il faut que je disparaisse et qu'il ne puisse pas me retrouver. L'amour véritable est le contraire de l'égoïsme, mais l'idée de cette séparation provoque autant de douleur qu'un coup de poignard en plein coeur."

Il lui restait encore à trouver un refuge et de l'argent pour survivre. Où aller ? Que faire ? Lasse de se poser de nouveau ces questions, Cecilia finit par se réconforter en pensant au village où elle avait vécu avec sa soeur jusqu'à la mort de leur père.

Au moins, là-bas, on la connaissait, et les notables, tel le pasteur, le docteur, avaient beaucoup apprécié son père. Sans nul doute l'aideraient-ils à trouver un travail.

"Mais il faut que je demande à quelqu'un d'ici de m'aider", se dit-elle. Elle pensa aussitôt à se confier à Mme Sutherland, la seule personne, après Torquil, en qui elle ait vraiment confiance.

La gouvernante l'aimait bien, elle saurait garder un secret et lui prêterait peut-être de l'argent pour prendre le train d'Edimbourg à Londres.

Le train ? Cecilia réfléchit. Est-ce que voyager par bateau ne reviendrait pas moins cher ? Si elle trouvait un pêcheur pour l'emmener jusqu'à Edimbourg, elle pourrait ensuite prendre un autre bateau pour le Sud.

Elle devait se débrouiller, apprendre à décider seule, à devenir complètement autonome. La vie la condamnait à la solitude.

Songeant qu'elle ne reverrait plus Torquil, Cecilia recommença malgré elle à pleurer.

Il était déjà tard lorsque Mme Sutherland vint lui apporter son dîner. Entre-temps, Cecilia avait séché ses larmes et, assise sur son lit, le dos calé contre les oreillers, elle avait un air normal, en dépit de sa pâleur.

- Veuillez m'excuser de venir à cette heure, lui dit la gouvernante. Mais tout est sens dessus dessous ici.

Mme Sutherland posa le plateau du repas sur la table de nuit avant d'expliquer :

- On a retrouvé le corps de la duchesse en mer. Elle a le visage couvert d'hématomes, à cause de sa chute sur les rochers.

Cecilia frissonna tandis que Mme Sutherland ajoutait :

- M. Torquil aide Sa Grâce, mais ne vous faites pas de souci pour les enfants. Ils dorment déjà. Toute cette histoire les a beaucoup secoués, c'est sûr.

- Je pensais qu'ils viendraient me souhaiter une bonne nuit, remarqua Cecilia.

- C'est ce qu'ils voulaient faire. C'est moi qui leur ai ordonné de vous laisser vous reposer. Vous êtes épuisée, n'est-ce pas ? Mangez votre potage pendant qu'il est chaud. Ça vous fera du bien. Je reviendrai dans un moment.

Cecilia ne put avaler que quelques cuillerées.

Elle reposa sa tête sur les oreillers, l'esprit accaparé par ses projets encore un peu flous.

Lorsque Mme Sutherland vint chercher le plateau et lui demanda si elle avait besoin de quelque chose, Cecilia rassembla son courage.

- J'ai besoin de votre aide, madame Sutherland.

- Je suis à votre disposition, Madame. Que puis-je faire pour vous ?

- Il faut... que... je parte. Mais pour éviter de... d'affoler les enfants, et de leur... dire adieu... je... je dois partir en secret. Sans éveiller le moindre soupçon, vous comprenez.

D'abord muette de surprise, Mme Sutherland finit par demander :

- Pour quelle raison voulez-vous partir ? Les enfants vous aiment, et il me semble que vous êtes heureuse parmi nous.

- Oui, très, avoua Cecilia, mélancolique. Mais, comme je suis anglaise, il vaut mieux que je m'en aille. Pour le bien des enfants... qui, eux, sont écossais.

- Vous pouvez voir les choses ainsi, c'est vrai. On vous aime bien ici, et on commençait à comprendre pourquoi M. Alistair avait épousé votre soeur.

- Merci, madame Sutherland. Je me souviendrai toujours de ces bonnes paroles. Néanmoins, je sais qu'il vaut mieux que je m'en aille.

- Pour aller où ?

- Je l'ignore encore, avoua Cecilia dans un soupir. Et puis... je n'ai pas d'argent pour voyager.

L'air surpris de la gouvernante poussa Cecilia à ajouter aussitôt :

- Si vous pouviez m'avancer la somme nécessaire, je vous promets de vous rembourser. Vous comprenez, je ne veux rien demander à Monsieur le duc, de crainte qu'il ne trahisse mon secret, par inadvertance, devant les enfants.

- Vous allez beaucoup leur manquer, remarqua Mme Sutherland.

- Les enfants ont la mémoire courte, vous savez. Et puis, de toute façon, ils auront encore tellement de choses à découvrir qu'ils n'auront pas le temps de penser beaucoup à moi.

Mme Sutherland regarda Cecilia, l'air songeur.

- J'ai entendu dire que... Sa Grâce cherchait un précepteur pour Sa jeune Seigneurie, finit-elle par dire d'une voix hésitante.

- Je le sais. Il cherche aussi une gouvernante pour lady Jeanie.

- C'est exact. Mais les enfants ont plutôt besoin de leur tante. Comme on dit : " Rien ne vaut les liens du sang".

- Je dois m'en aller ! affirma résolument Cecilia. Je vous en prie, aidez-moi. Et promettez-moi de ne rien dire à personne.

- Si vous y tenez, je vous le promets. Mais comment allez-vous

faire ?

Cecilia expliqua à la gouvernante qu'elle espérait trouver un bateau qui la conduirait à Edimbourg.

- Je vais me renseigner, répondit Mme Sutherland. Je ne suis, moi-même, jamais beaucoup sortie de ce château, mais je connais sur le domaine quelques personnes qui sont allées vers le sud. Je vais leur demander par quel moyen.

Cecilia eut un petit rire désabusé.

- Ah, le domaine ! Tout un petit monde en soi, n'est-ce pas ? Mais c'est une chance d'en faire partie.

La jeune femme savait qu'au fond d'elle-même elle n'avait d'autre désir que de rester ici, auprès de Torquil, et d'oublier le reste de l'univers.

Elle se dit que, si elle était une MacNairn, elle se sentirait protégée par tout le clan, comme par un anneau magique.

"Les Écossais ont beaucoup, beaucoup de chance", songea-t-elle. Mais, aussitôt, elle se souvint qu'ils avaient aussi une très longue mémoire qui pouvait provoquer des ravages.

Lorsque Mme Sutherland la laissa seule, elle constata que le sommeil lui échappait, en dépit de sa fatigue, et que l'idée de se séparer à la fois de Torquil et des enfants la tourmentait de plus en plus.

Dans la cheminée, les flammes crépitèrent et firent danser des ombres. Une armée de fantômes sembla s'animer et venir parler à Cecilia des hommes et des femmes qui avaient précédemment occupé sa chambre et souffert en leur temps.

Mais eux, membres du clan, pouvaient partir, sûrs qu'en cas de difficultés ils seraient soutenus et accueillis à bras ouverts à leur retour.

"Y a-t-il au monde une personne plus seule que moi ?", se demanda Cecilia, en s'apitoyant sur son sort.

Les flammes commençaient à se noyer dans ses larmes lorsqu'elle entendit une porte s'ouvrir. L'espace de quelques secondes, elle crut que c'était Jeanie. Puis elle se rendit compte que ce n'était pas la porte communicante qui s'était ouverte mais celle du couloir.

Voyant Torquil s'avancer vers le lit, elle craignit que quelque chose ne soit arrivé.

- Que faites-vous ici ? Que... voulez-vous ?

- J'ai eu le sentiment que vous aviez besoin de moi, ma chérie. Je vous sentais malheureuse.

Cecilia constatait une fois de plus que Torquil partageait avec elle cet instinct infailible qui permettait de deviner les états d'âme de l'être aimé.

Pendant un moment, il la regarda sans bouger, puis il s'assit

sur le bord du lit et prit sa main dans la sienne.

- Vous êtes si belle ! dit-il. Et je vois enfin vos cheveux dénoués.

- Vous ne devriez pas être ici, Torquil.

- Pourquoi ? Quel mal faisons-nous ? Je ne pouvais pas dormir et, quand j'ai senti que vous m'appeliez, mon coeur m'a dicté de venir vous rejoindre.

Lorsque Cecilia l'implora du regard, il vit la trace de ses pleurs sur son visage.

Doucement, comme s'il craignait de l'effaroucher, il se pencha vers elle et posa ses lèvres sur les siennes, avec une douceur bouleversante.

Puis il se fit pressant, son ardeur grandit, et Cecilia se sentit fondre.

Quand Torquil releva la tête, le désespoir et l'abattement avaient disparu, comme si elle avait été traversée par des ondes magiques qui lui donnaient des ailes.

- Je vous aime, ma chérie, mais je ne veux pas vous brusquer, expliqua-t-il. J'attendrai encore un peu avant de vous faire découvrir un monde que vous ignorez...

Cecilia songea que son départ allait mettre fin à leurs rêves, mais s'abstint de l'avouer. Ces derniers instants de bonheur lui étaient si précieux qu'elle ne pouvait se résoudre à les gâcher.

- Je vais vous laisser dormir, annonça Torquil. Vous venez de vivre des heures très éprouvantes. Promettez-moi de rester dans votre chambre demain.

- Demain ? répéta la jeune femme, perdue dans ses pensées.

- En signe de deuil, les rideaux seront tirés dans toutes les pièces. Le château sera plongé dans l'obscurité, nos visiteurs verseront des larmes de circonstance, et je ne veux pas que vous soyez plongée dans cette atmosphère lugubre. Faites venir les enfants auprès de vous. Je les emmènerai faire une promenade dans l'après-midi.

- Comme vous voulez, murmura-t-elle.

- Dans quelque temps, nous ferons des projets personnels. Pour l'instant, souvenez-vous que je vous aime et que, bientôt, très bientôt, je vous le prouverai.

Exalté par cette perspective, Torquil céda au désir de partager un dernier baiser avec l'élue de son coeur.

Puis il mit fin à leur étreinte au prix d'un effort surhumain.

- Je vous adore, dit-il avant de se lever. Vous êtes la femme la plus merveilleuse que je connaisse. Rêvez de moi, mon amour, comme je rêverai de vous.

Sans plus attendre, il ouvrit la porte et la referma doucement.

Cecilia souhaitait une bonne nuit à Jeanie quand l'enfant glissa ses bras autour du cou de sa tante.

- Je vous aime, tante Cecilia. Et j'aime aussi vivre dans ce grand château.

- Tu es heureuse, ma chérie ?

- Très, très heureuse ! Vous savez, demain, je vais apprendre à danser.

Cecilia embrassa la petite et resta à ses côtés jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux, en se disant, le coeur brisé, qu'elle la voyait peut-être pour la dernière fois de sa vie.

Étouffant cette pensée si douloureuse, elle passa dans la chambre de Rory qu'elle trouva au lit, en train de lire.

- C'est un livre très intéressant, tante Cecilia. Il raconte nos batailles, et il dit que mon clan a été très, très brave.

Décidément, Rory était un MacNairn et était fier de "son clan", dont il serait un jour le chef, comme le duc l'avait clairement fait comprendre.

Selon l'usage, en Écosse, seuls les hommes avaient assisté aux funérailles de la duchesse. Mais, de sa fenêtre, Cecilia avait regardé le cortège funéraire se diriger vers le cimetière familial, situé au milieu d'un bois.

Rory marchait au premier rang derrière le cercueil, à côté de son grand-père et, en les voyant ainsi réunis, Cecilia en avait eu les larmes aux yeux.

Parce qu'elle était anglaise et se sentait plus que jamais une intruse, surtout en de pareilles circonstances, elle avait évité les hordes de parents venus de toute l'Écosse, et dont la plupart étaient hébergés au château.

Maintenant, le dernier visiteur était reparti et Cecilia allait se retrouver seule avec Torquil pour le dîner.

"C'est ma dernière soirée ici", songea-t-elle, aussitôt envahie par une angoisse sans nom.

Dans sa chambre, Mme Sutherland l'attendait.

- Tout est arrangé, annonça-t-elle à voix basse tandis que Cecilia refermait la porte derrière elle. L'un de mes neveux portera vos malles jusqu'au quai.

La gouvernante marqua une pause avant d'ajouter:

- Une barque vous attendra à 4 heures du matin pour vous amener au bateau qui descend jusqu'à Edimbourg. Ne soyez pas en retard, il partira à 5 heures précises.

- Comptez sur moi, affirma Cecilia. Je ne sais comment vous

remercier, madame Sutherland.

- Je vous ai aidée, c'est sûr, mais pas par plaisir. Je regrette vraiment que vous partiez.

- Merci de votre gentillesse.

- À 4 heures, je vous réveillerai et je vous remettrai l'argent.

Mme Sutherland se tourna vers les malles qui attendaient dans un coin de la chambre.

- Tout est prêt. Il ne vous restera plus qu'à ranger votre robe. L'ensemble de voyage et un manteau bien chaud sont là, sur ce fauteuil.

- Merci mille fois, madame Sutherland. Merci, répéta Cecilia, des larmes dans la voix.

- Si vous voulez de l'aide tout à l'heure, appelez-moi. Je serai dans ma chambre, ajouta la gouvernante avant de sortir.

Le visage caché dans ses mains, Cecilia chercha désespérément à retenir ses larmes. Mais il était hors de question pour elle de revenir sur sa décision.

Bien qu'elle n'ait pas revu Torquil depuis le soir où il était venu dans sa chambre, elle avait senti qu'il pensait beaucoup à elle même s'il avait été très pris par les funérailles.

"Nous nous aimons d'un amour impossible, se dit-elle. Mais il restera toujours présent dans mon coeur."

Lentement, elle se changea pour le dîner. La robe qu'elle mit avait appartenu à sa soeur et aurait mieux convenu à une soirée de gala. Mais Cecilia n'était pas mécontente que Torquil la voie, pour la dernière fois, dans ces atours éblouissants.

Comme il était encore trop tôt pour descendre au salon, elle ouvrit une malle pour y ranger la robe qu'elle avait portée dans la journée.

Entendant frapper à la porte, elle cria d'entrer sans réfléchir, sûre qu'il s'agissait de Mme Sutherland, toujours prête à l'aider.

- Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle, penchée sur la malle, tout est parfaitement rangé. Je n'aurais jamais fait mes bagages aussi bien que vous.

Intriguée de ne pas obtenir de réponse, elle se retourna et découvrit Torquil, visiblement effaré.

- Que se passe-t-il ? Pourquoi ces bagages ? demanda-t-il d'un ton sec.

- Je... je... pars, bégaya Cecilia.

- Vous partez ? Vraiment ? Comment pouvez-vous être si cruelle avec moi ?

- Il... il le faut, se défendit Cecilia. Ô mon chéri ! Essayez de comprendre. Je ne peux faire autrement.

- Que voulez-vous dire ?

- Je... je vous aime trop pour gâcher votre vie, expliqua-t-elle.
Torquil la saisit brusquement par les bras, le visage rouge de colère.

- Vous perdez la tête ! s'écria-t-il. Vous ne savez donc pas que je ferai l'impossible pour vous retrouver, même si vous alliez au bout du monde ?

La peur de la perdre était la seule explication à sa colère, et Cecilia le savait.

- Je vous en conjure, comprenez-moi, supplia-t-elle. Je représente un danger pour vous. Avec moi, vous perdrez ce qui fait votre vie depuis toujours.

Dans un sanglot étouffé, elle ajouta :

- Vous serez condamné à l'exil, comme Alistair. Et je ne le supporterai pas. Je tiens à vous éviter ce sort douloureux.

- En me privant de ce qui m'importe plus que la vie elle-même ? Je parle de votre amour qui m'est plus cher que ma famille, mon rang, mon clan, ma nationalité !

Torquil attira Cecilia contre lui, l'embrassa avec passion et n'abandonna ses lèvres que pour déclarer :

- Nous allons nous marier sans plus attendre. Je venais d'ailleurs vous dire que je désirais en avertir le duc, ce soir même.

- Oh, non ! s'écria Cecilia en cachant son visage dans le cou de Torquil.

- J'ai également quelque chose d'inattendu à vous apprendre. Et un cadeau pour vous que vous ouvrirez tout à l'heure.

Cecilia regarda le paquet enveloppé de papier blanc qu'il avait posé sur un guéridon.

- Voudriez-vous d'abord me dire le nom de votre grand-mère paternelle ?

- Pardon ?

- Je vous demande le nom de votre grand-mère paternelle, ma chérie. Vous vous en souvenez ?

- Bien sûr. Mais je n'ai pas connu ma grand-mère. Elle est morte quand mon père était encore enfant. Mon grand-père s'était remarié. Papa évoquait souvent sa belle-mère, qu'il aimait beaucoup, mais il n'avait gardé aucun souvenir de sa mère.

- Vous a-t-il dit son nom ? insista Torquil.

- Oui. Elle s'appelait Lamont, et je pense qu'elle était d'origine française.

Torquil sourit.

- Non, ma chérie, elle était écossaise.

- Comment ?

- Votre grand-mère, Mary Lamont, appartenait à un clan qui s'est formé au XIII^e siècle. Il existe toujours, et ses membres vivent

pour la plupart dans la région du lac Striven.

Cecilia regardait Torquil muette, comme fascinée, et elle ne sortit de son silence que pour exprimer son incrédulité.

- Je n'arrive pas à vous croire.

- Je n'invente rien. Vous avez un quart de sang écossais par votre père. De plus, votre mère avait un arrière-arrière-grand-parent de la famille des Rose.

- Des Rose ? Est-ce un nom écossais ?

- Ma chérie, les Rose vivent dans le comté de Nairn depuis le XII^e siècle. Je vois que vous avez besoin d'un précepteur écossais, et je pose ma candidature. Je vous apprendrai l'histoire de vos ancêtres, ainsi que d'autres choses...

Le ton badin de Torquil n'empêcha pas Cecilia de fondre en larmes, tant elle se sentait soulagée.

- J'avais du mal à croire, continua Torquil, qu'il n'y ait pas dans une famille aussi remarquable que celle de votre père au moins un ancêtre écossais. J'ai donc demandé à un ami, spécialisé en généalogie, d'effectuer des recherches à Edimbourg. Il vient de me faire part de ses découvertes.

Torquil déposa un baiser sur le front de Cecilia.

- Dès qu'ils seront au courant, le duc et tous les membres du clan vous considéreront comme parfaitement digne d'un MacNairn.

- C'est incroyable ! Je peux... rester, alors ?

Torquil chercha le regard de la jeune femme.

- Je ne vous aurais jamais laissée partir, de toute façon. Sans vous je n'aurais plus envie de vivre, et vous le savez.

- Vous avez eu une idée remarquable, observa Cecilia en glissant ses bras autour du cou de Torquil. Je suis maintenant la plus heureuse des femmes.

Torquil essuya les larmes de sa future épouse.

- Ce bonheur sera éternel, ma chérie. Nous nous occuperons ensemble de Rory et de Jeanie. Mais je veux aussi une famille à moi.

- Je vous donnerai des enfants, murmura Cecilia, brusquement intimidée.

- J'y compte bien, ma chérie. Et maintenant vous pouvez défaire vos malles, bien que, dans quelques jours, je vous emmène dans mon château, où nous passerons notre lune de miel. Le duc prendra soin des enfants. Il est temps, il me semble, que vous vous occupiez un peu de moi.

- Je ne demande pas mieux. Oh, c'est merveilleux, Torquil !

- Mais je veux être clair, reprit-il, d'un ton ferme. Jamais vous ne me quitterez. N'essayez même pas d'y songer. Et je serai très jaloux si je cessais d'être au centre de vos pensées.

Enlaçant étroitement Cecilia, Torquil l'embrassa avec passion,

et elle s'abandonna de toute son âme à son étreinte.

Main dans la main, ils se dirigèrent en souriant vers le grand salon où le duc les attendait.

Il nota leur léger retard, fronça les sourcils en les voyant entrer, puis regarda avec insistance le plaid que portait Cecilia.

- Pourquoi portez-vous le plaid des Lamont ? lui demanda-t-il.
C'était le cadeau de Torquil.

- Mademoiselle Linford a parfaitement le droit de le porter, intervint Torquil.

- Comment cela ?

- Sa grand-mère paternelle était la fille du châtelain de Striven.

- Ah ? En êtes-vous bien certain ?

Torquil sortit de la poche de son gilet le document rédigé à Edimbourg, faisant état du résultat des recherches et prouvant que Mary Lamont était la mère de sir Robert Linford.

Le duc le lut attentivement.

- Pourquoi n'ai-je jamais été informé de cette filiation ?

S'il avait su que du sang écossais coulait dans les veines de sa soeur, il n'aurait jamais condamné le mariage d'Alistair. Devinant sa tristesse et ses remords, elle posa spontanément sa main sur le bras du duc.

- Mon père, expliqua-t-elle, n'a jamais été très intéressé par son ascendance, comme la majorité des Anglais. Les Écossais sont beaucoup plus soucieux de leurs origines. Sachez que je suis fière d'appartenir au clan Lamont.

Un instant songeur, le duc marqua un silence avant d'expliquer à Cecilia :

- Je pense, par conséquent, que votre grand-oncle est l'un de mes amis d'enfance, et je vais lui faire savoir que mes petits-enfants lui sont apparentés. Torquil, je vous félicite d'avoir eu l'idée d'entreprendre ces recherches.

- Je vous avouerai que j'y tenais particulièrement, puisque j'ai demandé à cette jeune fille de m'épouser. J'espère, Monsieur, que vous nous accorderez votre bénédiction.

Cecilia retint sa respiration. Mais au lieu de froncer les sourcils, comme elle le redoutait, le duc sourit.

- Vous ne me surprenez pas, Torquil, et je vous félicite. Vous me demanderez sans doute de conduire la mariée à l'autel.

- Bien entendu !

Le duc regarda Cecilia.

- Votre courage aurait dû me faire comprendre que vous étiez l'une des nôtres, dit-il. Bienvenue dans ma famille, Cecilia Linford !

Le duc lui tendit la main. Ayant observé que les membres du clan posaient un genou à terre devant lui et baisaient sa main, Cecilia fit de même.

Par sa fenêtre, Cecilia contemplait l'océan voilé de brume, tout en repensant à son mariage.

Il avait eu lieu discrètement en ces jours de deuil, et Torquil était impatient de l'épouser une seconde fois en grande pompe.

Elle-même ne se sentait nullement frustrée, tant elle avait rêvé d'un mariage discret comme celui de sa soeur.

La cérémonie avait lieu à l'église, décorée de bruyère blanche, selon les instructions de Torquil. Rory avait porté la traîne de la mariée, et Jeanie avait joué le rôle d'unique, mais ravissante, demoiselle d'honneur.

À l'instant où Torquil lui avait passé la bague au doigt, Cecilia avait eu le sentiment de baigner dans une lumière divine. Dieu avait exaucé ses prières, et désormais l'avenir s'annonçait comme un doux rêve aux couleurs de l'amour.

"Que puis-je faire pour Vous manifester toute ma gratitude ?", avait-elle demandé à Dieu, en secret.

Dans le landau qui les reconduisait au château, Torquil avait embrassé son alliance avant de couvrir sa main de baisers. Nulle parole n'aurait mieux traduit ce qu'il ressentait.

Dès que la voiture s'engagea dans la longue allée menant au château, ils entendirent les cornemuses résonner. Cecilia s'était aperçu, dès le premier dîner dans la demeure ducale, que leur musique parlait à son âme. Maintenant, elle en comprenait la raison. Cette musique était celle de l'Écosse, de ses batailles, des joies et des peines de chacun.

Décidément, elle appartenait à ce pays depuis toujours.

Après le partage du gâteau traditionnel et le toast du duc, dont la sincérité des vœux de bonheur toucha profondément Cecilia, Torquil lui fit prendre le chemin de son propre domaine.

En voyant Rory et Jeanie lui adresser un dernier signe, sur les marches du château, elle réalisa enfin qu'une nouvelle vie commençait pour elle, aux côtés de l'homme qu'elle aimait.

Torquil, qui conduisait de superbes chevaux, se tourna un instant vers elle.

- C'est ici que commence notre vie de couple, dit-il, en écho aux pensées de sa jeune femme. Et je vous jure de vous rendre heureuse.

- Je le suis déjà, mon chéri. Mais le bonheur m'enivre et m'empêche de trouver les mots pour l'exprimer.

- Vous vous exprimerez autrement lorsque nous serons chez nous, proposa Torquil, l'oeil brillant.

Rougissante, Cecilia appuya sa tête sur son épaule.

Après une nuit agitée par des vents de tempête, le soleil se levait, jetant de l'or sur les flots, créant d'étranges jeux de lumière sur la lande. Entre les derniers voiles nocturnes, une étoile pâlisait avant de se fondre dans l'espace.

L'aube était si belle que Cecilia se crut dans ce monde magique qui avait toujours fait partie de ses rêves, et elle pensait que sa nouvelle vie ne pouvait mieux commencer lorsqu'elle entendit la voix de Torquil.

- Pourquoi m'avez-vous laissé seul ?

- Je regarde le lever du soleil, mon chéri. Il me donne l'impression de symboliser ce qui nous arrive.

- Sans vous, je me sens seul. Venez ici !

Cecilia se retourna, sourit, regarda quelques secondes encore le soleil se lever, puis courut vers le grand lit à baldaquin. Blottie dans ses bras, elle murmura :

- Est-ce un rêve, ou sommes-nous vraiment mariés ? Est-ce vrai que je n'ai plus rien à redouter ? Que je ne serai plus jamais seule ?

- C'est vrai, mon amour. Mais, si notre rêve est devenu réalité, ce ne fut pas sans mal. Nous avons dû surmonter bien des obstacles avant de triompher.

- Tout le triomphe vous revient ! J'ai été faible, j'ai pleuré, j'ai eu peur.

- Vous ignoriez que j'étais prêt à tout abandonner pour vous. Même ma place au paradis.

- Vous êtes incroyablement merveilleux ! Cette nuit, mon chéri, vous m'avez permis de réaliser que... nous ne faisons qu'une seule et même personne. Comment aurions-nous pu vivre l'un sans l'autre ?

- Vous n'avez eu aucune frayeur ?

- Non. Avec vous, il ne pouvait en être autrement.

Torquil serra Cecilia plus étroitement contre lui, posa ses lèvres sur sa joue douce et fraîche.

- Vous êtes si différente des autres femmes ! dit-il. Vous m'inspirez un désir fou et, en même temps, j'ai envie de vous vénérer tant vous êtes pure, parfaite, presque angélique.

- Je ne suis pas un ange. Je suis une femme, et vous le savez quand vous m'embrassez, chuchota Cecilia. Mon bonheur est si grand que, pour rien au monde, je ne voudrais que des Vikings débarquent ou que des McDonovans viennent nous attaquer.

- Grâce à Dieu, nous ne risquons plus rien de ce genre de nos jours ! expliqua Torquil dans un éclat de rire. En revanche, il y a encore des gens qui souffrent en Écosse. Vous m'aiderez à leur venir

en aide, n'est-ce pas ?

- Je ferai tout ce que vous voudrez. Mais vous devez d'abord m'apprendre à mieux connaître ce pays auquel j'appartiens, et m'empêcher de commettre des bêtises. Je veux que l'Écosse soit fière de moi.

- Elle le sera, soyez-en sûre, ma chérie, affirma Torquil.

Puis il raviva le feu qui couvait dans le sang de sa jeune femme, comme dans son cœur.

Dehors, le soleil continuait son ascension glorieuse au-dessus de l'océan moiré et de la lande mauve, tandis que l'odeur de la bruyère et celle de la tourbe se mêlaient aux effluves marins.

C'était tout le parfum de l'Écosse que le soleil exaltait. Ce parfum qui fait partie de la magie de cette terre et que ses habitants emportent dans leur cœur, où que leurs voyages les mènent.